

plus moderne, plus actuel que cette quête de la personnalité picarde à travers le langage, que cette aspiration lucide à une esthétique originale, en opposition à l'emprise d'une standardisation massifiante". — Certes, et l'on s'en convainc aisément en parcourant le texte des interventions de Garnier (*Les Conditions du renouveau*) ou de Guignet (*Une langue picarde unique est-elle du domaine de la chimère ou du possible ?*), ou encore les réflexions que le colloque a inspirées à Lévêque... Mais les "conditions du renouveau", justement, sont-elles réunies ? Et d'abord, y-a-t-il, en dehors de Libbrecht, qui est un très vieil homme, et de Garnier, dont la production a un caractère trop particulier pour pouvoir entrer vraiment en ligne de compte, y a-t-il, en 1972, des écrivains picards qui soient dignes du nom d'*écrivain* et qui, en même temps, soient des novateurs, des *modernes* ?

Deux auteurs intéressants allaient se faire connaître au cours des années suivantes, mais ni l'un ni l'autre ne devait finalement créer une œuvre assez ample pour régénérer la langue picarde ; le premier, parce qu'il pratiquait une écriture lapidaire au possible, le second, parce que sa poésie se caractérise par son aspect fragmentaire et inachevé.

— Francis Couvreur, en 1973, avait tenté quelques essais de traduction (Omar Khayyam, Garcia Lorca) et écrit plusieurs séries de très courts poèmes en "pladeuho" (picard parlé au nord-ouest de Tournai). Ces poèmes (*El gardin des bêtes*, 1979) frappèrent par leur indéniable originalité.

— Flip-Donald Tyèdégvau, quant à lui, se lança (également vers 1973) dans une entreprise beaucoup plus ambitieuse. Il voulut écrire, dans une langue composite, une sorte d'épopée villageoise ultra-romantique, dans la lignée de Lautréamont et de Rimbaud. Après quelques années d'efforts, il estima qu'il avait échoué, et, à vingt-et-un ans, renonça à l'expression dialectale. Cette décision, précipitée par le dégoût que lui inspirait la mouvance régionaliste, fut une catastrophe pour la littérature picarde, si l'on en juge par les fragments de l'épopée qui n'ont pas été détruits, par le poème *Mulâ Bandha* (publié à un très petit nombre d'exemplaires en 1979), par la série *Ahyur intotchay* (1975, parue en 1980) ou par les bribes utilisées dans *Kémin d'krèq* (1978). Il s'agit là de textes où le lyrisme le plus violent est servi par un extraordinaire sens de l'image poétique, et l'on peut tenir pour certain que Tyèdégvau eût donné l'œuvre vraiment géniale qui manque encore à nos lettres, s'il avait su (ou voulu) discipliner un peu sa plume et persévérer dans la voie qu'il s'était tracée.

Auprès de Couvreur et de Tyèdégvau, les autres écrivains actifs dans les dix dernières années font assez pâle figure, à l'exception du Belge Florian Duc, qui est d'ailleurs plutôt un "traditionaliste" qu'un "moderne", quoique son roman en vers *De ç'temps-là, Julie... Juliette* (1976) ne se laisse pas facilement classer.

— Les auteurs traditionalistes, notons-le, sont légion, et ce n'est pas parce qu'ils cultivent des thèmes et des formes quelque peu passés de mode qu'on doit les précipiter dans les oubliettes de l'Histoire !... Plusieurs d'entre eux ont une personnalité fort intéressante et seront toujours lus avec un grand plaisir, comme

les Vimeusiens Charles Lecat et Marius Devismes, ou le Nord-Amiénois Aimé Savary. Citons encore Armel Depoilly et Eugène Chivot, animateurs infatigables du groupe des "Picardisants du Ponthieu et du Vimeu" (fondé par Gaston Vasseur), Alphonse Pasquier et Michel Fouquet dans le Nord-est de la Somme, Lucien Tétu à Berck, Charles Delaporte à Roubaix, Jean Dauby et Auguste Hanon dans le Hainaut français, François Beauvy dans l'Oise — sans oublier le Lillois Léopold Simons (mort en 1978).

Il reste à parler de toute une pléiade de poètes, pour la plupart assez jeunes, qui ne peuvent à proprement parler être qualifiés de "modernes", mais qui tentent en tout cas de rompre avec la littérature patoise traditionnelle. C'est le cas en Belgique de Paul Mahieu (*Escampes*, 1976), de Maurice Peltier, de Paul André (*Du Pays Alezan*, 1977 ; *Raveluques*, 1980), de Pierre Delancre (*Can qu'j'éme rapinse*, 1979) ; en France, de Philippe Noël (Saint-Omer), de Jacques Dulphy et de J.-M. François (Abbeville et Vimeu).

— Notons en passant que les deux régions picardes de loin les plus actives, dans le domaine de la littérature comme dans celui de la chanson et de l'animation, sont le Tournaisis et le Vimeu... Pour quelles raisons ? Il paraît bien difficile de le dire, et il faut espérer que les historiens de demain s'intéresseront à cette question. Ceux d'aujourd'hui ont déjà beaucoup à faire, et ils ne sont pas si nombreux. Saluons donc ici l'effort de René Debrie, le plus important d'entre eux, dont le *Panorama des Lettres Picardes* (1977), complété par une *Anthologie des poètes et prosateurs d'expression picarde* (1978), a beaucoup fait pour la connaissance de notre littérature. R. Debrie est également le redécouvreur de Gosseu, et il a assuré, dans le cadre du Centre d'Études Picardes de l'Université d'Amiens, la réédition de plusieurs œuvres devenues introuvables, au premier rang desquelles les *Satires picardes* d'Hector Crinon (1982).

La revendication régionaliste, en Picardie, s'amorça vers le milieu des années 70. Des autonomistes "flamands" (qu'on ne doit pas confondre avec les néerlandophones de l'arrondissement de Dunkerque) firent même leur apparition dans le Nord-Pas-de-Calais. — Ils ne paraissaient pas se douter de l'existence d'un peuple *picard*... Une autre aberration historique fut la tentative de récupération du jeune mouvement picard par des Wallons pro-français. Ceux-ci publièrent une brochure intitulée *Vers la grande Picardie*, consacrée essentiellement à la dénonciation de l'impérialisme flamand... Cet ouvrage, préfacé, pour des raisons mystérieuses, par Michel Jobert, est un mélange ahurissant de confusion mentale, de malhonnêteté intellectuelle et de bêtise pure.

On est mieux servi à l'enseigne de Marcel Hanart et d'André Lévêque. Tous deux s'intéressèrent avant tout au problème du statut de la langue picarde, le premier examinant plutôt les aspects socio-culturels, le second les aspects politico-culturels. Marcel Hanart créa en 1974, avec Anne Debraine, la revue

Nords. Il publia deux ans plus tard un important choix de textes d'auteurs modernes (*Des textes picards pour aujourd'hui ?*) avant de mettre fin à ses activités publiques en 1978. André Lévêque, lui, organisa la première "Université populaire picarde d'été" (à Marœuil, Artois) et lança, en 1980, la revue *Chtipicar*, exemplaire à bien des égards. L'année 1980 vit également l'apparition de la revue vimeusienne *Ch'Lanchron* (le pissenlit), entièrement rédigée en picard.

Depuis la fin des années 60, la revendication régionaliste (ou autonomiste, voire nationaliste) a pris en France des formes très diverses. Dans la lutte contre l'extension du camp militaire du Larzac, les autonomistes occitans se retrouvèrent au coude à coude avec des écologistes et des pacifistes, tandis que les hommes du F.L.B. (Front de Libération de la Bretagne) plastiquaient des édifices publics... La mise en place d'un semblant de *régionalisation* (voulue par De Gaulle, réalisée par Pompidou, renforcée par Mitterrand) ne paraît pas avoir résolu les problèmes posés par les "minorités" : au moment où nous écrivons ces lignes, la tension est vive en Corse et au Pays Basque. — En Picardie, les régionalistes les plus convaincus n'ont jusqu'à présent demandé qu'une chose : que le picard soit considéré comme une langue, et puisse être enseigné... Tintin lui-même (événement considérable !) s'étant mis à parler picard (dans *Les Pinderleots de l'Castafiore*, traduction en tournaisien des *Bijoux de la Castafiore* due à Lucien Jardez et publiée en 1980), à coup sûr la balle était dans le camp des autorités françaises... La loi Deixonne (1951) avait institué l'enseignement facultatif des "langues et dialectes locaux" dans les collèges et lycées, mais le picard n'apparaissait pas dans la liste des parlers dont l'enseignement était autorisé : la loi ne le concernait donc pas ! Il a fallu l'action de Jacques Darras et celle, parallèle, d'André Lévêque, pour que l'État s'avise de l'existence de ce dialecte-là, et pour que nous puissions lire, dans le bulletin municipal d'Amiens, les lignes suivantes :

*"Vendredi 30 septembre 1983, date historique pour la culture picarde. C'est en effet la première fois qu'un protocole d'accord est signé pour le développement d'une langue d'oïl (langues parlées au nord de la Loire) entre l'Éducation nationale et le ministre de la Culture. Ce protocole précise les interventions qui auront lieu dans les écoles. Elles pourront s'intégrer aux projets d'actions éducatives ou aux enseignements des écoles primaires et des collèges (...) Cette initiative permettra de relancer la pratique du picard et de répondre à un besoin de nombreux professeurs et étudiants qui souhaitent étudier le picard, tout comme cela se pratique déjà pour les langues d'oc, le breton et l'alsacien. Cette action s'appuie sur l'attention nouvelle portée par l'État aux cultures régionales et minoritaires afin d'encourager et de conforter la renaissance de la langue et de la culture picarde" **

* Il existait déjà, depuis plusieurs années, des cours consacrés à la langue et à la culture picarde, aussi bien à l'Université qu'à l'École Normale d'Amiens. Depuis janvier 1983, un cours est également donné à l'École Normale de Beauvais.

Pratiquement, cette victoire du mouvement picard représente peu de choses, mais son importance symbolique est énorme. Que nous réserve maintenant l'avenir ? Bien fol qui se risquera à le dire ! Il faut souligner en tout cas que *rien n'est gagné*. Le picard, dirait-on presque à entendre certains, vient de naître, de surgir, comme un jeune dieu, dans la clarté du matin... Voyons plutôt les choses comme elles sont : un décret, en lui-même, ne peut décider de la survie ou, pour mieux dire, de la résurrection d'une langue moribonde... Les éducateurs, bien sûr, ont un rôle essentiel à jouer, mais leur tâche ne sera pas aisée : déjà, la génération des 20-25 ans semble beaucoup moins intéressée que celle des 25-30 ans, et il faut bien admettre qu'elle n'a guère fourni, jusqu'à présent, d'auteurs, de chanteurs ou d'animateurs... Un considérable travail de sensibilisation devra donc être entrepris, mais les esprits ne sont-ils pas retenus par d'autres priorités (la crise économique, les risques de guerre nucléaire) ? Autre signe inquiétant : l'essoufflement du "renouveau" de la littérature picarde. — Ce propos paraîtra aberrant, étant donné la multiplication des titres, etc. Mais ne confondons pas quantité et qualité. — On comprendra un jour quels coups ont porté le retrait de Tyètdégvau, celui de Marcel Hanart, celui (plus récent) de Pierre Garnier, ainsi que la mort prématurée de Bernard Bocquillon... Ces hommes-là avaient un rôle important à jouer, et l'on ne voit personne venir qui puisse les remplacer.

Cet examen — rapide, car le sujet est riche ! * — de la littérature picarde aux 19^e et 20^e siècles et des événements qui l'éclairent ou la conditionnent, nous l'achèverons donc sur une note quelque peu pessimiste. Délibérément, car il faut rejeter les illusions : le progrès n'est pas une fatalité. Les "militants" picards doivent serrer les rangs (ce qu'ils ne font guère) et *travailler*... Mieux vaut un volontarisme inquiet et jamais satisfait que cet optimisme béat, cultivé par certains, qui pourrait bien devenir un facteur de démobilisation.

Post-scriptum (décembre 1984)

Les lignes qui précèdent ont été écrites il y a un an, ou guère plus, et déjà les illusions que nourrissait le mouvement picard à l'époque, et qu'elles reflètent, sont parties en fumée... En effet, si des expériences intéressantes sont en cours dans quelques écoles primaires et quelques collèges, l'enseignement du picard a cessé à l'E.N. d'Amiens, à l'E.N. de Beauvais, à l'Université de Lille III. A l'Université de Picardie même, son avenir ne paraît pas complètement assuré... Par ailleurs, le projet de loi relatif aux langues régionales ne mentionne pas le picard, et fait seulement allusion à des "différences internes de la langue française" (!?).

... "Qui s'indort riche i put s'rèveilli peuve". (Hector Crinon)

* Ce genre de travail ne peut ne pas comporter quelques lacunes et erreurs. A nos lecteurs de nous signaler les plus graves. Quand une deuxième édition de cet ouvrage sera mise en chantier, compte sera tenu, bien évidemment, des remarques et des critiques que l'on aura bien voulu nous adresser.

ANNEXE

Lettre ouverte en faveur du patois

Nibos, él' seize éd septeimbre 1910.

Mossieu l' Ministre,

Cha s'roit i jamoés vrai, Môssieu l' Ministre ? I péroit qué d'avant qui fuche longtemps chés poysans comme nous n'éront plus l' droit d' pérleu ein patois. I foroît qu' tout l' monde s'appreinche à jergonneu comme tous chés merdeux d' Parigots qui vienn'tent l'été foèr leu zeimbarros deins no poys. I piaillent deins nos cours comme des moigneux d' sus ein mont d' crottin, pis i n'saient seulemeint point r'connoètré ein canérd aveuc ein codein ou bien ein vieu aveuc ein beudet.

Voloère no foère pérleu comme chés Parigots, ch'est voloèr no foère mettre des gants d'pieu couleur bren d' cot pour alleu à l'quérrue, ou bien des soulieus vernis pour piétineu deins chés bouzos. O n'volons mi d'o.

Du reste, o zavons r'merqué déjô qu'nos éfants, quant i r'vienn'tent éd peinsion deins chés villes, i saient edviseu comme des avocats, mais, à keuse ed o, i s' croient des qchots pachats ; i n' veulent pus alleu deins nos zétabe à vaques, peur éd salir leus belles keuchures, ni toucheu à einne botte éd fin peur éd' mettre des cardons deins leus doégts.

Croyèmes, Môssieu l' Ministre, des bieux perleus o n'avons déjà d' trop ein France. Ch' qui feut surtout, chest des gâs qui n'euch'tent point l' langue si bien peindue mais qui n'érchignent point d'sus ch' l'ouvrage. Ch'est des bros qui manqu'tent, tonnerre des os ! Ch'est point d'ol langue. Les viux mots d' no patois, os z'avons chuché aveuc l' lait d' no mère, est eintré deins no sang, a n' peut mi s'ertireu comme o. Pis, du reste, quoi qu'à peut bien vo foère à vous qu'o disonches *comme cho* pour *comme ça*, *d'el*

Nibos : Nibas (village du Vimeu)

*qui fuche : qu'il soit
foroît : faudrait
s'appreinche : s'apprenne*

*saitent : savent
codein : dindon ; vieu : veau*

bren d' cot : crotte de chat ; quérrue : charrue

O n'volons mi d'o : Nous ne voulons pas de ça

*à keuse ed o : à cause de cela
croient : croient*

keuchures : chaussures ; fin : foin

Croyèmes : croyez-moi

qui n'euch'tent point : qui n'aient pas

est eintré : c'est entré ; comme o : comme ça

qu'o disonches : que nous disions

freine pour de la farine, pi du *fricot* pour d'el *viande* ?
I gno des mots qu'o n' peut point dire ein Français pi
qu'o dit bien en patois.

L' patois ch'est du reste él' grand-père ed no
gramaire, o n'poveuz mi nieu eine pareille péreintée.

No patois, ch'est l'canchon qui nos o berché deins
l'temps, ch'est l' souvenir éd' nos aïux, d' nos taïons
pis d' nos rataïons, ch'est les histoères éd no grand'
mère, ch'est no moéson couverte ein feur, nos abes,
nos cortis, l' passé, l' présent pis l'avenir, quoi !

Laichez-nous deins nos quchots coins pérleu l'vieille
l' langue éd nos taïons. Laichez-nous ch' qui no foet
aimeu no quchotte patrie, pis o zaimerons coèr miux
cholle grande.

Jé m' défule, Mossieu l'Ministre, pour vo foère ém'
pus belle révéreince.

Marius TOURON.

taïons : grands-parents

rataïons : arrière-grands-parents

feur : paille

cortis : jardins

quchots : petits (prononcer : kcho)

cholle grande : la grande

Jé m' défule : je me découvre, j'ôte mon chapeau

Choix de textes

Pierre Ivart

Note sur quelques modifications apportées aux textes

Nous avons quelque peu modifié l'orthographe d'un certain nombre de textes. — En fait, il s'agit à peine d'orthographe : nous nous sommes attaqués principalement aux apostrophes. Celles-ci, en effet, abondent dans les textes picards au point de les déparer et d'en rendre la lecture difficile. La poésie est concernée au premier chef, puisque, dans les vers, il importe (pour le compte des syllabes) de distinguer les "e" effectivement élidés de ceux qui sont prononcés. — Et presque tous les auteurs avaient résolu le problème en remplaçant systématiquement par une apostrophe les "e" élidés. Ce système présente un gros inconvénient : le lecteur vient sans cesse buter contre les apostrophes, beaucoup trop fréquentes. Le "confort" de la lecture s'en ressent passablement.

- Nous avons choisi de conserver tous les "e" dans les syllabes finales, et de distinguer ceux qui doivent être prononcés en les soulignant, ce qui nous donne le graphème e.

Ainsi (nous soulignons les apostrophes concernées) :
Et te t'révèlles dins t'gazerne
au mitan d'ein' bint' de soldats (Libbrecht)

devient :
Et te t'révèlles dins t'gazerne
au mitan d'eine binte de soldats

De même :
Mais v'là-t-y pos qu'à l'hom'm_y pass' vin s'tête
De s'in aller printe l'pout' d'escampette ! (Watteeuw)

devient :
Mais vlà-t-y pos qu'à l'homme y passe vin s'tête
De s'in aller printe l'poute d'escampette !

(On remarque en passant que les monosyllabes ne sont pas affectés).

- A l'intérieur du mot, il nous a paru préférable de conserver l'apostrophe. Ainsi : ch'méd'cin compte deux syllabes et ch'médecin trois. Toutefois, nous ne mettrons pas d'apostrophe :
— à la place du "e" élidé devant les désinences du futur et du conditionnel : i s'roit, o f'ro deviennent : i sroit, o fro ;
— dans le cas de mots comme d'puis, r'foire, etc., où, les formes complètes étant edpuis, erfoire, et non "depuis", "refaire", il faudrait écrire 'dpuis, 'rfoire... — mais nous avons préféré faire l'économie de ces apostrophes et écrire simplement dpuis, rfoire, ce qui ne devrait pas poser de problèmes de lecture.

Un cas particulier est celui des monosyllabes (ed', ech, el, ej, eque, ene = ne et les possessifs em', emn', etc.). Quand l'élision du "e" prive ces mots de leur seule voyelle, ils s'appuient, graphiquement, sur le mot suivant au moyen de l'apostrophe (le lecteur a été habitué par le français à ce dispositif). Nous aurons donc : d', ch', l', j', qu' ou q', n', m', mn'... Exemple : ch'cot, m'vaque.

- Quelques simplifications permettant d'éliminer une apostrophe :

l'ses	lses	ech'	ech
l's'	ls'	d'el'	d'el ou del
el'	el	d'l'	d'l' (partitif) etc.

De même : v'lo vlo.

- Autres possibilités :
— Pour noter les "liaisons fautives" : rattacher par un tiret la consonne "parasite" au mot suivant :
o z-est (on est) plutôt que o z'est
t'es t-assis
n-y'o (il y a) qui peut ainsi s'opposer à n'y'o (il n'y a).

— Pour noter le redoublement de consonnes dans les monosyllabes, on peut également préférer le tiret à l’apostrophe :
 el-l’avoit, l-l’avoit (= l’avait) plutôt que el’l’avoit
 i n-n’avoit (il en avait) plutôt que i n’n’avoit.

Par contre, à l’intérieur des mots, on utilisera l’apostrophe : mél’lin (merlan).

N.B. — Nous avons, en ce qui concerne les consonnes redoublées (“géménées”), assez généralement conservé les graphies des auteurs.

Voilà, à notre sens, quelques “trucs” qui permettent d’améliorer sensiblement la lisibilité des textes sans toucher réellement à l’orthographe des auteurs.

Notes complémentaires

- Certains textes ont été plus profondément revus. Dans de tels cas, la notice consacrée à leur auteur mentionne le fait.
- Nous nous sommes réservé de corriger les coquilles évidentes, ainsi que quelques fautes volontaires dues à la règle absurde de la “rime pour l’œil”. — Certains poètes aiment mieux en effet commettre délibérément une faute d’orthographe que d’avoir des rimes qui ne satisfassent pas “l’œil” ! C’est ainsi que Seurvat écrit coure au lieu de court parce qu’il lui faut une rime à raboure.
- Nous avons remplacé c par ç , et quelques fois g par j , comme dans les exemples suivants :
 ç’moumint-lo (et non c’moumint-lo)
 phormaç’rie (et non phormac’rie)
 berj’rie, arranjtent (et non berg’rie, arrang’tent)

A l’intérieur d’un mot, et quelquefois même isolé, qu’ devient q’ : raq’rie (pour raqu’rie).

N.B. — Ces modifications ne concernent que les textes situés pp. 267-268, 282, 288 à 294, 304 à 307, 330 à 333, 337 à 340, 343-344, 347, 351, 353, 355 à 357, 361, 363-364, 368, 370, 375 à 377, 394, 395, 404 à 410.

HENRI DELMOTTE

(1798-1836)

En 1834 paraît à Mons, dans le tout jeune royaume de Belgique, la première œuvre picarde importante du 19^e siècle : Scènes populaires montoises d'Anatole-Octav Prud'homme, "neveu de l'illustre Joseph Prud'homme". Le titre de l'ouvrage et le pseudonyme choisi par l'auteur (qui se nomme en réalité Henri Delmotte) sont un hommage au dessinateur et écrivain satirique français Henri Monnier, dont les Scènes populaires à la plume ont obtenu quatre ans plus tôt un vif succès, dû précisément au personnage de Joseph Prud'homme, type du bourgeois niais et sentencieux. Le livre de Delmotte réunit trois saynètes, La Buée (la lessive), Le Jeu de balle et Bilogie entre une Intelligence et un Prolétaire, dont la fin montre assez combien l'auteur s'intéresse à l'actualité littéraire parisienne.

Mort à trente-huit ans, Delmotte n'a pu donner la pleine mesure de son talent, et sans doute cette disparition prématurée a-t-elle privé la littérature d'expression picarde d'un de ses écrivains majeurs. Outre les Scènes populaires montoises, Delmotte laissait un volume d'Œuvres facétieuses, publié par ses amis en 1841.

Bilogie entre une Intelligence et un Prolétaire

A.O. PRUD'HOMME

François !

FRANÇOIS

Monsieur, qu'est c'qu'il y a d'vos ordres ?

A.O. PRUD'HOMME

Assieds-toi là et écoute.

FRANÇOIS

M'assir, vo' volez rire ; stampé, à la bonne heure.

A.O. PRUD'HOMME

Non, je ne plaisante pas. Molière consultait sa servante et je veux faire comme lui.

FRANÇOIS

Vo' volez faire eine consulte, j'n'y connois mie rié, j'm'ein vas plutôt ker ein méd'cin, i' vo vera pu' hà point qu'mi.

A.O. PRUD'HOMME

Non, mon cher François, non, tu ne me comprends pas ; je voudrais avoir ton avis sur une production que

stampé : debout

rié : rien (dénasalisation)

ker : chercher

je viens de terminer. Mais avant cela je désirerais savoir quel est le système que tu préfères. Es-tu partisan de l'insipide classique qui laisse nos papilles nerveuses dans un état somnolent, ou bien ton cœur palpite-t-il pour le prestigieux romantique qui inonde nos intelligences de lumière et de vie ?

FRANÇOIS

Comment c'qué vo' dites ça ? Je n'compreinds pa' heine mile.

A.O. PRUD'HOMME

Vieillard stupide.

FRANÇOIS

C'est bel et bon ça, monsieur, mais comment volez que j'comprenne quéqu'chose à des babuses hainsi, hon, c'est co pise qué du latin.

A.O. PRUD'HOMME

Comment ? mais depuis un grand mois au moins n'apprends-tu pas Télémaque, d'après la méthode de Jacotot, tout est dans tout ?

FRANÇOIS

Sié. Tout est dans tout ! J'vourois bé vir' comment y froit pour trouver eine fraquine dein ein habit proutte ou bé ein capiau claque dain eine casquette à la Mina ?

A.O. PRUD'HOMME

Mais enfin Télémaque a dû t'apprendre...

FRANÇOIS

Appreindr', dé qué, apprendre. Qu'i' voyoit Calypso deins l'iau, qu'i' s'laissoit hà dire à ses airs dé gueux et qu'elle aroit fini pa' l'mener au vice, si l'mon oncle d'Télémaque, et co c'est tout au pus si j'pourois affirmer qu'i' l'y étoit pareint proche, n'l'avoit pas r'tiré d'force pau bras. L'pauvr' enfant il étoit bié planté, et il aroit fini pa' s'jeter deins l'perdition, savez. C'est tout couïonnades pou' ça, je n'conçois nié commein on peut récrire des chose' hainsi ; est-ce qué Lolotte n'da nié fait hautant hà no' rue à l'eincontre du p'tit Dodore, et si s'mon cousin...

pa' heine mile : pas du tout

babuses : fariboles

sié : oui ; vir' : voir

fraquine : redingote, habit à basques ; habit proutte : habit court (cf. français pet-en-l'air) / capiau : chapeau

i' voyoit Calypso deins l'iau : il ne voyait que ses qualités

l'mon oncle : l'oncle (cf. quelques lignes plus bas s'mon cousin : son cousin)

pau bras : par le bras

nié : pas

n'da nié : n'en a pas

A.O. PRUD'HOMME

Malheureux, c'est donc là tout le fruit...

FRANÇOIS

Non, monsieur, i' reste co' la des perdriguons d'ahier.

A.O. PRUD'HOMME

Eh ! je ne te parle pas des fruits du jardin, mais bien de ceux que je voudrais te voir acquister...

FRANÇOIS

Akater, vo' volez dire. J'ein arois bé akaté pou' ça, mais avec l'argeint que vo' m'aviez baillié j'ai eu tout juste pou' akater des tripettes, eine pièce à l'planure, des nœuds d'panse, des radis à rouges débouts, des princesses éié des cabusettes.

A.O. PRUD'HOMME

Des princesses ! brute, tu ne rattaches à ce mot que des pensers relatifs au matérialisme sensuel de la vie animale. Tu es un vrai porc d'Epicure.

FRANÇOIS

Commein' ein pourciau ! Eh bé ! ein v'la co' d'eine autre celle làle. Trouvez-ein ein peu ein pu prope qué mi : j'er'locte el' chambre tous les jours qué Dieu amène, j'dépoure tous les bidons, j'ôte tous les arnitoiles avec el' brouche à z'aragnes, j'récure au rouge dé brique tous les z'harnichures du k'vau, enfin quand j'lave les escaliers j'én' plains nié l'iau, j'ein jette à dicqué dacque qu'on peut berdacher d'deins tout à s'n'aise.

A.O. PRUD'HOMME

Oh ! Jacotot, voilà donc l'égalité primordiale de toutes les intelligences ! Donnez-moi un âne...

FRANÇOIS

Ein baudet ? El' cron, l'fourboutier, ein a juste à point ein fin biau à veinde, mai' hi faut dire pou' ça qui ein est, i' rue l'cu comme ein démon. D'ailleurs à c't'heure tous les madame' ein ont, ça les a reindu si kiers qu'i' n'a pus hà ein approcher.

A.O. PRUD'HOMME

Donnez-moi un âne renforcé, disiez-vous, et je le rends passé maître.

perdriguons : prunes reine-claude

akater : acheter

pièce à l'planure : morceau de cuisse

nœuds d'panse : estomac de bœuf ; débouts : bouts

princesses : haricots ; éié : et ; cabusettes : laitues pommées

j'er'locte : je passe la serpillière

dépoure : époussette

arnitoiles : toiles d'araignées ; brouche : brosse

les z'harnichures du k'vau : les harnais du cheval

à dicqué dacque : à pleins seaux ; berdacher : patauger

El' cron : le bancal (surnom) ; fourboutier : maraîcher (installé dans les faubourgs, fourbouts, de la ville)

kiers : chers

FRANÇOIS

Ah ! bé, pou' c'caup-ci elle est bonne ! Commeint, fair' des maîtres havé des baudets ! Eh bé ! monsieux, qu'est-ce qué les sujets d'véront, hon, à c'compte là ? i' n'seront pu bon à j'ter aux kiés.

*d'véront : deviendront
kiés : chiens*

A.O. PRUD'HOMME

Qu'eûsses-tu fait de celui-ci ? Eûsses-tu cru...

FRANÇOIS

Est-c' qué vo' n'parlé nié d'Lustucru, l'marchand d'capiaux d'pipes ? l' vi co' da, monsieux. Il est toudi gai à s'n' ordinaire, et si vos avez danger d'li parler, i' s'tié co à l'accoutumance su' l'grand' place au coin d'el' rue d'Havré, l' m'a co dit tantôt : "Ah ! bonjour, mon prince".

*si vos avez danger : si vous avez besoin
i' s'tié co : il se tient encore*

A.O. PRUD'HOMME

Va, laisse-moi à mes méditations ; cours cirer mes bottes et...

FRANÇOIS

Vo' bottes sont faites et j'ai broucheté vo' n'habit.

broucheté : brossé

A.O. PRUD'HOMME

Cependant j'aurais désiré connaître l'effet que pouvait produire sur tes semblables l'emploi, en littérature, de leur idiôme grossier mais naïf ; semblable à Victor Hugo, j'ai, avec les expressions de la plèbe esquissé des scènes sans drame, sans péripétie. Dédaignant les anfractuosités lexicographiques du style de l'école, j'ai essayé d'intéresser rien qu'avec du naturel dans les mots, du vrai dans les actes. Calque fidèle de l'homme montois, semblable au papier lucidonique au moyen duquel on autographie, mon esprit a perçu l'impression vive et animée des loquacités qui frappaient mes oreilles, et il s'est empressé de les transporter palpitantes encore sur le papier avec une méticuleuse exactitude.

FRANÇOIS

Jésusse Maria ! quée litanies, c'est comme el' kémin du paradis, on n'ein voit nié l'débout. No' curé quand hy' monte dein s'kéière praichoire, c'est tout d'même, i' n'ein finit pas. Ouais da, si j'dévois ein dire des pareilles j's'rois aussi eimbarrassé qu'pou' arracher des cruax pa' lé canicules. Mais, monsieux, à

kéière praichoire : chaire

cruaux : mauvaises herbes

propos, puis qu'on ein est à parler, est-c' qué je n'poudrais pas d'aller tantôt hà l'ducasse du Cras Monciau ?

A.O. PRUD'HOMME
Tu peux t'y rendre.

FRANÇOIS
Ah ! quée bonheur ! j'vos ein suis bien obligé ; j'm'ei vas m'ei donner à bleffes dé kié.

A.O. PRUD'HOMME
Mais cependant j'y mets une condition.

FRANÇOIS *(avec inquiétude)*
Et l'quelle, hon, monsieux ?

A.O. PRUD'HOMME
Que tu écouteras sans m'interrompre, sans m'interrompre, entends-tu, ce que je vais te lire.

FRANÇOIS
Oh ! s'i n's'agit qué d'ça pou' vo' conteinter, allé toudi, j'vos acoute.

A.O. PRUD'HOMME
Sois attentif. *(Il lit avec le plus d'onction qu'il peut et un cantilène accentué comme l'organe de Janin les scènes précédentes : Le Jeu de Balle et La Buée. Ayant fini sa lecture, il fixe des yeux scrutateurs et perçants sur François pour tâcher de deviner par les signes patognomiques de sa physionomie sous l'influence de quelle impression il se trouve en ce moment, et enfin il lui dit d'une voix concentrée et interrogative :) Eh bien ! François, qu'en dis-tu ?*

FRANÇOIS
C'qué j'ei dis, monsieux, q'c'est tout pareil à no' maison.

A.O. PRUD'HOMME *(sautant de joie)*
Voilà l'éloge que j'ambitionnais. O Hugo ! O Dumas ! O Janin ! Trilogie éclectique de l'époque, je suis digne de vous.

(Scènes populaires montoises)

à bleffes dé kié : bleffes est incertain ; il s'agit probablement des babines des chiens, et l'expression peut signifier : avec un appétit de chien.

toudi : toujours.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE

(1786-1859)

Marceline Desbordes quitta très tôt sa ville natale, Douai, et n'y revint guère. Mais elle n'y songeait jamais sans nostalgie : "Mon père était peintre en armoiries ; il peignait des équipages, des ornements d'églises. Sa maison tenait au cimetière de l'humble paroisse Notre-Dame à Douai. Je la croyais grande, cette chère maison, l'ayant quittée à sept ans. Depuis, je l'ai revue, et c'est une des plus pauvres de la ville. C'est pourtant ce que j'aime le plus au monde, au fond de ce beau temps pleuré" (lettre à A. de Latour, 1836).

Marceline fut une actrice célèbre (à l'Opéra-Comique en 1805, à l'Odéon en 1813). Un critique disait d'elle en 1818 : "Toujours du talent, mais trop de sensibilité". Elle épousa l'acteur Valmore, qui était de sept ans plus jeune qu'elle. Par la suite, elle eut la douleur de perdre quatre enfants. Elle publia son premier recueil de poèmes en 1819 (Elégies et romances). Baudelaire, Rimbaud et Verlaine goûtèrent sa poésie mélancolique, aux rythmes étranges et subtils.

*On connaît trois poésies de Marceline en picard : Amour partout (1827), Dialogue (date de composition incertaine, peut-être 1838) et Oraison pour la Crèche (1849) *.*

Dialogue

Ce texte n'a été publié qu'en 1896. Selon Cl. Deparis, il peut dater de 1838. Cette année-là, en effet, la fille de Marceline, Ondine, âgée de dix-huit ans, connut sa première idylle et la poétesse a pu écrire le Dialogue à cette occasion. — Ajoutons que le vers 39 (Vla no Rô qui n'est pu in guerre), s'il contient une allusion à des événements contemporains, ne peut guère s'appliquer qu'au traité de la Tafna, conclu entre Bugeaud et Abd-al Qâdir, et à la trêve qui s'ensuivit (1837-1839). La date de 1838 paraît donc tout à fait plausible.

Cl. Deparis a donné du texte une description excellente : "Ce dialogue rimé met en scène une mère et sa fille qui aspire au mariage. Comme décor, une ville de garnison du Nord où les femmes filent, font de la dentelle et bavardent dans un patois... qui est bien celui de Douai !". On remarquera toutefois que la tonalité du poème est loin d'être "réaliste" : pour la fille, le monde baigne dans le climat des comptines et des contes de fées (v. 43-52) ; quant à la mère, certes elle fait entendre la voix de la raison, mais le vers 34, si beau — Les amoureux sont clairseméi, — laisse sentir combien elle-même peut glisser facilement dans le songe, fût-ce un songe mélancolique..."

Le poème ne nous est pas parvenu dans son intégralité : après les vingt premiers vers (que nous ne reprenons pas ici), il y a une lacune dans le texte. — Si l'on en juge par les vers qui suivent immédiatement, le passage perdu devait être un éloge (fait par la jeune fille) du mariage et de la maternité...

* Bibliographie : Claude Deparis : "Poésies en patois et Notes sur les poésies en patois de Marceline Desbordes-Valmore". Linguistique picarde, décembre 1974 (Amiens, Musée de Picardie).

LA FILLE

Chl'infant vient : vite ! in s'met in leitte,
 Tout sitôt un li donne el tette.
 Un l'fait bager à sin mon père.
 Tchit ! Tchit ! une tiote rise à s'mémère ;
 Et, chin qu'tout cha vous importeunne,
 Un treuve à dire chent cosses pour eunne.

LA MÈRE

T'arringes ben tout cha, fichue gueusse !
 Te pries l'bon Diu d'ête malheureusse.
 Te filras pour chés ptiots martyrs.

LA FILLE

Ta miu ! J'sais filer ; ch'n'est point l'pire.

LA MÈRE

Rwette un peo l'fille ed no vogenne :
 Un l'vot braire comme une pauvre Madlenne.

LA FILLE

Bon ! bon ! n'faut point tant l-l'acoutéi,
 Alle a ses morciaux à plantéi.
 Je l-l'intinds rire au fond de sn'âme ;
 Ch'est si biau d's'appeléi no dame !

LA MÈRE

Et tn'homme qui sra à tin côtééi,
 Qu'il intindra chs'infans criéi.
 Cha n'est mi tout pur in fin chuque.
 Gnía toudi pu d'eunne cosse qui buque.
 T'a biau l'chuchéi pou l'trovéi bon,
 Gnía pu des trô quarts d'amidon.
 Après qu'un a tant fait l'mam'zelle,
 Un fond comme du burre à l'paëlle,
 Ch'n'est bentôt qu'un ogiau pou ch'cat.

LA FILLE

Vous n-in dites pu qu'un avocat.

LA MÈRE

J'dis chou que j'sais ; je l'prinds din m'poche,
 J'vodros ben l'cleuer din t'caboché !
 Duche qu'il est ch'marieux qu't'in parles tant ?

LA FILLE

Je n-n'ai po core, mais gnien a tant !

in leitte : dans l'âtre, près du feu

tette : sein

bager : baiser, embrasser

chin : sans

Rwette : Regarde ; vogenne : voisine

braire : pleurer

*Alle a ses morciaux à plantéi : elle a de tout en abondance : elle
 n'est pas à plaindre.*

chuque : bonbon

toudi : toujours ; buque : qui "cloche" (littéralement : qui frappe)

ogiau : oiseau

chou : ce

Duche qu'il est : où est-il

Faut batte l'iau pou péchéi ls'anguilles ;
Aveuc du fil un a ds'aiguilles.

LA MÈRE

Va t'couquéi dsu tin drôt cotéi ;
Les amoureux sont clairseméi.

LA FILLE

J'vos pu long in piquant m'dintelle.
Par jour et par nuit cha m'rèveille.
Gnia pus d'amoureux qu'vous n'pinséi :
Avec un je n-n'aurai asséi.
Vla no Rô qui n'est pu in guerre ;
J'aréi bentôt treuvé mn'affaire.
Comben n'veions-nous point d'garchons
Qui raccueurent din leu mason ?
Gnien a des biaux, des viux, des jannes,
Rachmés fin ben à rouches maronnes,
Forts comme Gayant et Barabbas ;
Aveuc leu galons su leu bras,
Et des grands plumés su leu tiette,
Qu'cha fait trenner quand un les rwette !
Gnia point un tchien, n'y a point un câ
Qui n'leu tire sin capiau in bâs.
Acoutéi l'tambour su chelle plache...
Si l'bon Dieu l'veut, ch'est mn'homme qui passe.

LA MÈRE

Prinds tin coussin, va-t-in œuvréi,
Fau ête à deux pou s'mariéi.

*Va t'couquéi dsu tin drôt cotéi : va te coucher sur ton côté droit
(expression obscure)*

raccueurent : reviennent

Rachmés : équipés, habillés ; maronnes : culottes

*Gayant : c'est le nom du géant de Douai (Gayant est d'ailleurs la
forme picarde du mot géant)*

trenner : trembler

HENRI CARION

D'Henri Carion, le premier en date des grands prosateurs picards modernes, on ne sait pour ainsi dire rien... Il habitait Cambrai, ou la proche campagne. Il est mort après 1840 ; peu après cette date, sans doute, — on ne voit pas pourquoi, sinon, son œuvre ne se serait pas poursuivie.

Il exprima ses convictions légitimistes dans des lettres patoises que le journal des Bourbons à Cambrai, L'Émancipateur, publia à partir de 1836. Ces lettres, il les signait Jérôme Pleumecoq, dit ch'Fissiau (le furet, la belette). Il n'en avait pas fait paraître trois qu'on lui intentait un procès pour outrage au roi (rappelons qu'il s'agissait alors du gros Louis-Philippe, monarque moqué et vilipendé s'il en fût). Ce procès fit beaucoup pour le succès des lettres, que Carion réunit en volume en 1839, sous le titre L'z' Épistoles kaimberlottes (= cambraisiennes). L'année suivante, il publiait l'Arména d'Jérôme Pleum'coq.

Tout de suite, ch'Fissiau devint un "type" et son créateur pouvait écrire (dans la préface des Épistoles) : "Maintenant, vous dire ce que c'est que Jérôme Plumecoq, le village qui lui a donné le jour : ce serait chose difficile pour moi. S'il faut avouer ma pensée, je soupçonne qu'à l'exemple de l'immortel auteur de l'Illiade et de l'Odyssée, l'Homère du patois, comme j'ai cru pouvoir le nommer, est un être multiple, et que semblable au génie du vieux Mélésigène, son génie s'est accru de celui de plus d'un rhapsode. Ce que je puis affirmer, c'est que si ses joviales productions étaient un attentat, comme le ministère public a entrepris la tâche difficile de le prouver, il faudrait vous dénoncer de nombreux complices. Les contrefaçons de Jérôme Plumecoq pullulent en effet, et j'en reçois tous les jours de tous côtés".

*Ces lignes appellent plusieurs remarques... D'abord, Carion est de toute évidence un lettré. Ensuite, sa connaissance des théories modernes sur Homère * lui permet justement d'atténuer sa responsabilité d'auteur ** en suggérant que les Épistoles sont en quelque sorte une création populaire, collective. Que Pleum'coq fût un paysan, parlant au nom de la masse paysanne, voilà qui donnait par ailleurs à sa parole une manière de légitimité, un poids, en tout cas, qui ne devait pas manquer d'inquiéter le pouvoir. Pour la forme, Carion devait s'avancer masqué. De même lui fallait-il encore parler à mots couverts : pour attaquer Louis-Philippe, l'usurpateur honni, ch'Fissiau devait s'en prendre à l'odieux cousin Flippe, son voisin, accapareur, tricheur, ladre, pétouchard et bientôt fou !*

Sous la bonhomie et la rusticité de Jérôme Pleum'coq se cachait un polémiste d'une rare férocité, — et d'un grand courage, car il allait délibérément au devant d'ennuis sérieux. Une fois le procès engagé, il devait d'ailleurs se montrer plus virulent encore.

Ce polémiste intrépide s'appuyait, ce qui ne gêne rien, sur un bon écrivain. Et sur ce plan-là non plus, celui de l'écriture, la partie n'était pas sans risques... Il fallait plier le picard à la prose, ce

* Selon lesquelles l'aède était le compilateur des légendes épiques véhiculées par la tradition orale de son peuple.

** C'est plutôt insolence que prudence : Carion sait bien que personne ne sera dupe.

picard habitué depuis le 16^e siècle à se couler surtout dans le vers... Retrouver, en prose, une souplesse, une efficacité, un accent équivalents à ceux du vers, voilà qui n'est pas facile. Carion y réussit ; sans grand éclat, mais très honorablement.

Comparons-le à Gosseu, son contemporain... On verra que l'auteur des Épistoles est sensiblement plus alerte, plus délié. La phrase de Gosseu paraît plus encombrée, plus lente à s'extraire de la gangue du dialecte. L'écriture de Carion, si l'on veut, est plus classique. Mais de toute évidence, Gosseu se montre plus puissant et plus riche. Il utilise une gamme beaucoup moins restreinte et surgit, dans ses meilleurs moments, à des hauteurs où son rival n'atteint pas. Cependant, reconnaissons que l'épistolier de Saint-Quentin doit beaucoup, et peut-être tout, à celui de Cambrai. Les Lettres picardes auraient-elles vu le jour, sans le précédent des Épistoles kaimberlottes ? On peut en douter. Le premier, Carion a systématiquement utilisé le patois à des fins politiques. Son influence a été considérable... Outre Gosseu, citons Paillart (Jacques Croédur), à Abbeville, sans oublier, à la même époque, le grand Hector Crinon (Les Partageux).

Carion, à qui revient aussi l'idée de l'almanach patois, l'arména, est bien l'une des grandes figures fondatrices de la littérature picarde moderne.

L'z'Épistoles kaimberlottes

Deuxième épistole

L'Treize de ch'mos d'Mars. [1836]

A ch'féseu d'Gazette au couin del plache à Kaimbré.

*Chou qu'jai r'luqué dains chel Leune,
en ravisiaint a-z-yus fremés.*

*Chou : ce
ravisiaint : regardant*

Vo'n'n'avez poussé aine fameusse tout d'même dains vo gazette eud' Dimainche passé. Vo docteur Léchelle i m'a tout l'air d'ain fichelle ki perdro chel leune avec ses daintes si qu'alle vodro s'laicher faire.

Vo docteur Léchelle : allusion à une fantaisie (en français) parue dans un précédent numéro de L'Émancipateur : un certain docteur Herschel — et non Léchelle ! — décrivait ce qu'il voyait sur la Lune ; ain fichelle : un malin ; sain ain futiau : lire sain ainfutiau, son instrument

Ain lisaint vo n'affaire d'zu sain ain futiau par ouqu' qu'ché kil ain a r'luqué des bleuves dains chel leune, j'm'éto rétaimpi al cauiette d'vaint no fu.

bleuves : des "bleues", c'est-à-dire des chimères, des choses qui n'existent pas ; rétaimpi al cauiette : installé bien tranquillement

V'là que j'ronfle à faire torner tertous chés meulins, et v'là tertous vos histoires ki m'berlukotent dains m'tiète. Drochi d'z'oziaux qu'cha r'r'sane à d'z'hommes ; drolà des biettes qu'cha ne r'sane à personne ; des mazonne' eud' mabe couleu d'porée,

*tertous : tous
berlukotent : s'agitaient
Drochi : Par ici. S'oppose à drolà
r'sane : ressemble
mazonne' : maisons ; porée : poire ou vin de poire*

d'zabes d'or d'zu des monts d'tertous chés couleus, des bleuves, des rouches, des gâunes, ain veux-tu ain v'là ; des caracolles, des pichons ki s'drond'lottent d'zu chel rive ; taint y a que j'n'y véo mi pus clair qu'trainte-six kaindell' et l'nez d'zeur !

Main fieu ! que j'me dis, y foro qu't'aille ravisier à tain tour chou ki s'mène dains chel leune. J'm'apainse ain po queu politique i font drolà. Ch'docteur Léchelle i n'est mi pus malin qu'mi. Pou li reluquer tertous ché bielle'è koses kil a ravisé, il avo aine leunette, j'ain'n'arai aine itou.

V'là que j'vas querre ch'l'outieu kain ainfute à no qu'vau par ous k'i n'a qu'ain œil borgne, quaind kil a d'ma à s'painche. J'attique deux morciaux d'verrière à chés deux d'bouts. J'freme ain œil ; et j'risque l'aute. Si vrai que j'sis l'fieu d'main père, j'véo tout chou k'i s'féso dains chel leune, ni pus ni moins que d'zu ch'marké d'Kaimbré, ain plein solo d'midi.

L'première saquoi ki vient s'bouter à m'lorgnette, ch'éto ain biau rōiaume aveuc ain ro quasimaint comme dains no païs. Mais ch'ro il avo l'air fameus'maint d'ain bon homme. Chés chitoyens, ch'éto d'z'espèces d'hommes aveuc d'z'ailes comme chés oziaux. Mais in'n'avo queuqu's-uns ki-z-avotent des mines d'soucards, et ki gueulotent toudi conter tout chou que ch'ro ki feso et ki diso. Quaind ch'ro ki tiro à dia, i saquotent à urrhau. Et ch'ro, i les laicho faire ain disaint ki n'fallo mi tuer tout chou kil éto gras. — Bon ! que j'dis, tiau père, i t'ain f'ront vire des grisses !

Ch'ro il éto rétaimpi d'zu s'kaière ; kil avo l'air de n's' douter de rien. Tout proche, i n'n'avo ain gros laid painchu aveuc d'z'yus d'ka, que ch'ro k'il l'applo sain biau cousin.

Pou lors ch'cousin, il avo l'air d'Saint Nitouche et i feso les saimblaints d'raflatter ch'ro. Mais i saquo s'kaière ain druquin, pou l'faire dévérouler ; quaind qu'jai vu s'maniguainssse, j'ai houpé à ch'ro :

Vête a ti, te vas kéir !

Bah ! ouaite ! ch'é tout comme si qu'j'avo parlé à

caracolles : coquillages ; pichons : poissons ; s'drond'lottent : se tortillaient, rampaient

*Main fieu : Mon garçon ; y foro : il faudrait
J'm'apainse : Je me demande*

*querre : chercher ; ch'l'outieu : l'outil, l'instrument ; kain ainfute : qu'on enfonce ; qu'vau : cheval
painche : ventre ; J'attique : J'attache, je fixe*

ch'marké : le marché

saquoi : chose

ch'ro : Il s'agit du roi Charles X, renversé six ans plus tôt. N'oublions pas que Carion était légitimiste

soucards : comploteurs

saquotent : tiraient

rétaimpi d'zu s'kaière : installé sur sa chaise (son trône)

ain gros laid painchu : un gros laid ventru : Louis-Philippe !

*raflatter : caresser
ain druquin : en douce ; dévérouler : dégringoler
houpé : crié*

Vête a ti, te vas kéir ! : Prends garde à toi, tu vas tomber

ouaite : exclamation marquant le dépit

ch'mur. Mais v'là chés soucards et sain painchu d'cousin qui qu'mainchent à saquer chel kaière, taint ki-z-ont d'forches, et patatra, ch'pove ro il a kéu. Sain cousin kil l'avo fait dévaler, i va s'bouter d'zu chel kaière, à s'plache. — Ejou kain dro dire qu'des cousins ainsain ch'n'é point des kiens ? — Ch'cousin, que j'dis inter mi-même à ch'gros laid painchu, te n'l'aimportras point ain paradis. T'as fait kéir ch'pove ro, te kéra à tain tour. — Vos m'ramainteuvrez tourade, ch'féseu d'Gazette.

Mais j'sus recran d'vos écrire. Et stapaindaint j'enn'ai ben d'z'outes à vos défiler. Dimainche ki vient, après vieppes, j'vos acontrai, si cha tombe, chou kil é arrivé dains chel leune, quaind ch'pove ro kil a kéu.

Ain attaindaint j'vos prie l'bonsoir et al'l'copagnie.

qu'mainchent : commencent

Ejou kain dro dire : Est-ce qu'on devrait dire

Vos m'ramainteuvrez tourade : Vous vous souviendrez bientôt de moi (de ce que je dis là)

recran : fatigué

après vieppes : "après vêpres", le soir ; si cha tombe : peut-être

Huitième épistole

L'4 eud' Déchaimbe.

Y a à ch't'heure pus d'tros s'moines, no maïte, j'avo été amon ch'cousin Flippe, pou li rainde s'visite que j'vos ai acontée. Ch'est bon : v'là que j'buque à s'n'huis, aine fos, deux fos, tros fos : bah ! ouaite ! chel porte alle m'fait toudi visaige d'blainc bos. Pou lors, j'saque ch'loquet mi-même et m'v'là dains chel salle. Queu ch'é que j'reluque ? Ch'cousin Flippe kil éto quasimaint kéu ain chincope. — A ch't'heure ! que j'li dis, ch'cousin, queu qu'ch'é qu'vos avêtes à traner ainsain les fieffes ? — Ah ! ch'cousin, ki m'répond, vétiez chou kil est marqué d'zu chel feuille ! Nos l'avote' aincore ain cop récapé biel ! — I volo parler ch'l'homme d'chel conspiration de ch'tiau Louis Bonaparte kil a essayé d'faire comme ch'graind. — Ch'é vrai poucha, que j'li dis à ch'cousin Flippe : aincore aine mioche no pove magister Chrisostôme Magnificat i n'aro pu eu à kainter sain *domine salvum fac regem nostrum ludovicum*

amon : chez

buque : frappe

saque : tire

kéu : tombé

traner : trembler

vétiez : voyez

ch'tiau Louis Bonaparte : En 1836, le jeune Louis Bonaparte, futur Napoléon III, fit sa première tentative pour s'emparer du pouvoir aincore aine mioche : encore un peu

philippum qu’cha l’a quasimaint étrané à forche qu’ch’é long et méchaint à kainter. — Chéti point ain sort, “ki bougonne ch’cousin Flippe : “i n’a mi pu ain ki joque à s’plache ! drochi n’ain v’là ki kaintent vive Napoléon II ! drolà, v’là l’z’autes ki gueulent : vive l’république : et chés brave’é geains i n’peuvent mi pus faire aine goutte d’bon saing ! — Ch’est jusse ! ch’cousin, que j’li ramoutre, vos avêtes déloïé ch’taur ; quaind qu’vos li arez r’abouclé sain loïen, i s’fra pu tard k’i n’é. — Bah ! ki m’fait ain r’chigniaint : vos êtes toudi après chel révolution d’Julète. Ejou s’faut si qu’nos véons chou ki s’trifouille. — Ch’cousin, que j’li dis, acoutez aine tiaute histoire : vos connossez ben ch’l’arbe à prônes kil é au mitain de ch’court tiau-Ri ? — Assuré qu’je l’conno. — Vos vos ramentuvez ben chés bielle’é prônes ki-z-étotent d’zeur, après l’Août. — Awi ! — Suffit : chés tiaus galmities d’no aindro i-z- ont caché à l’z’esbiner. Les v’là ainforchés, par nuit, à l’aintour de ch’l’arbe à prônes. Chés pus grainds et chés pus malins i grimpent alle courte ékielle d’zu l’dos d’leus comarades, et aine fo inkrainqués d’zu chés brainques, i qu’mainchent à mier des prônes tertout leu sou.

Pou lors, chés pus tiaus ki r’luquotent ain bas de ch’l’arbe, i qu’mainchent à houer : “mi ain n’arai jou aine ! mi ain n’arai jou aine !” Et pis eu l’z’évlà ki s’attiquent à ch’prônier, ain saquaint ch’pov’ arbe kils l’allotent ruer à tierre. Hureusemaint ch’maïte il accuert aveuc aine gaule ; i buque taint kil a d’forches d’zu tertous chés galmities, et i vos les fait vidier déhors d’sain courti. — Copernez-vos ch’cousin Flippe ? — Awi ! awi ! ch’Fissiau”, ki m’dit ain s’dégrattaint s’n’oreille, “vo feintiche alle est cousue d’blainc filet. Ejou qu’vos créez que j’navise point chou qu’vos volez conter aveuc vo n’arbe à prônes ? ch’est ch’governemaint qu’vos volez dire, hémon ? — Cha podro ben s’faire. — Vos galmities qui mieutent chés prônes, cha n’nos moutre-ti point chés tortrinaires ki-z-ont eu l’fil d’agripper chés plaches ? — Vos avez tout d’même bouté l’nez d’zeur, ch’cousin Flippe. — Et chés pus tiaus ki-z-ont fait l’courte ékielle à leus comarades et ki-z-houpent, ain

étrané : étranglé

joque : reste ; drochi : par ici

ramoutre : explique ; vos avêtes déloïé ch’taur : vous aviez délié le taureau

véons : voyons

*court : jardin
ramentuvez : rappelez*

galmities : gamins ; l’z’esbiner : les voler

*inkrainqués : perchés
mier : manger*

*i qu’mainchent à houer : ils commencent à crier
mi ain n’arai jou aine : en aurai-je une, moi !
s’attiquent : s’accrochent ; saquaint : tirant*

buque : frappe

*hémon : n’est-ce pas ?
mieutent : mangent (verbe mier)*

tortrinaires : déformation du mot “doctrinaires” (membres d’une tendance du parti orléaniste). Carion a joué sur le verbe tortiner : hésiter, dissimuler, louvoyer

aguettaint ain bas de ch'l'arbe à prônes : "mi
 ain'n'arai jou aine !" cha m'a fameusemaint l'air de
 r'sanner à ché-z-héros d'julète kain les a r'merchiés
 après chés barricades, et ki cachent à r'qu'maincher
 leu giu. — Cha y é ch'cousin ! — Et ch'maîte kil
 accuert les ruer tertous ain bas aveuc s'gaule, ch'é-t-i
 point... — Vétiez à vo laingue, ch'cousin que j'li
 crie, ain li fremaint s'bouque : chés juches eud'
 Doué i vos acoutent. Et j'vos prie l'bonsoir : car mi
 j'ai pus quierre à m'rainaller couquier dains main lit
 qu'ain gaïole.

aguettaint : regarder, guetter

r'sanner : ressembler

*ki cachent à r'qu'maincher leu giu : qui cherchent à recommencer
 leur jeu*

j'ai pus quierre : je préfère

gaïole : prison (français : geôle).

PIERRE-LOUIS GOSSEU

(1793-1871)

“Raillleur”, “moqueur”, voilà ce qui signifie Gosseu, qui est un pseudonyme.

Pierre-Louis Pinguet naît à Saint-Quentin en 1793, dans une famille modeste (le père est maçon). Il se marie très jeune, en 1813, avec Charlotte (ou Caroline) Mouton, de qui il aura quatre enfants. Dans une étude parue en 1907, Maurice Thiéry nous apprend que Pinguet “fut longtemps employé en qualité de comptable ou de voyageur dans une maison de commerce” de sa ville natale ; que par la suite il installa à Villecholle, près de Vermand, “un moulin mû par la vapeur”, et que “ses affaires ayant été peu brillantes, il retourna à Saint-Quentin, puis revint une seconde fois à Villecholle qu’il quitta définitivement en 1868 ou 1869”. Pour mourir à Paris, le 25 février 1871, à soixante-dix-huit ans.

En dehors de ces quelques données, le peu que l’on sait de la vie de Pinguet, c’est par une lettre publiée le 25 juin 1848 par le journal L’Authie, où il retrace les principales étapes de sa carrière de révolutionnaire :

“Dès 1815, car je suis bien vieux déjà dans la lutte et mes cheveux y ont blanchi, j’étais l’objet des tracasseries du pouvoir à qui je rendais, il est vrai, bien sincèrement, amour pour amour.

En 1824, j’étais assez heureux pour secourir efficacement 133 républicains Français et Piémontais faits prisonniers à la bataille de Lers, au nombre desquels se trouvait Armand Carrel, et qui gémissaient privés de tout dans les cachots de Perpignan.

Peu après, j’accueillais et cachais dans ma maison deux officiers libéraux espagnols, Antonio et Calito Aguirre, fils du gouverneur de Majorque, condamnés à mort par Ferdinand VII et traqués par la police française : je les fis passer heureusement en Angleterre.

En 1830 j’étais aux barricades : en 1832 et 1834 j’y arrivais trop tard pour aider mes coreligionnaires en politique.

Les lois de septembre ! je n’ai cessé de les braver, pour porter aux journaux de la capitale le produit de nombreuses collectes que je faisais parmi mes amis.

Depuis 1840 à 1846 je publiais les Lettres picardes et dans cette publication j’eus le bonheur d’atteindre le but que je m’étais proposé, de faire pénétrer la politique dans les classes les plus infimes et de leur inspirer la haine et le mépris des rois.

En 1842 et 1845 je résistais à l’intimidation que l’on voulait exercer à mon égard, comme à la proposition de fort belles fonctions qui m’étaient offertes à condition que je brisasse ma plume picarde.

Et enfin en 1846, j’imprimais et signalais avec indication des faits et des dates : “que Louis-Philippe était menteur, fourbe et parjure ; avare, sordide, rapace et spoliateur ; despote, tyran et traître à la patrie (...) et que quand la loi fondamentale est violée, l’insurrection est le plus saint des devoirs”.

Selon Thiéry, Pinguet “faisait partie de diverses sociétés secrètes et fut affilié notamment à celle où les membres tirèrent au sort pour désigner celui qui attenterait à la vie de Louis-Philippe”. C’est donc en quelque sorte pour “services rendus” qu’il fut nommé par le gouvernement provisoire, le

15 avril 1848, sous-préfet de Doullens... La citadelle de cette ville avait servi de prison à des détenus politiques. Certains y étaient morts. Le nouveau sous-préfet organisa une cérémonie en leur honneur. Mais il fut révoqué au bout de quelques semaines.

En 1840 et 1841, Gosseu a donné au *Guetteur*, journal de Saint-Quentin, des Lettres picardes publiées en volume en 1841. Dans ce volume, on trouve également un poème français de 728 vers, la *Complainte* sur la translation des restes de l'Empereur Napoléon. De nouvelles lettres parurent de 1844 à 1846, mais dans le *Courrier* de Saint-Quentin. En 1846 était publié un fort volume d'Anciennes et Nouvelles Lettres picardes. 1848 : Très Humble Requête des transportés de juin au général Cavaignac, en français. Enfin, Gosseu donna encore quelques lettres en picard à la presse de sa ville natale en 1869.

Comme écrivain, Gosseu n'a pas que des qualités : son ironie paraîtra quelquefois un peu appuyée, sa malice un peu insistante... Et sa prose reste souvent épaisse, embarrassée. — C'est dommage, car le pamphlétaire a des traits cinglants et, sous le coup de l'indignation, de beaux accents (comme dans la lettre XXXI, sur la réforme électorale). Écrivain viril, il laisse pourtant transparaître une grande sensibilité (sensibilité), qui le rend attachant : qu'on lise le passage concernant les soins à donner aux petits enfants, dans la lettre XVII, ou la fin de la lettre *Querelle de ménage*...

Il est excellent quand il s'agit de donner vie à des personnages, et c'est avec plaisir qu'on retrouve, au fil des lettres, les figures sympathiques de la rue de l'Pomme Rouche : Cat'reine, la cabaretière, Fidéric, son mari, qui ne s'exprime qu'en français (il a été soldat !), ch'cousin Batisse, dit ch'viux feumeux, Guiguitte Lagoulette, la petite mékaine (servante), père Ladéroute, etc. Il faut noter aussi que la langue de Gosseu, à l'instar de celle d'un Crinon, s'avère riche et truculente.

Bref, en dépit de quelques défauts, Gosseu est un écrivain important. Par ailleurs, son courage force l'admiration, et l'on a peine à comprendre comment il a pu rester méconnu pendant plusieurs décennies, jusqu'à ce que René Debrie le redécouvre et réédite son œuvre (en 1980) *.

Lettres picardes

Lettre XVII : Morale de Cat'reine à Guiguitte

Guiguitte, la petite servante du cabaret, va se marier. Cat'reine, sa patronne, qui est aussi un peu sa mère adoptive, lui prodigue ses derniers conseils... Cette lettre, l'une des plus jolies du recueil, est intéressante aussi sur le plan de l'histoire des idées : on verra, en la lisant, quelle conception un "rouge" pouvait avoir du rôle de la femme, vers le milieu du 19^e siècle.

Vermaind, l'5 juyette 1840.

Acoutez, Guiguitte : vous ai toujours té eine tiote fille bien alzante, bien fidèle et pis pau déraingie eine miette ; aussi nous vous ont quier, Fidéric et pis mi.

vous ai : vous avez

alzante : agréable ; déraingie : dérangée. Ici : dévergondée

nous vous ont quier : nous vous aimons ; Fidéric : Frédéric, le mari

* Bibliographie : René Debrie : Pierre-Louis Gosseu, écrivain picard. Université de Picardie, Amiens, 1980. Cet ouvrage se compose d'une importante étude de R. Debrie, suivi du reprint des Anciennes et Nouvelles Lettres picardes et d'un précieux lexique de la langue de Gosseu, établi par R. Debrie.

Mais à ch't'heure m'n'einfant, cha n'suffit pus... y vous va fauloir ête al'zante et pis fidèle d'pus d'eine magnière...

— Vlà q'meint q'Cat'reine all' a q'meinché sein sermon à l'tiote mékaine :

“Vlà q'vous s'ein allez vous marier amon, hé bien vous allez véritabell'meint d'v'nir quite cose au monne... vous vlà l'moette d'reinde hureux ou bien malhureux tout l'temps d'ses jours, l'tiot brafe homme q'vous s'ein allez vous marier aveu li. — Ch'est bécueup cha, Guiguite, ch'est bécueup, et cheutes qu'ein s'confie-t-à eusse pour foère no bonheur et pis qui s'juttent d'leux sermeints, et pis qui nous eingigorn'tent aveu des bielles proumesses, et pis quand qui nous tieinn'tent qui nous hoch'tent, y méritent d'ête puni du bon Diu, et pis qui l's'ront !

“Vo prumier d'voir ch'est dé li ête fidèle ; cha vux dire dé n'pau ravisier d'z'eutes hommes ein risotant, dé n'pau vous laisser eimbrachi ni tourtoner comme y ein a ; mais cha n'vux pau dire qui faut foère à chés geins eine meine racafogniée, ni avoir l'air d'eine mourmache ; non, non, ein put bien avoir eine tiote air agréyabe sans q'cha autorise érien... Mais si cha réquéyoi qui ein eusse quite z'ein qui viendériènt randir à l'eintour d'vo cotrons aveu ein air d'vous cajoler, ch'est d'yeu dire sains vous ébalouffrer, dé n'pus sé l'yerfroter... qui s't'chiensiènt à leux plache et pis qui vous laissiènt à l'veure.

“Mais pour vo n'homme, ch'n'est pus cha !... eussiez toujours ein air amicabe et pis surtout n'li foètes jamoès grise meine ; cha l'béniroi d'vo majon, et pis l'voiseine all' poroi bien l'huquer ein passant, quoiqu'à dire lé vrai, y gn'ia pus grameint d'femme déraingie au jour d'aujord'hui !

“Y vous fera l'queue, l'blainquir en temps et yu sans qui vous l'q'mann'se : eussiez soin d'foère coffer vo soupe à l'heure dite pour qui n'atteinse pau ein erv'nant dé ch'n'ouvrache.

“N'soyez pau gassoule, ni n'brissaudez pau vo tiotes affouères : ein a trop d'mà à n'ein ravoir d'z'eutes, et

de Cat'reine

q'meinché : commencé
mékaine : servante

amon : n'est-ce pas
quite cose : quelque chose
monne : monde ; moette : maître

cheutes : ceux

s'juttent : se jouent
eingigorn'tent : circonviennent
hoch'tent : secouent, brutalisent

ravisier : regarder
tourtoner : cajoler

mourmache : personne maussade

si cha réquéyoi : si ça “retombait”, c'est-à-dire s'il arrivait ; quite z'ein : quelques-uns ; viendériènt : viendraient ; randir : traîner, rôder ; cotrons : jupes ; d'yeu dire : de leur dire
sains vous ébalouffrer : sans vous mettre en colère ; qui s't'chiensiènt : qu'ils se tiennent ; l'veure : la vôtre

amicabe : aimable
cha l'béniroi d'vo majon : ça le chasserait de chez vous
huquer : appeler

queue : coudre
q'mann'se : commande (subjonctif)
atteinse : attende (subjonctif)

gassoule : personne qui gaspille ; n'brissaudez pau : n'abîmez pas

pis mettez bien toute à plache, pace dein ein tiot ménache, ouatiez m'n'einfant, tout y duit.

“Y vous faudra vous t'nir propermeint pour ly ploère à continuer : piner vo caviaux ; débrouzer vo visache ; laver souveint vos tiotes gaimbes, et pis n'pau avoir ein justin tout débrigandé ; et n'pau laissier queir vo cotrons sans bertelles, et pis ablouquer vos mouquoir pad'avant avec une épleingle pour n'pau avoir l'air d'une droule ; i n'vous faudra pau non pu sortir d'vo majon à pied déqueus, ni avec des grannes chavattes qui font *clique-claque* ein marchant : ch'est trop laid, et pis chés hommes y n'ont pau quier cha.

“J'vous erq'manne bien dé n'pau quittier vo majon pour ein oui pour ein non, pour vous ein aller queurir l'pertontaine, ou bien jaboter avec des comères... n'vous merlez pau des affoères dé l'z'autes, y né s'merl'ront pau d'les veures.

“Mais quand q'cha va réqueir q'vous érez des tiots enfants, vo plache all' véra coère pus bielle dains l'monne : d'avant cha vous n'aviènt à foère l'bonheur qué d'vo n'homme, à ch't'heure y vous faudra peinser à ch'ti d'vos enfants ; ch'n'est mi là ein tiot jeu !...

“Q'meinchez par les t'nir propermeint ; y s'port'ront bien et pis y véront fort ; n'laissiez pau ni payot, ni drapiaux, ni langerons tout frais pad'sous leux tiot cu, pour vous ein aller à messe ou bien caqueter chez l'voiseine, cha s'soile trop à l'aise !... Lavez les l'zès souveint, qui soissient blancs comme des tiots bilos ; ein a pau quier à vir des brouzaca d'enfants, noirs comme des carimaras avec leux tiots nez tout eindobi d'morvate ; et pis coère eussiez soin dé n'pau les laissier aller à loques !... raccommodez leu leux tiotes houzettes : i veut miux une pièche qu'ein treu ; cha foèt qu'ein n'dira pau d'vous q'vous ête une truanne, et pis q'vous ai pus quier à vous divertir qu'à soignier vo jones... Si cha réquéyoit par malheur qui z'euchiènt l'tourtiau ou bien qui soyèint noués, cha s'roit d'vo feute, m'n'einfant ; cha s'roit mainque d'soins ; mais i n'fauroit pau pour cha vous ein aller à Saint-Brice ni à l'Saint-Éloi d'Peuilly, dà ! y fauroit n'ein parler à ein bon chairuzien, quoiqu'ein eusse du

ouatiez : voyez-vous ; tout y duit : tout est utile, tout peut servir

piner vo caviaux : peigner vos cheveux ; débrouzer : laver

justin : camisole ; débrigandé : en guenilles ; queir : tomber. Ici : pendre ; ablouquer : fermer au moyen d'une boucle, d'une épingle, etc.

*droule : femme de mauvaise vie
à pied déqueus : pieds nus*

y n'ont pau quier cha : ils n'aiment pas cela

jaboter : bavarder

*réqueir : arriver (événement)
véra : deviendra*

*payot : édreton
drapiaux : langes ; langerons : même sens ; tout frais : tout mouillés*

*cha s'soile trop à l'aise : ça s'irrite (la peau) trop facilement
bilos : oisons ; ein a pau quier : on n'aime pas
brouzaca : noiraud
carimaras : sorciers (bohémiens) ; eindobi : barbouillé*

houzettes : chaussettes

truanne : “truande”, fainéante ; vous ai pus quier : vous préférez

qui z'euchiènt l'tourtiau : qu'ils aient le carreau (maladie d'enfant)

chairuzien : médecin

mà à n'èin treuver ; cha veut miux q'tout cha.

“Vous savez bien, einter nous soit dit, q'vous ête ein tiot cose rétue ; y faudra foère passer cha, et au yu d'charcher gavelle touyée à vo n'homme l'prumière, si cha réqueit qui gn'eusse quite tiote castille deins vo ménache, répondez tout douch'meint, sans mécanceté et pis r'v'nez toujours l'prumière... aveu dé l'doucheur, et pis dé l'patieinche ein foèt tout chou qu'ein vut dé d'z'hommes.

“Chuyez bien tout cha, m'n'einfant, vous s'rez hureuse comme eine reine, et pis vo n'homme hureux comme ein roi, et meune miux, pace cha n'réqueit pau souveint deins bécueup d'pays, au réserve dé l'neure, q'chés rois y foèchieint pour leux peupe chou q'des bons pareints y font pour leux tiots enfants, mais les neures i né s'cof'tent pau dé ch'bô là !... i n'vutent q'no bien eusses. Mais t'nez, vlà Fidéric, y vous dira coère miux q'mi, tout chou qui vous faudra foère pour l'bonheur d'vos tiots enfants”.

(L'intervention de Fidéric constitue la lettre XVIII).

ein tiot cose rétue : un peu vive
charcher gavelle touyée : chercher noise (litt. : javelle mêlée)
castille : querelle

Chuyez : Suivez

foèchieint : fassent

les neures : les nôtres
i n'vutent : ils ne veulent

Lettre XXXI : Réforme électorale

Sous Louis-Philippe, pour être électeur, il faut prouver qu'on est respectable — c'est-à-dire avoir de la fortune. Une pétition nationale circule, demandant une réforme électorale. Gosseu se demande en quoi va consister cette réforme...

(...)

Y ein a d'z'eutes qui ditent qué l'réforme érectorale ch'est coère eute cōse q'tout cha ; qué ch'n'est pau pour ruer chés dépeutés à l'cour ; qu'au miux d'cha, cha s'roit pour q'tout l'monne y l'soisse dépeuté à chaquein sein tour ; comme cha, j'mé l'y eintein, ch'l'Imprimeux : cha s'roi eine ésiuté d'pus pour chés poves lapides ; car, à dire les vrai, tout d'qu'à ch't'heure y gn'ia mi yeu d'dépeutés q'pour chés riches : pourquoi q'chés pauvres y n'n'ériènt pau tout

ruer : jeter

ch'Imprimeux : l'imprimeur-éditeur du journal auquel est adressé la lettre ; ésiuté : facilité ; lapides : misérables, pauvres gens
y gn'ia mi yeu : il n'y a pas eu
y n'n'ériènt pau : ils n'en auraient pas

d'meume qué l'z'eutes ?... Nous sont tertoutes les enfants du bon Diu ; mais li, ch'brave homme, y n'foèt pau d'préféreinche. — Ah ! ch'n'est pau là l'eimbaras, no gouvern'meint y n'ein foèt pau grameint non pus, hormis q'pour lommer chés dépeutés y faut d'l'argeint... O argeint ! ô ascaille ! salut !... Bien hureux ch'ti qui n'n'a dains l'gousset dé s'maronne ! ch'ti làl ein li défule sein capiu d'rud'meint long ; mais quand qu'ein n'a pau l'sous, mein camarade, quand qu'ein est rafalé, chés geins il ont pus quier vos talons q'vos pointes !... ô tiot argeint ! ô tiote ascaille ! salut !

Ch'est l'meume affoère pour chés erlections, à chou qui ditent cheutes qu'il y connoitent : honneur, proubité, scieinche, vertu ! cha n'put pau duire eine miette ; mais d'l'ascaille ? ah ! vive l'ascaille !... mais scieinche et pis vertu, bernique.

Ch'étaint, ch'l'Imprimeux, ch'est chés dépeutés qui font chés lois, amon, et pis ch'l'argeint y foèt chés dépeutés ?... Hé bein, y n'feut pau tant d'bure pour foère ein quart'ron ; cha vut dire q'ch'est ch'l'argeint qui gouverne deins no Frainche !... ô argeint ! ô ascaille ! salut !... scieinche et pis vertu, bernique.

Y gn'ia-t-ein homme, pau trop long d'no villache, q'ch'étoi t-ein pau graind côse d'bon, mais ein malin fissieu, vous parlez ; il a tant esbiné, gouliché l'argeint dé l'z'eutes, qu'il a av'nu à payer deux cheints frains d'coterbution, (eine centime d'moins, ein n'est prope à rien), ein l'l'a foèt erlecteux : ch'est bon ! — Il a v'nu coère pus fripon et pis pus riche ; — ein l'l'a foèt dépeuté ! — Mais vlà qu'ein ermord d'conscience il y a pris ; y s'a foèt brave homme : il a baillé s'n'argeint à chés pauvres lapides ; au jour d'aujord'hui, y n'a pus rien, ni majon, ni buron, mais il est droit et pis jusse et pis serviabe, tant qui put... Eh bien, ein l'l'a béni dé l'kaimbe à dépeutés ! — Vous convérez, aveu mi, ch'l'imprimeux, qui gn'ia quitte cose à r'dire à ch'l'affouère-là ! — Fripon et pis riche il étoit bon ; — pauvre et pis honnête y n'veud pus rien... O argeint ! ô ascaille ! vous gouvernez no Frainche... ah ! oui, cha, vous l'gouvernez... Salut argeint, salutt !... Mais scieinche et pis vertu, bernique.

tertoutes : tous

lommer : nommer

ascaille : argent

maronne : culotte, pantalon

ch'ti làl : celui-là ; ein li défule sein capiu : on lui tire son chapeau. Il est fort possible que capiu soit une erreur ; il faudrait lire capiau ou capieu ; long : loin ; rafalé : raplati ; il ont pus quier vos talons qu'vos pointes : ils préfèrent vos talons à vos pointes : vous voir partir que vous voir arriver

duire : servir

amon : n'est-ce pas

fissieu : putois ; malin fissieu : individu habile, retors ; esbiné et gouliché : ces deux verbes ont à peu près le même sens : subtiliser

buron : bureau

béni : chassé

Vous convérez : Vous conviendrez

Nous ont ein ceincier, pau trop lon d'no villache non pus, qu'il est pus bête qu'ein aison ; y n'sait ni A ni B ; y n'connoit autant dire pau s'droite dé s'gauche ; et pis einter nous soit dit, ch'n'est pau tout chou qui gn'ia d'pus brave ; mais il est riche : no préfet y l'foèt erlecteur et pis éligibe et pis dépeuté ! — O argeint ! ô ascaille ! vous gouvernez no Frainche... salut ! mais pour l'scieinche et pis l'vertu, bernique.

Ch'ti làl, il est erlecteux pace qu'il a aidié s'n'onque à défuncter. Ch'ti ch'il, pace qu'il a foèt, comme ein dit, des treus à l'leune.

Par chi, n'ein vlà ein eute qué l'mère dé s'femme all' a r'cédé s'feule d'coterbution.

Par là, ein eute écoère, qu'il a s'majon apotiquée pour pus qu'a n'veud, et pis qui n'paie pau cheutes qui yeu doit.

Tiots braves geins, vo vrai plache ch'n'est pau d'sus l'lisse érectorale ; vous l'savez bien, amon ?

O argeint ! ô ascaille ! vous gouvernez no Frainche !... argeint, salut ! trois fois salut, argeint !... mais vous scieinche et pis vertu, bernique !
(...)

ceincier : fermier

écoère : encore

cheutes qui yeu doit : ceux à qui il doit

C HARLES LETELLIER (1807-1870)

Curé de Bernissart, en Belgique, l'abbé Charles Letellier est un esprit observateur et enjoué. Il publie en 1842 El Mariage dèl fiye Chôse ; en 1843, les Essais de littérature montoise (vers et prose), et, encouragé par le succès de H. Carion à Cambrai (L'Arména d'Jérôme Pleum'coq est de 1840), il lance en 1846 un almanach patois, L'Armonaque dé Mons, dont la carrière se poursuivra jusqu'en 1899 (bien après la mort de son créateur, donc). Mais, au contraire de Carion, Letellier n'est pas intéressé par la polémique et refuse de s'engager sur le terrain politique.

L'Ernèrd éiè l'posture

L'ernèrd passoi un jour vis-à-vis d'enne maison
 Ousqu'on fabriquoi dés postures :
 Tout d'suite, franc comme in page, i rinte tout sans façon
 Y s'in va tout d'lée l'sienne qui f'soi l'plus belle figure :
 "Bé ! quée nouvelle, hon tt'i ? quiç'qui t'a fait si biau ?
 Palle, allons vions vire... Est-ce qué tu sroi mouyau,
 Par hasard ? Si c'est ça, tu n'avoï qu'à mé l'dire,
 Putôt que d'rester là comme enne posture dé cire".
 L'autè n'répondoi nié, tu seins bé. Là m'luron
 Qui li capougne s'nez, ses yeux, s'bouche, s'minton ;
 Qui mambourne s'tignasse éiè sés bellés croles,
 Toudi pinsant d'savoir l'couleur dé sés paroles ;
 Rié du tout. Tant qu'à l'fin : "Hébé ! j'crois qu'ç'est du bos,
 Qu'i dit l'ernèrd. Oh ! bé ça, in vlà 'n'belle !
 J'pinsoi qué l'gas avoi 'n'cervelle :
 Y n'd'a nié pus qué l'bas dé m'dos".

(Essais de littérature montoise, 1843)

ernèrd : renard

postures : statuettes

tout d'lée : tout droit

vions : prononcer /viyo/ ; mouyau : muet

nié : pas ; bé : bien

capougne : froisse

mambourne : secoue ; éiè : et ; croles : boucles de cheveux

Y n'd'a nié : il n'en a pas

CLEMENT PAILLART (1815-1851)

Ce n'est pas à Vauchelles que naquit Clément Paillart, le créateur de Jacques Croédur, mais à Hallencourt, gros village de l'est du Vimeu où son grand-père (selon un acte de 1776) était "manouvrier", c'est-à-dire paysan pauvre.

A vingt-cinq ans, Clément, installé à Abbeville, fonde le journal L'Abbevillois (trois numéros par semaine) et, dans la foulée, deux almanachs, celui d'Abbeville et celui de la Somme. Très vraisemblablement, il connaissait les écrits de Carion (peut-être également ceux de Gosseu), et c'est probablement en lisant les Épistoles kaimberlottes qu'il eut l'idée de publier, lui aussi, des lettres picardes où il exprimerait ses opinions politiques (de droite).

L'occasion fut la révolution de 1848... Le 9 mars paraît la première lettre signée Jacques Croédur, ed Veuchelles (Vauchelles, village situé à quelques kilomètres à l'est d'Abbeville). Dès la quatrième lettre, Paillart s'en prend vigoureusement aux républicains. Dans la dixième, il songe à porter son âne à la tête de l'État, mais opte finalement pour Louis-Napoléon Bonaparte. Le principal est d'éliminer les "rouges".

Les idées de Clément Paillart recoupaient celles des masses paysannes, qui ne dormaient plus par crainte des "partageux"... Aussi le succès des lettres fut-il immédiat. Le 2 février 1849, le poète Delegorgue-Cordier donnait à L'Abbevillois un long poème drolatique dédié à Jacques Croédur, Petite revue de Paris en 1848 :

Min por' Jacques l'on te Croédur
D'après tin pataraphe ;
Mais mi ej répons à keu sûr,
Qu'tes lett's plein's d'ostographe
N'in veutt' qu'à chés quiens
De rouges veuriens...

Clément Paillart écrivit une trentaine de lettres, la plupart en 1848 et 1849. Sa carrière fut prématurément interrompue en 1851 (fièvre typhoïde).

Mais Jacques Croédur, personnage fort en gueule et haut en couleurs, allait survivre à son créateur...

Jacques Croédur après la mort de Cl. Paillart

Dès 1852 il ressurgissait en effet, sous la plume, pense-t-on, d'Achille Paillart (1806-1874), oncle de Clément, prêtre abbevillois, puis du Comte Ernest d'Aumale (1835-1899). Vers la fin du siècle (on ignore à quelle date précisément) parut chez Picard, à Paris, un petit livre qui fit sans doute beaucoup pour le développement du mythe Croédur : Histoire de Jacques Croédur de Vauchelles.

L'auteur, qui écrit en français, est un certain O. Le Roy. Il décerne à son héros la médaille de "premier paysan de France" !

En 1899, Croédur fait à ce point partie de l'héritage culturel des Picards (et avec lui sa femme, Madelon, son ami, le garde-champêtre Trinqu'fort — sans oublier le fameux "baudet gris" !) que David peut écrire un poème intitulé A mon onque et à ma tante Croédur...

*Durant le premier quart du 20^e siècle, deux auteurs au moins (anonymes l'un comme l'autre) apportent leur contribution. Le flambeau est repris par Gilbert Mercher (1888-1975) dès 1927, mais surtout à partir de 1945. Grâce à Mercher, Croédur devint bientôt un personnage de bande dessinée. Quatre aventures parurent dans le journal Bresle et Vimeu de 1946 à 1952. Les dessins étaient de Jacques Lebeuf ("Jack"), qui continua seul la série. Dans les années 1970, Robert Touron s'empara à son tour du héros et le fit intervenir dans un bon nombre de ses excellents petits récits *.*

Première lettre de Jacques Croédur

Monsieur ch'Rédacteu,

.....

Inio des saveints dins no village qu'ch'est des gins sérieux comme des beudets qu'os étrille, qui préteindent qu'el peupe vo ête moète ed tout, qui vo qu'mender partout, qu'Gros Jean sro juge à Abbeville, épi Nicolas sous-préfet, épi Jacques Ninet précepteu, épi Titis directeur d'ell' douaenne, épi no marister préfet, épi no garde-champête minisse ed' la guerre. Ch'est d'ech' keu lo quo s'ront bien mené ! Mais mi, citoéyen Rédacteu, j'n'in croés rien du tout. Chaquin sin métier, chés vaques s'ront bien wardées. Voyez-vous, tous chés citoéyens provisoères qui sont al'tête d'ech gouvernemint, i lont déjo baillé des boènes plaches (à ch'que j'ai entendu raconter à Abbeville), à tous leus parins, amis, et bienfaiteux ; et nos eutes, pauvres diables, o rest'rons bel et bien dins nos villages, Gros Jean comme ed'vant.

J'ai eine idée, citoéyen Rédacteu, all' est boène, métèt' dins vo gazette. Pis qu'chés Monsieux d'Paris y veult'nt du bien ach' pauvre monde, disez-leu

Ch'est d'ech' keu lo quo s'ront : C'est pour le coup que nous serons

citoéyens provisoères : Il s'agit évidemment des membres du gouvernement provisoire

métèt' : mettez

* Toutes ces données ont été réunies par René Debie dans son essai : Jacques Croédur. Héros légendaire Abbeillois (Amiens, CRDP, 1980). Mais les textes eux-mêmes, à l'exception de ceux de Robert Touron, restent dispersés.

qui nos exinttent ed' tirer al milice épis d'poéyer nos
impôts : o n'in d'mandons point davantage. Tant qu'o
n'abolira point chés deux choses lo, o s'rons toujours
malheureux. Nous, o nous imbarachons point mal
d'ech qu'o peut foère à Paris. Chés révolutions et
chés cangemins d'Roès et d'République, épi rien por
nous eutes, ch'est tout d'même. J'min moque comm'
ed l'an 40. Mais si os abolit chés impôts, chés
contributions épi al' milice, j'crirai : Viv' la
République !

Jacques Croédur, ed Veuchelles.

(Fin de la Première lettre, datée du 9 Mars 1848)

*qui nos exinttent ed' tirer al milice : qu'ils nous exemptent du tirage
au sort pour le service militaire*

HECTOR CRINON

(1807-1870)

Hector Crinon est né à Vraignes-en-Vermandois, à quelques kilomètres à l'ouest de Vermand, le 10 août 1807. D'une famille de petits paysans (haricoutchi), il n'exercera lui-même pas d'autre métier que celui de cultivateur.

Orphelin de père très jeune, Hector ne pouvait espérer faire des études, mais il se mit à lire énormément. Écoutons Breuil, son biographe : "Avec l'âge croissait en lui le désir d'apprendre : il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main ou qu'il allait acheter chez un libraire de Péronne avec le produit de ses minces économies. Chaque dimanche, dans la belle saison, il emportait sous le bras un de ses chers volumes et se dirigeait vers un lieu champêtre appelé la Vallée perdue. Dans cette fraîche retraite, qui doit sans doute son nom à ce qu'on y perd de vue toute habitation humaine, s'élevait un joli rideau boisé. Parmi les arbres, Crinon avait pratiqué de petites allées aboutissant à un banc de pierre. Ce fut sur ce banc, à l'ombre et dans la solitude, qu'il lut Paul et Virginie et les meilleurs romans de la fin du dernier siècle (18^e). Ce fut aussi sur ce banc qu'il composa sa première chanson, à laquelle se rattachent des circonstances assez curieuses (...) Après avoir enchevêtré au hasard des rimes masculines et féminines, il imagina d'adapter son œuvre à l'air d'un chant d'église, celui du Lucis Creator. Comme l'air et la poésie allaient fort mal ensemble, il s'inquiéta de cette antipathie, il réfléchit et finit par deviner quelques-unes des règles de la versification, le rythme, les genres divers de la rime et ses croisements ; mais la règle de l'élision échappait encore à sa perspicacité. Heureusement en feuilletant un jour un vieux dictionnaire français de Richelet, il y découvrit un traité de versification qu'il lut et relut, sans se laisser rebuter par les plus arides détails. Dès lors il se vit en possession des secrets si longtemps cherchés. Si j'avais, m'a-t-il dit, moi, pauvre paysan, trouvé une mine d'or dans ma Vallée perdue, cette bonne chance ne m'aurait pas causé une plus vive satisfaction que la découverte du mécanisme des vers".

Selon Breuil, Crinon écrivit en 1830 des chansons révolutionnaires, dont plusieurs en picard. Il publia même un recueil de ces chansons, mais aucun exemplaire n'en a été retrouvé.

Crinon s'intéressa à la sculpture et travailla dans l'atelier d'Auguste Dehaussy, à Péronne. Il participa à la restauration de plusieurs églises du Vermandois, mais presque toutes ses sculptures ont été détruites pendant les guerres.

Après la révolution de 1848, Crinon se remet à écrire en picard. Mais, cette fois, il est du côté des conservateurs, et il consacre sa première satire à la dénonciation des "partageux" (juin-juillet 1851). Les Satires paraissent dans le Journal de Péronne, avant d'être réunies en 1863 dans un volume publié chez Recoupé, à Péronne (in-8°, 232 pages).

Comment Crinon écrivait-il ? Si l'on en croit Breuil : "C'est au milieu de la campagne, en se rendant à ses travaux de culture, en traçant le sillon, en semant son grain que Crinon compose ses satires. Sa maison, habitée par quatre enfants, est trop bruyante pour qu'il puisse y méditer à son aise ; il cherche et trouve dans les champs le recueillement et l'inspiration. L'activité du corps favorise d'ailleurs chez lui l'essor de la pensée. Ainsi, par une coïncidence intéressante, les productions de

son double travail physique et intellectuel se développent en même temps et dans les mêmes lieux ; ses vers enjoués germent et naissent sur son champ comme ses utiles épis”. “Par une coïncidence intéressante”... Chaque vers en effet paraît tracé comme un sillon et, bien loin d’être aimable, facile, ou, comme le dit Breuil, “enjoué”, le style de Crinon se caractérise par son extrême tension. Qui peut donner parfois une impression de raideur : certes, au moment où il écrit (mentalement) son texte, le poète est en train de tenir fermement les poignées de la charrue, de contracter ses muscles. — Et notons que le vers utilisé est le décasyllabe, plus énergique que l’alexandrin (c’est le mètre des chansons de geste) ; et d’autant plus énergique en picard que l’élision systématique ou presque du “e muet” donne un vers nettement plus consonnantique que le vers français. Enfin, le contenu du poème ne vient jamais démentir sa forme plutôt virile : la satire est mordante, souvent véhémente, la volonté de châtier ou de corriger paraît bien l’emporter sur la volonté d’amuser... Crinon est bel et bien un moraliste.

Cependant, son œuvre est intéressante également au titre de témoignage sur les campagnes picardes du milieu du 19^e siècle, sur l’âpreté de la vie du paysan (Satire VI), sur ses joies et ses satisfactions, aussi (Satire XXVI), sur l’évolution des idées et des mœurs (VII, X, XII, XXV)... Elle présente un grand intérêt pour le linguiste du fait de la grande richesse de son lexique : les Satires fourmillent littéralement de mots obsolètes, mais dont la puissance expressive reste intacte.

Et puis, Crinon est un poète, et nul autre écrivain picard ne sait nous surprendre et nous émerveiller comme lui, qu’il nous restitue, par la magie du verbe, la réalité dans ce qu’elle a de plus concret mais, à la fois, de plus ouvert et de plus mobile :

Après rissure in frot d’ouvrage ed dieux,
Mais s’il erplut, in fra du pis-que-mieux ;
Qu’a quièche à dague et qu’el terre a s’ercouenne,
Foura sus l’herche in gveu pour el ratoinne.
Quand in a bien consulté s’femme et ch’veint...

Ou que, nous parlant du retour à la ferme, le soir, du paysan épuisé et affamé, il nous plonge tout à coup, par la beauté native d’un seul vers, dans le cœur glacé du monde souterrain :

Ech ieu d’es’ soupe oucoire ou fond d’ech puits.

Crinon tomba gravement malade vers 1860 et passa ses dix dernières années dans son lit, paralysé. Il mourut en 1870, à soixante-trois ans *.

* Bibliographie :

— Hector Crinon : Satires picardes et autres œuvres. Édition établie par R. Debrie. Amiens, Université de Picardie, 1982.
— René Debrie et Pierre Garnier : Hector Crinon. Étude littéraire et lexique de sa langue. Amiens, Éklitra, 1970.

Satires picardes

Satire I - Les Partageux (II)

J'vous ai fouat vir l'eute jour qu'el socialisme
 I consistot, quand in n'avot pus rien,
 A rpreine à cheux qui conserveint leu bien :
 J'vas vous montrer jourd'hu qu'sous l'communisme
 Gn'éra qu'chés forts, chés gueulus qui maqront ;
 Ech peuve honteux passra souveint dsous l'tave ;
 Pour deux couchons nous n'avons qu'eine étave :
 Ech tchoutin n'maingé eq quand q'l'eute il est rond.
 Put-on jamoua croire chés balivernes,
 Croire qu'in put, tout coume ein tas d'pourcheux,
 Sans s'étraner, jouqui dins des casernes,
 Boire à l'même baque et vive in émoncheux ?
 Gn'a tout partout ein tas d'vilains goulafes
 Qui boient et mainjtent in bavant coume des gnafes ;
 Chés goulus-là, quand i n'feut pau payi
 Il avalreint l'ervnu d'eine abayi ;
 Il aim'reint mieux crever qu'ed quitchi l'tave,
 S'i gn'in restot l'motchi d'eine botte ed rave.
 Cheux qu'il ont peur ed preine pusse eq leux parts,
 N'sreint pau seuvé avu d'pareils maquarts,
 I n'crévreint pouant l'cheinture ed leux culottes,
 El pus souveint i n'récoureint q'chés miottes,
 Et, seuf respect, i n'quireint pau d'grosses crottes.
 Gn'éra ein moïte, ein maricha d'lougi
 Pour tayi l'soupe épi el partagei.
 Malgré qu'i fra, chti-là, s'part toujours bonne,
 Je l'ploins s'i feut qu'i conteinte sin monne :
 L'ein voura gras, l'eute i dmaindra du maigue,
 Chti-chi du doux, chti-là n'voura q'du aigue ;
 Mais si la gueule alle li veut du tourmeint,
 I conteintro bien pus difficil'meint
 Chés bounets blancs qui n'séreint rt'nir leux langues
 Et ni finir el première leux harangues.
 Dpuis qu'Eve a 'té teintée edsous l'pommier,
 Femmes qui piss't edsus l'même fémier
 N'ont jamoua seu es' pardouner eine feute,
 Rester in paix deux minutes, dit-on.
 Front-elles ilo meintir ech viux dicton ?
 S'arrainjront-elles ein smoine avec l'eine l'eute ?

Vraignes, 15 Juillet 1851.

l'eute jour : c'est-à-dire dans la première partie de la satire. Les deux parties sont donc parues à des dates différentes.

rpreine : reprendre ; conserveint : la désinence -eint pour la 3^e personne du pluriel à l'imparfait et au conditionnel, est caractéristique de la langue de Crinon et s'oppose aux désinences /ot/, /wet/, beaucoup plus répandues / Gn'éra : il n'y aura ; gueulus : en général un gueulu est un gros mangeur. Ici, il pourrait s'agir plutôt d'un "gueulard", d'un fort en gueule ; maqront : mangeront / tave : table. Cf. au vers suivant étave : étable / tchoutin : petit ; rond : rassasié

*s'étraner : s'étrangler les uns les autres ; jouqui : se coucher, littéralement, se jucher / in émoncheux : en monceaux, c'est-à-dire pêle-mêle / goulafes : gloutons
 gnafes : savetier, au figuré, homme malpropre*

*quitchi l'tave : quitter la table
 l'motchi : la moitié
 pusse eq : plus que
 maquarts : gros mangeurs*

*récoureint : verbe recouer, obtenir, récolter
 quireint : verbe quier*

voura : voudra

Chés bounets blancs : les femmes

ein smoine : il faut sans doute lire eine smoine : une semaine

Satire VI - Petites misères de la vie des campagnes

(...)

Vous qui n'maîngez q'des croûtes ni jounes ni vieilles,
 Vous dreins bien ploine el sort ed chés varlets.
 Vous sz'ez pas vus sourtir ed leux saclets,
 In f'sant des deints si longues q'des broques à vielle,
 Ein mourcheu d'pain si dur eq des galets,
 Tout rissoulé, si gris qu'eine alémelle,
 Quitfos musi, tout vert à fouaire peur,
 Avu del barbe outant qu'ain viux sapeur.
 Pou l'fouaire passer, s'in euche oucouère à boire,
 Chés fos qu'i reste arac dins sn'avaloire !
 Mais ouite ! après l-l'avoir bien ertourné,
 I feut l'maingi coume in l-l'a défourné,
 Tout in-part-li, tout set, l'croûte avu l'miotte.
 Pour ercangi, l'lein'main ch'est couère l'même note.
 Et quand i plut, qu'in erchut sur sin dous
 Ein bon tahu qui vous treimpe jusqu'oux ous,
 Qu'i feut marchi, plaqui jusqu'à sz'éraïlles,
 Qu'el frod i vient rougir coume des cournaïlles ;
 Pis ragreur ses dogts tout ingourdis,
 Vous nous voireins reintrer tristes et wouaudis,
 Tout p'neux, ercrans d'plapouter dins chés bourbes,
 Imbarbouillis outant q'des faseux d'tourbes,
 Eq vous n'sreins pouant teinté d'cangi d'metchi.
 Feut l-y'ête elvé pou l'fouaire voulintchi.
 Oucoire héreux chtid qu'il est domestique :
 I trêve ou moins in reintrant à s'boutique
 S'cayelle à l'tave, et pis ses soupes dréchies,
 S'pinte à couté, infin d'quo s'ertourchi.
 Ch'haricoutchi, quand i reinte avu s'femme
 N'trêve à s'mason souveint ni fu ni flamme,
 L'cusaine à rbou, tout prêt et pis rien d'cuit,
 Ech ieu d'es' soupe oucoire ou fond d'ech puits.
 Vite, à l'habile, in accroche el marmite ;
 Sitout qu'alle bout, in dit : L'soupe alle est cuite.
 Feut vir qué soupe ! dl'ieu à poine dégourdie,
 Pis quid léguèmes à motchi étourdis,
 Tout cho fouat painche, in n-n'est eq pusse ergère,
 Pour s'erseuver ou pus vite in prangère.

(...)

*Vous dreins bien ploine : Vous devriez bien plaindre ; varlets : valets
 de ferme ; Vous sz'ez : Vous les avez
 broques à vielle : broches de vielle*

rissoulé : desséché ; alémelle : lame

*s'in euche oucouère : si encore on avait
 arac : bloqué*

in-part-li : seul ; miotte : mie

*tahu : grosse averse
 plaqui : crotté
 cournaïlles : cornouilles
 ragreur : replier
 voireins : verriez ; wouaudis : crottés
 p'neux : penauds ; plapouter : patauger*

chtid : celui

*s'ertourchi : se restaurer
 haricoutchi : petit paysan*

à rbou : à rebours, c'est-à-dire sens dessus dessous

à l'habile : en hâte

*ergère : léger
 prangère : sieste*

Pour tout régal nous n'avons q'del flamique,
 Du pain deussé, l'grous del bec d'ein bourrique,
 Pis des gouêts, des glouches et des vitlous,
 Vlâ sins meintir el liste ed nous fricouts.
 Quant à del chair, i gna qu'à l'fête, à Pâques,
 Qu'in fouat l'dépeinse d'ein méchant mourcheu d'vaque
 Qu'in n'veind pas quair, et pusse oucoire qu'à n'veut :
 Alle est si dure, si tillache eq du gveu.
 L'restant dl'ennée in n'vit presq' qu'ed lapoire,
 D'soupe à l'ousaille avu ed ieu à boire.

(...)

Pour ertirer ein tchout pusse ed chés terres
 Si vous saveins q'nous z'y'ons ein ma d'galère !
 Hiver, été, in s'tourmeinte apris ch'temps.
 Fouat-i troup frod, ch'est ch'gouza qui s'ingèle ;
 Fouat-i troup queud, in appréheine ech grêle.
 Qmeint voulez-vous fouaire eine goutte ed bon sang ?
 Si l'souleil luit, in vourot qu'i s'ermuche,
 Ch'temps s'couvert-i, in trane ed peur qu'i pluche ;
 Cha frot du bien : esz' avoines i n-n'ont b'zoin ;
 Mais s'i plut d'troup, cha fra pourrir ech foin.
 Pour conteinter, pou l'bien, fourot qu'i fouache
 Set par indrot, humide et frais par plache.
 In s'déjouquiant in gn-est imbarachi,
 Ed tant d'ouvrage in n'sait pa l'quel qmeinchi.
 S'in farot bien, qu'in s'dit, in irot feinne,
 Si l'temps s'ermet, l'terre a s'mettra in cheinne ;
 Apris rissure in frot dl'ouvrage ed dieux,
 Mais s'il erplut, in fra du pis-que-mieux ;
 Qu'a quièche à dague et qu'el terre a s'ercouenne,
 Foura sus l'herche in gveu pour el ratoinne.
 Quand in a bien consulté s'femme et ch'veint,
 S'in a du temps coume i feut pour el smeinche,
 Ch'est ou hazard qu'in l'dot el pus souveint.
 El réussite in tout veut mieux qu'el scieinche.
 Vous rchuvrez dz'és sans avoir ein piquion,
 Taindis qu'in eute i s'noira d'ein raquion.
 Dins les couvroines in sait tertous q'bourbette
 Pour smer du blé eq cha veut mieux q'poudrette ;
 Mais qué guignon quand i plut dins l'éout
 Qu'in s'laisse erjoinne imbernatté d'gavlouts,
 Qu'ech temps s'débroie, et qu'apris eine rayère,
 Vient eine ondée erlaver sin derrière,

flamique : flamiche : galette
deussé : frotté d'ail ou d'oignon
gouêts : haricots ; glouches : gruaux de farine cuits dans du lait ;
vitlous : pâtisserie du même type que les glouches

quair : cher
tillache : coriace ; gveu : cheval
lapoire : soupe au choux

gouza : colza

in trane : on tremble

In s'déjouquiant : En se levant

feinne : fendre : passer la herse
cheinne : cendre, poussière
rissure : sieste

Qu'a quièche à dague : que ça tombe (pluie) à seaux ; s'ercouenne :
se recouvre d'une croûte / ratoinne : retourner

dz'és : des abeilles
raquion : crachat
les couvroines : la période des semailles

l'éout : la période de la moisson (août)
erjoinne : surprendre ; imbernatté d'gavlouts : embarrassé de javelles
s'débroie : se gâte ; rayère : éclaircie

Q'dix fos par jour in ervient tout cognu,
 Tout frais, avu ch'qu'in a d'prones ed queillu.
 Mais tout d'ein queup ech temps i s'écanille :
 Querdié ! coume toute i b'saine avu s'feuchille
 Pour ertourner ech blé, pis l'rétampir !
 Dvant ête à ch'quiamp, bernique, i crève eine nuée,
 Feut croire ervnir perchi tout coume eine buée,
 Atteinne ein pu, qu'a vuche es' ressapir.

(...)

cognu : triste

s'écanille : s'anime, s'éclaircit

b'saine : va vite

rétampir : redresser

buée : lessive

qu'a vuche es' ressapir : que ça veuille sécher.

Satire XXVI - La campagne et la ville

(...)

Pou ch'laboureux quelle douche jouissance
 A ses bétails ed donner el pitance,
 Tous les matins d'aouir ses gveux hennir,
 Gratter du pied quand il ouvère es' porte,
 Dins chés moumeints qu'i saient qu'i va vnir,
 L-lieux appourter edl'avoine et pis l'botte !
 Qu'ed singeries et d'tchoutins henniss'meints,
 Ed clignoutages, ed caresses et d'grogn'meints
 Quand in l-lieux verse echl avoine dins ch'baque,
 Et qu'in est bien payi et bien héréux
 Ed chés caresses et d'chés soins qu'in preind d'eux !
 Taindis qu'i painse et munote ses gveux,
 S'femme ed sérans alle donne el paille à s'vaque ;
 Et pour qu'i pousse et vieinche hardimeint bieu,
 Dins sin bruvage alle casse ein u pou ch'vieu ;
 Ed là alle quieurt à ch'couchon qui s'importe
 En inteindant es'dame qui chabote,
 Coume s'in l'tuot, qui crie et grimpe à l'porte,
 Et qui rdoubelle ou brut dl'anse d'es' sieu
 Et n'tait es' gueule eq quand i n-n'a ploin ch'baque,
 Ses deux pieds d'dins d'q'à sz'éraillés qu'i maque.
 Apris ch'couchon, l'bête el pus z'aragie
 El pus pressée à dmander à maingi,
 Ch'est ch'grous quien d'cour qui braille et qui erclame,
 A grands queups d'gueule, à déjéner à s'dame.
 Ed leu pouillis chés couqs suyèv't el cour

aouir : entendre ; gveux : chevaux

saient : savent

L-lieux : Leur

tchoutins : petits

clignoutages : clignements d'yeux ou remuements d'oreilles

munote : donne à manger

ed sérans : à côté

vieinche : devienne

quieurt : court

ou brut : au bruit ; d'es' sieu : du seau (del sieu, avec assimilation régressive)

sz'éraillés : ses oreilles ; qu'i maque : et qu'il mange (il aurait fallu une virgule après éraillés ; comprendre : les deux pieds dedans jusqu'aux oreilles - sic ! -, et qu'il mange)

quien d'cour : le chien qui est enchaîné dans la cour, par opposition aux chiens qu'on laisse libres d'aller et venir

pouillis : poulaillers ; suyèv't : soulèvent, mettent en émoi

D'leus batt'meints d'ailes et d'leus coucouléjour.
 'Spèce ed coucard, et bien meilleure canteuse,
 Assez souveint qu'a n'est bonne pondeuse,
 In inteindant chés coudiques canter,
 Par l'amour-prope es' laissant impourter,
 Eine poule oussi dins ch'pouillis s'égousille,
 Brave chés couqs, piquie, et cante ou miux,
 Tout coume in vot à msure eine jonne fille,
 Qu'à ses allures in preindrot pour ein fiu,
 Chiffler, canter, houpper, seuter chés haies,
 In y laissant des mourcheux ed ses braies,
 Esz houspilli, s'juer avuc chés guerchons,
 Qu'alle chuit in ploine et dins ch'bous, à queuchons,
 Sans s'inquiéter s'alle est femelle ou marle,
 Et si ch'est bieu ch'qu'alle fouat, et s'in n-in parle.
 Tant qu'toute la troupe a n'est pau impaffée,
 L'cour alle résonne ed hurlemeints pis d'cris,
 D'longs aboyages à déqueuchi Paris ;
 Mais pa l'vertu j'en' sais pas troup d'quelle fée,
 Ch'brut infernal qui devrot l-l'échouïr,
 Ech laboureux il a quair à l-l'ouïr ;
 Défeint ch'chifflet d'Apoullon ou d'Orphée
 N'érot pas seu si fort el réjouir.
 A ch'pus bieu air, l'pus savante musique,
 S'ceinsier préfère ech hi-han d'sin bourrique,
 Chés cris pointus d'une baine ed couchons d'lait
 A l'son d'une flute ou bien d'ein flageoulet.

coucouléjour : cocorico
coucard : poule à allure de coq

coudiques : coqs

*piquie : sens incertain... Le verbe doit signifier "menacer du bec",
 "foncer le bec en avant" ; in vot à msure : on voit quelquefois*
fiu : garçon
houpper : appeler, héler

guerchons : garçons
Qu'elle suit en plaine (terrain dégagé, campagne) et dans le bois, en
chaussons
et s'in n-in parle : et si on en parle
impaffée : gavée

déqueuchi : littéralement, "déchausser". R. Debré traduit par
"surpasser"
échouïr : rendre sourd, assommer de bruit
il a quair : il aime

S'ceinsier : le fermier ; avec assimilation régressive (passage de
l'ceinsier à s'ceinsier) ; baine : bande

Satire XXVII - Sur la mort

(...)
 Sitout q'quidzein i mert dins eine mason
 Tous chés pareints, in guise d'ouraison,
 Font ein tapage, eine vie épouvaintabe,
 Et sur ein air, ein ton si lameintabe,
 Qu'i vous tir'reint des lermes d'ein rouchi.
 Eq Luchifer li-même in srot touchi,
 S'i n'lisot pouant oussi bien dins l'conscience
 Qu'echtîd qui brait si heut pour qu'in l'inteinche

quidzein i mert : quelqu'un meurt

tir'reint : tireraient ; rouchi : rocher

echtîd : celui ; brait : pleure ; qu'in l'inteinche : qu'on l'entende

I n'érot warde ed sainglouter si fort
 Si ses grands cris pouveint réveillî ch'mort.
 Ech vrai chagrin agit pusse à la muette
 Et n's'égosille à s'démanchi es' lulette ;
 Echtid qu'in vot si fort es' désouler
 Est bien souveint ch'premier à s'consouler,
 Et pus pressé à carculer ch'qu'i laisse
 Q'pressé pou ch'mort d'aller sonner eine laisse.
 — S'in brait si fort él jour du trépass'meint,
 Ch'est bien d'eine eute el jour ed l'interr'meint.
 In érot peur eq chés geins d'sin village,
 S'in n's'in dounot et n'breiot d'sin pu heut,
 Croicheint qu'ech mort n'est pau rgretté béqueu,
 Et ch'est à chtid qui fra l'pusse ed tapage.
 Tels i faseint el pus triste moinage
 Qu'à l'mort ed l'ein, l'eute i brait coume ein vieu.

(...)

Coume ech chagrin et pis coire echl esprit,
 El conteint'meint sur nou front i s'écrit,
 Ed nous grimaches el monne i n'est pau dupe ;
 Padsous nous lermes il agvaine aisémeint
 Si ch'est d'ech mort ou d'sin bien qu'in s'oucupe,
 Si ch'est d'innui ou d'plaisi nou braimeint.
 Pourquoi feut-i eq qmeinchi dins l'tristesse
 Et dins l'douleur, qu'el jour ed l'interr'meint,
 Ech jour ed deil, finiche ourdinair'meint
 Coume ein erpas d'boudinée ou d'kermesse,
 Coume ein banquet et quidfos pus gaîmeint ?

(...)

— In s'attablant in s'tcheint sur el réserve ;
 Outour ed li du coin dl'œil in oubserve,
 Coume ech mineux tâte et sonde ech terrain ;
 Chl'indifféreint a soin, dvant s'mette in train,
 Ed raviser, tout in implissant s'painche,
 S'i n'voira pouant padsous l'deil et l'chagrin
 Perchi quidpart ein visage ed dimainche,
 Quidzein coume li qu'à ch'pus triste interr'meint
 Erot l'taleint d'truver ed l'agrêmeint,
 Ed défronchi ein musieu qui vient d'braire,
 Erdouner l'vaque eq pour ein bon moumeint
 Béqueup croyeint avoit laissyî à traire.

pusse : plus

désouler : désoler

*S'in n's'in dounot : Si on ne s'en donnait ; breiot : pleurait ; d'sin pu
 heut : le plus bruyamment qu'on peut ; croicheint : croient ; béqueu :
 beaucoup
 moinage : ménage
 vieu : veau*

*monne : monde
 agvaine : devine*

qmeinchi : commencé

erpas d'boudinée : repas qu'on fait après avoir tué le cochon

mineux : mineur

Perchi : percer, poindre

défronchi : déplier, dérider

Eine fos sus l'peinte in vot ch'pus z'affligi
 Housser ses ziux et pis s'mette à maingî.
 Quand ch'chide ou ch'vin écoffent leus éraïlles,
 Eq troup souveint esz erpas d'funérais,les,
 Où toute i drot s'passer si decemmeint,
 Sans faire ed brut et surtout fort trist'meint,
 I dégénèr't et finitent in ripailles,
 Où sz'assistants, coume s'i fêteint ch'mort,
 I boitent ou miux et critent ed leu pus fort.
 Ch'est tout l'inverse eq quand in va à l'fête ;
 In parte gai : in ervient in s'tnant l'tête ;
 A l'interr'meint in s'y troîne abattu,
 Déconfourté et pourtant basse es' crête,
 Pis in rab'saine ervleux et tout rêtu.
 Nous avons vu es' y'aherde et s'y batte,
 Houpper, canter, y fouaire el diabe à quate ;
 En s'éralant (ch'n'étot-i pouant du bieu ?)
 Ch'pus pris pareint y perde sin capieu,
 Qu'in a rtruvé el leinn'main dins chés flaques,
 Où nous buveux s'éteint douné des claques.
 Gn'a-t-i du seins d'si vite oubliyi ch'mort,
 Quand ech défeint nous inteindrot d'es' fosse,
 Et quand ou nez nous peind ein pareil sort !
 In iro s'ploine apris d'es' destinée :
 L'bon Dghu nous reind l'tripe ed nou boudinée ;
 Cha n'put manqui, qui maltraite ses viux,
 Chtid eq ses morts i l'mettent dins la joie,
 I put compter d'n'ête pas traité miux,
 Et que d'es' pièche in li reindra l'mounoie.

Housser : essuyer

drot : devrait

boitent ... critent : boivent, crient

In parte : On part

*rab'saine : revient ; ervleux : émoustillé ; rêtu : gai
es' y'aherde : s'y empoigner*

*En s'éralant : En se r'en allant
pris : proche*

s'ploine : se plaindre

LOUIS DECHRISTÉ

(1818- ?)

Louis Dechristé fit paraître dans un périodique de Douai des chroniques savoureuses où les croquis pris sur le vif et le récit facétieux d'événements tout récents alternaient avec l'évocation émue et enjouée de son enfance. Ces chroniques furent réunies en trois volumes, sous le titre général de Souv'nirs d'un homme d'Douai dé l'paroisse des Wios-Saint-Albin (1857, 1861 et 1870).

Dechristé a écrit en prose, mais il est bien plus poète que la plupart de nos versificateurs ! Par chance, il l'ignorait, semble-t-il. — S'il l'avait su, sans doute eût-il "composé des poèmes" et se fût-il, pour cela, quelque peu rogné les ailes... Nous ne connaîtrions pas, en tout cas, cette prose délicieuse, l'une des plus déliées, des plus élégantes que nous puissions lire en picard... Il écrivait au fil de la plume, sans prétentions littéraires affirmées, et cela donne à son style un naturel, une fraîcheur qu'aucune rhétorique ne vient gâter. — Avec cela, la phrase est picarde ! Ne nous laissons pas induire en erreur par l'aisance avec laquelle nous la lisons ; n'allons pas nous imaginer que Dechristé suit la syntaxe française, et que c'est ce qui nous donne cette impression de souplesse, de grâce et d'évidence... Non, nous tenons là de la vraie bonne syntaxe picarde, celle du parlé : "chelle fille alle avot (...) des bas bleus avec un fin sorlet que j'n'aros point voulu qu'alle arot marché su mes pieds"... L'auteur des Souv'nirs a réalisé ce miracle d'écrire un picard à la fois authentique, naïf, et élégant.

Si Dechristé peut être dit poète, ce n'est pas tant à ses thèmes, à ses personnages, à ses tableautins qu'il le doit. Ceux-ci sont "poétiques", certes (on se croirait dans le monde de Mon ami Pierrot et de La Mère Michel...), mais le "poétique" n'a jamais été une condition suffisante — ni même nécessaire ! — pour qu'il y ait poésie. Le décor de "l'homme d'Douai" ne diffère guère de celui de Desrousseaux, et nous retrouvons dans l'une et l'autre œuvre les mêmes figures évanouies de vieilles filles, de cartomanciennes, de charlatans ou de farceurs ; les mêmes petites scènes rendues touchantes ("poétiques") par l'effet de perspective, par l'éloignement dans le temps, l'enfoncement dans un passé qui se confond avec notre rêve... Oui, les images de ces poètes sont pour nous comme les bribes d'un rêve... Mais, chez Desrousseaux, il y a ce ronron du vers, ce tic-tac, si l'on préfère, dont la régularité implacable finit par nous abrutir ou par nous révolter. Chez Dechristé, la légèreté de l'écriture, sa liberté, sa volatilité, presque, donnent à qui le lit, en sus des voluptés de la rêverie, celles — inappréciables ! — du somnambulisme...

Ce trait rapproche singulièrement notre auteur de Marceline, sa compatriote. Mais chez celle-ci, l'affirmation romantique du Moi, extasié ou souffrant, contraint le lecteur à être lui aussi un Moi, à exister. Il ne peut jamais s'oublier tout à fait... Dechristé, lui, qui ne s'embarrasse guère de lyrisme, fait de son lecteur un moi anonyme, en quelque sorte, un moi transparent ; il fait de nous des badauds aux pieds de brume, totalement disponibles, totalement ouverts, libres de passer, comme le phalène, d'un lampion à l'autre, pour y butiner notre part d'émerveillement.

Mais cet émerveillement dure ! Comment oublier la "Grosse Hinriette" et ses neuvaines aux trépassés ; comment oublier ces attendrissants amoureux d'Ribeaucourt, entrevus à la foire de Douai ; ou les deux vieilles filles de la rue des Blancs-Mouchons, "à bésiques et à bonnets d'coton",

qui surgissent, une chandelle à la main, “à l’porte d’chés rues” ; ou encore cet homme qui regarde la lune dans une lunette d’approche, “abaché, aveuc ses mains d’sus ses deux gambes”, cette lune qui “luijot din sin plein” au-dessus de la place de la ville ?...

Il y a en Dechristé un Aloysius Bertrand débarrassé de l’écriture “artiste”, un Desrousseaux sans la fatigue de la rime et du refrain (ces piétinements), une Marceline Desbordes sans sanglots dans la voix, un Alain-Fournier qui n’aurait pas eu la prémonition de l’anéantissement brutal de son rêve, un Gérard de Nerval sans la mélancolie...

La qualité poétique de l’œuvre de Dechristé nous a paru assez remarquable pour que nous tenions à la faire sentir à tout prix. — Ajoutons qu’un seul écrivain, dans l’histoire des lettres picardes, devait retrouver cette veine et l’exploiter avec une subtilité égale : Géo Libbrecht *.

Souv’nirs

Les textes suivants sont tous tirés du premier volume, paru en 1857.

Ch’z’amoureux d’Ribeaucourt à l’foire d’Douai

A propos ! diminche, in faijant un tiot tour à l’foire, je m’divertichos fin bin in véiant deux amoureux d’Ribeaucourt : ch’l’homme il avot eune vesse d’bleu drap, eune culotte d’coconnier qu’à ly v’not squ’à ses mollets, des sorlets à daches, un capiau qu’il étot r’venu couleur d’café au lait, et il avot incor l’front de l’mette su s’n orelle comme m’n ancien maïte à danse ; chelle fille alle avot un bonnet aveuc au moins dix aunes d’France d’rubans rouges, des pindants comme Mlle Fillion, eune robe aveuc des falbalas qu’un véiot tous ses gambes, des bas bleus avec un *fin* sorlet que j’n’aros point voulu qu’alle arot marché su mes pieds ; après cha alle tenot à s’main, in s’dandinant, un grand diabe d’mouchoir d’poche blanc, qu’un arot dit un tablier d’bonne d’infant. Y z’avottent acaté eune tringue de ch’*bon* pain n’épice, et y mordottent d’din chacun leu tour, même qu’chelle fille qu’à n’n’avot tout gauni sin fichu à grands ramages ; y z’étottent là étampis à r’wettier ch’z’hommes d’chire, et y faijottent

coconnier : marchand d’œufs
des sorlets à daches : des souliers à clous

Mlle Fillion : Il s’agit peut-être d’une actrice

Y z’avottent acaté : Ils avaient acheté

étampis à r’wettier : immobiles, à regarder...

* *Bibliographie* : Louis Dechristé, *Souv’nirs d’un homme d’Douai*, Reprint 2 tomes, éditions Gérard Montfort, St-Pierre-de-Salerno - 27800 Brionne (1980).

des yux comme des portes cochères in véiant chés bellés robes et chés biaux *jupons* d'chés personnages. — Un n'vot point tout cha à no village, émon, Colastique ? qu'y dijot toudis. — Ah bin ! non, cha, Pierre-Louis, qu'alle répondot Colastique.

émon : n'est-ce pas ?

Colastique : la jeune fille s'appelle donc Scholastique !

Chés deux viellès filles de l'rue des Blancs-Mouchons, à bésiques et à bonnets d'coton

J's'ros bin amateur d'vo raconter eune tiote farce d'not quartier... Véions, éjou que j'dirai aujourd'hui l'histoire d'chés gigots inl'vés de ch'cro dins chés mazons, et pis d'chés gins engagés à donner, qu'un leu sert chou qu'un leus a volés ?... Mais non ; mettons cha pour eune aute fo... J'm'in vas m'ramintuvoir chou qu'nous faijottes étant garchonnals, qu'nous sortottes d'l'école au soir après l'étude. Nos avotes l'diabe à aller sonner à eune mazon de l'rue des Blancs-Mouchons, dù qu'y n'y a des médaïons tout in haut ; de ch'temps-là, y restot deux vieillés douairières avec leus servantes incor pu vieilles qu'eusses. Alors v'là qu'nous passotes in sonnand un fameux co, et un véiot arriver chés deux simpiternelles avec eune candelle à l'porte d'chés rues ; alles avottent tous les deux un bonnet d'sus leu tiête d'coton blanc à z'oupettes, et pis des leunettes pa-d'sus avec des verres si grands qu'un arot dit d'z'ouvertures d'lanternes magiques. Nous riottes comme des bossus in véiant chés vieilles, et eune coupe des pus grands y z'allotent tout près in leu dijant : — Chet par là, mem'zelles, qu'chés polissons qui s'sauvent. — Alors y rintrottent tous les deux in tontonnan, et nous autes nous r'queminchottes quéques jours après, in amenant avec nous d'l'école cheux qui n'avottent point incor vu chés biaux visages, pou leu faire avoir du plaisi à leu tour.

éjou : est-ce

chou : ce

m'ramintuvoir : me rappeler, évoquer

garchonnals : gamins

Nos avotes l'diabe : Nous étions enragés

z'oupettes : petites houppes

y rintrottent tous les deux : il s'agit des deux vieilles

tontonnant : bougonnant

Un homme qui fait vire la lune

Merquerdi au soir, din l'momint qu'j'arrivos d'sus la Place, j'vos eune masse d'gins qui z'arwettiotent un homme qu'il avot eune grande leunette d'approche à qu'va d'su tros piquets. Quoche que chet qu'y n'y a là ? que j'dijos. Ejou qu'un va prinde quette cose au daguerréotype au clair d'la lune ?... J'arrive, et j'vos un individu abaché, aveuc ses mains d'sus ses deux gambes, qui freumot un œil in faijant eune grimace comme din l'temps un d'nos vius caporals de l'dixième quand qu'y tirot à l'cibe à l'*Berche-Gayant* ; et il avot s'n autre œil conte l'verre d'chelle leunette. — R'wettiez, messieurs, qu'y dijot ch'l'homme, vous voirez... (quoi ?... d'vinn'rottes-vous bin, mes gins ? J'vos l'donne in dix mille, et incor vous ne l'devinn'rez point)... vous voirez... LA LUNE !!!... — Vous sintez bin qu'in intindant cha, j'pars d'un éclat d'rîre à t'nir mes côtes... L'lune alle luijot din sin plein, et je n'savos point pourquoi qu'y fallot eune leunette pou l'vire... — Aïi, qu'il erpernot ch'l'homme, vous voirez la lune, mais aveuc chelle leunette alle est rapprochée d'*quatorze mille liues* !... (Ouf ! ch'n'est point peu d'cosse). — Véiez, qu'y continue in parlant à ch'ti qu'il avot déjà d'ma à ses reins d'ête là abaché, et qui s'quervot les yux pou vire quette cosse ; d'sus la droite chet chés montagnes d'la lune, d'sus la gauche chet l'mer d'la lune... — Quoche que vo dites ? Qu'y d'minde un païsan qu'il étot là aveuc s'bouque toute ébahie, et qu'il attindot, pou ll'erdire à sin village ; qu'mint qu'a s'nomme, l'*mère* de l'lune ?... — Tous chés gins y riottent à s'éboudenner, et chés gamins y cantottent à l'orelle de ch'ti qui r'wettiot à l'leunette :

As-tu vu la lune, mon ga ?
Si te n'l'as point vue, la voilà !

Cheux qui z'étottent par drière, et qui intindottent qu'chou qu'un véiot din l'lune chétot des montagnes, y d'visottent insonne ; l'un y dijot : — Pourtant, m'grand'mère alle m'a toudis dit qu'y n'y avot un visage din l'lune... — Te l'vos bin, qu'il erpernot l'aute ; tiens, r'wette, v'là tout in haut ses yux, même qu'y n'y in a un in mitan freumé. Tout in bas, wette,

qui z'arwettiotent : qui regardaient

à qu'va : à cheval

Ejou : Est-ce

abaché : baissé

l'Berche-Gayant : Gayant est le géant de Douai. Cette expression semble signifier "le berceau de Gayant"

vire : voir ; Aïi : Oui, mais... ; erpernot : reprenait

ch'ti : celui

d'ma : mal

quervot : crevait

s'éboudenner : se crever le ventre

chou : ce

y d'visottent insonne : ils parlaient ensemble

in mitan : à demi

queulle largue bouque. Et sin nez, te n'jur'ros point ch'ti de ch'l'homme qu'te sais bin ?... — Bah ! aüi, qu'y répond un aute, te n'y es point : ch'nez qu'nous véions ichi il a l'air bintôt écrasé comme ch'ti d'un nèque, tandis que ch'nez qu'te veux dire il avanche et y déquint d'eune forche du diabe, si bin qu'quéqu'fos chés galopins qu'y crittent après li in faijant de l'musique :

Ah ! quel nez ! ah ! quel nez !
 Tout l'monde en est étonné ;
 Ah ! quel nez ! ah ! quel nez !
 Tout le monde en est vexé...

ch'l'homme qu'te sais bin : allusion obscure. L'époque où ce texte a été écrit et la description du nez pourraient faire penser à Napoléon III, mais la dernière indication, les gamins "qu'y crittent après", semble bien infirmer cette hypothèse
déquint : descend
crittent : crient

Ch'l'école d'Madame Wendling et d'Madame Dernoncourt

Quand qu'j'étois tiot, et qu'j'allos à l'école d'Madame Wendling, din l'rue Saint-Albin, m'maîtresse alle dijot toudis qu'y fallot ête bin honnête aveuc tous chés gins ; quand qu'nous oubliottes chou qu'alle nous r'comindot, alle nous in faijot ramintuvoir in nous donnant de l'règle plate d'bos d'sus nos dots, et quand qu'nous r'cominchotes incor, alle nous invoïot din l'cambe de s'mère, Madame Dernoncourt, qu'un dirot qu'je l'vos incor aveuc ses leunettes à verres comme eune lanterne magique, sin pet-in-l'air et sin déshabié gris, et s'colinette à plat cu et à grands gob'lets, et grand'mère alle pernot s'chavatte et à l'flanquot d'tous ses forches d'sus les reins et pis d'sus l'figure de ch'ti qui n'avot point été sage, et d'avant, quand alle l'ertirot d'sin pied, alle l'jettot d'raideur après li, et il étot forché d'li apporter din s'main, attindu qu'alle avot du ma d'se lever d'sin cadeau, mais quand qu'alle s'y mettot ch'n'étoit point pour rire : un dirot que j'sins incor ses quate dots et l'pouce qu'alle vous appliquot su vo figure du côté d'chés oches ; alle vous faijot vire pu d'chint candelles. Mais aussi y faut tout dire : quand qu'un avot passé quéque temps sans l'faire crier, alle tirot

ramintuvoir : souvenir

pet-in-l'air : veste d'intérieur
s'colinette à plat cu et à grands gob'lets : bonnet tuyauté à fond plat
pernot : prenait

cadeau : fauteuil

du côté d'chés oches : avec le revers de la main

de s'poche d'jupon un p'tiot morciau d'pain n'épice
pu dur qu'un grès, qui s'desséquot là tout d'pis au
moins tros mos, et vous croquottes cha comme du
chuque ; et l'z'autes y guinguichottent quand qu'un
leu dijot : — Ah ! ah ! j'ai eu cha à Madame
Dernoncourt !

guinguichottent : bisquaient

ALEXANDRE DESROUSSEAUX

(1820-1892)

Grâce à sa chanson fameuse du “p’tit quinquin”, devenue l’hymne du Nord, le bardit des Chtis (curieuse destinée, soit dit en passant, pour une canchon-dormoire, une berceuse...), Alexandre Desrousseaux est assurément le plus célèbre des écrivains de langue picarde.

Il naquit à Lille, dans une courette misérable du quartier Saint-Sauveur, le 1^{er} janvier 1820. Le père était passementier, mais aussi violoneux, et le jeune Alexandre, dès sa quinzième année, compose des couplets qu’il ne tarde pas à chanter lui-même dans les cabarets, puis à l’occasion des festivités lilloises, et même à la sortie des usines.

En 1848, il réunit ses premières œuvres en un volume dont le succès lui vaut l’attachement de ses concitoyens et ... un emploi à l’hôtel de ville. Dès lors, Desrousseaux dispose de suffisamment de loisir pour se consacrer plus sérieusement à son art. Les cinq tomes des Chansons et pasquilles lilloises (1851-1870) constituent l’œuvre majeure, mais il faut citer aussi des recueils comme Mes Étrennes (1861) et Mes Passe-temps (1885).

En 1890, Desrousseaux publie encore un remarquable ouvrage sur les Mœurs populaires de la Flandre française, fruit de recherches minutieuses, où se trouve réuni en particulier l’essentiel de la littérature orale du Nord : dictons, proverbes, comptines, etc. C’est peu de temps après que devait mourir, dans sa soixante-douzième année, celui qu’on n’avait pas manqué d’appeler, on s’en doute bien, le “Mistral du Septentrion”.

Pour évoquer le monde de Desrousseaux (qui n’est pas sans rappeler celui du Douaisien Dechristé, son contemporain) nous ne pouvons faire mieux que de reprendre ces lignes de Léon Bocquet, extraites de Poètes populaires patoisants du Nord (1947) : “Desrousseaux dépeint avec un réalisme pittoresque et une sympathie plus émue qu’ironique la petite vie provinciale, qui nous paraît aujourd’hui bien surannée, des humbles parmi lesquels il a vécu : plaisirs endimanchés aux guinguettes, joies traditionnelles et grosses farces de la Braderie, cette foire de nuit typique, du Broquelet, fête des dentellières, l’épaisse gaîté flamande autour des pintes de bière, les solennelles redingotes à basques, les casquettes de soie et les bonnets blancs des vieux couples attendris”.

Certes, cet univers nous semble quelque peu étriqué. On ne s’y déplace pas sans une certaine gêne, comme dans le magasin d’un antiquaire, et l’on n’est pas long à ressentir le besoin de retrouver l’air libre. Question de perspective, sans doute... Tout cela est bien loin de nous. — Mais il y a autre chose : la gaîté de Desrousseaux paraît souvent forcée, et l’on sent derrière elle (rarement exprimée) la hantise de la fragilité et de la fugacité des choses. Même l’inusable Habit d’min grand-père finit par s’en aller en lambeaux. De plus, notre attention est fixée sur des scènes minuscules et des durées dérisoires, que la roue du temps a trop vite fait d’escamoter.

Et puis Desrousseaux est un écrivain presque trop parfait... La phrase se coule avec élégance dans une prosodie irréprochable ; l’art se sent partout (mais sans jamais s’exhiber)... Tout cela est réglé comme du papier à musique, justement. Mais alors manque le bonheur de la surprise, l’émoi de l’évidence tout-à-coup surgie au détour d’un vers, l’effroi d’une plongée soudaine dans le mystère,

toutes choses qui se rencontrent chez un Hector Crinon, par exemple. L'auteur du "p'tit quinquin" reste au niveau de la "poésie" (avec guillemets), c'est-à-dire d'un certain type de pittoresque, assez convenu... Comme s'il préférerait ne pas risquer son univers un peu maigrelet dans l'aventure de la poésie (sans guillemets !).

N.B. — Dans les textes suivants de Desrousseaux, nous avons éliminé les apostrophes indiquant l'élision d'un "e muet". Ainsi le vers Rocoulott'nt des joyeuss's canchons devient Rocoulottent des joyeusses canchons.

Par contre, sauf en cas d'inutilité évidente, nous avons laissé les apostrophes remplaçant une consonne finale muette quand elle serait prononcée en français (en liaison, devant une voyelle). Par exemple, Desrousseaux écrit :

On s'figuro' eun' capucine.

Devant consonne, il aurait écrit figurot. Ici, il ne note pas le t, pour éviter que le lecteur ne fasse une liaison qui n'existe pas en picard. Nous avons respecté cette graphie (bien qu'elle ne soit guère satisfaisante).

Les trois textes qui suivent font partie du recueil Chansons et Pasquilles (II).

L'canchon-dormoire *

Refrain :

"Dors min ptit quinquin,
Min ptit pouchin,
Min gros rojin ;
Te m'fras du chagrin,
Si te n'dors point qu'à dmain".

rojin : raisin

"Ainsi l'aute jour eune pauve dintellièrre,
In amiclôtant sin ptit garchon
Qui, dpuis tros quarts d'heure, n'faijot qu'braire,
Tachot d'l'indormir par eune canchon.

amiclôtant : câlinant

braire : pleurer

Elle li dijot : Min Narcisse,
Dmain t'aras du pain n'épice,
Du chuc à gogo,
Si t'es sache, et qu'te fais dodo".

* Canchon-dormoire : chanson pour endormir, berceuse

(au refrain)

“Et si te m’laiches faire eune bonne semaine,
J’irai dégager tin biau sarrau,
Tin patalon d’drap, tin giliet d’laine...
Comme un ptit milord te sras faraud !
 J’t’acatrai, l’jour de l’ducasse,
 Un porichinelle cocasse,
 Un terlututu,
 Pour juer l’air du *Capiau-pointu*...”

(au refrain)

“Nous irons dins l’cour Jeannette-à-Vaques,
Vir les marionnettes. Comme te riras,
Quand t’intindras dire : “Un doupe pou Jacques !”
Pa l’porichinelle qui parle magas !
 Te li mettras dins s’menotte,
 Au lieu d’doupe, un rond d’carotte !
 I t’dira : *Merci* !...
 Pinse comme nous arons du plaisi !”

(au refrain)

“Et si par hasard sin maïte s’fâche,
Ch’est alors Narcisse que nous rirons !
Sans n’n avoir invie, j’prindrai mn’air mache,
J’li dirai sin nom et ses sournoms,
 J’li dirai des faribolles,
 I m’in répondra des drôles,
 Infin, un chacun
 Verra deux pestaques au lieux d’un...”

(au refrain)

“Allons serre tes yeux, dors min bonhomme,
J’vas dire eune prière à Ptit-Jésus,
Pour qu’i vienne ichi pindant tin somme,
T’faire rêver qu’j’ai les mains pleines d’écus,
 Pour qu’i t’apporte eune coquille,
 Avec du chirop qui guille
 Tout l’long d’tin minton...
 Te t’pourlégras tros heures de long !”

(au refrain)

doupe : pièce de monnaie

qui parle magas : en bégayant comme un petit enfant

mache : méchant

pestaques : déformation de “spectacles”

guille : coule

“L’mos qui vient, d’*Saint-Nicolas*, ch’est l’fiête,
 Pour sûr, au soir, i viendra t’trouver.
 I t’fra un sermon, et t’laichra mette
 In dzous du balot, un grand painnier.
 I l’rimplira, si t’es sache,
 D’séquois qui t’rindront bénache,
 Sans cha, sin baudet
 T’invoira un grand martinet”.

(au refrain)

Ni les marionnettes, ni l’pain n’épice
 N’ont produit d’effet. Mais l’martinet
 A vite rappajé l’petit Narcisse,
 Qui craingnot d’vir arriver l’baudet.
 Il a dit s’canchon-dormoire...
 S’mère l’a mis dins sn’ochennoire,
 A rpris sin coussin,
 Et répété vingt fos che rfain :

(au refrain)

séquois : choses ; *bénache* : heureux

rappajé : calmé (litt. : apaisé)

ochennoire : berceau

Le budget d’un ménage

De la très longue pasquille dialoguée, Choisse et Thrinette, nous extrayons le passage où Choisse énumère ses dépenses de ménagère. Elle commence par nous renseigner sur le salaire de son mari...

I gangne à cht’heure sus l’pied d’douze francs.
 (I n’n avot qu’onze n’y-a point longtemps).
 J’prinds là-dsus mes vingt sous d’Toilière,
 Vingt sous d’sorlets, vingt sous d’leumière,
 Trinte sous d’carbon,
 Dix sous d’savon ;
 Vlà déjà chinq francs, tout compte bon.
 Nous mingeons deux dmi-lives de burre,
 Ch’est vingt-siept sous ;
 Eune mesure de puns-d’tierre à p’lure,
 Incor quinze sous ;
 Trinte-et-eune lives de pain d’blazé,

Toilière : Marchande de toilette. Il était possible de la payer par “mensualités” ; *sorlets* : souliers

Quate francs deux sous ;
 Quatorze demi-onches de café,
 Quatorze sous.
 Et d'mes douze francs, reste deux sous.
 Deux sous !... pour avoir des tablettes,
 Thim, laurier, poivre et sé, lavettes,
 Bleu, amidon,
 Potasse, ramon...
 Car i faut d'tout din' un ménache.
 J'n'ai point compté vingt sous d'louache,
 Ni l'barbe de mn'homme, ni sin toubac,
 Ni s'société, ni sin cognac
 De Saint-Sauveur... Comme mi, Thrinette,
 Te sais qu'quand il arrive eune fiête
 On n'peut point rester à s'mason
 Sans dépinser un picaïon...
 Te vos donc, qu'si ch'n'est qu'j'ai l'ressource
 Quand nous sommes réduit' à l'plate-bourse,
 De dire *savez* au boulaïnger
 Et au graissier,
 Je n'poros jamais m'in rtirer.

tablettes : morceaux de sucre

bleu : pour la lessive

ramon : balai

*s'société : les ouvriers du Nord, au 19^e siècle, faisaient presque tous
 partie d'une société, sorte de club (archers, colombophiles, etc.)*

graissier : épicier

César Fiqueux ou L'Gasconneux

César Fiqueux m'a dmandée in mariache
 Et je n'sais point si j'dos li dire : awi.
 Car, à Paris, il a fai' un voyache,
 Et dpuis ch'temps-là, i n'parle pus comme mi.
 Des biaux monsieux, il imite l'langache,
 Il a tant d'esprit
 Qu'je n'comprinds pus rien d'chin qu'i dit !

(Refrain)

Mon Dieu ! qu'ch'est einnuyeux
 Un amoureux
 Qui s'gasconne !
 Et je n'connos personne
 Pus gasconneux
 Qu'César Fiqueux !

s'gasconne : parle français

EMMANUEL BOURGEOIS

(1826-1877)

Emmanuel Bourgeois est le grand chansonnier sud-picard du 19^e siècle. Très tôt, dès les premières années du Second Empire, il obtenait de francs succès avec des chansons comiques dont certaines sont restées célèbres : Les mollets d'Babet, Ech! arignée (d'après Brûle-Maison), El Mardi-Gros d'Quiot Jacques (d'après Crinon, semble-t-il), El Baptême èd Quiot Nicodème, et bien d'autres, dont une partie parut à partir de 1863 dans L'Almanach du Franc-Picard.

Maurice Crampon a bien défini l'intérêt et les limites de l'œuvre de Bourgeois : "Les chansons picardes d'Emmanuel Bourgeois n'ont, disons-le tout de suite, aucun caractère poétique. Destinées à faire rire à la veillée ou mieux, au cabaret, elles sont émaillées de réflexions traduites en vocables rudes et vrais qui attestent un esprit d'observation, d'ironie, de satire, sans nul souci de préoccupation morale". Volontiers scatologique (n'est-il pas né sur les bords de la Selle ?), quelquefois même grivois (Ch'pistolet), Bourgeois se caractérise par une franchise, une spontanéité, — une santé —, qu'on ne retrouvera pas chez Seurvat, par exemple, dont l'inspiration stercoraire paraît beaucoup plus trouble, ni chez Dessaint, qui ajoute à la scatologie une brutalité, une férocité dont notre chansonnier est exempt.

Né à Vers, petit village de la vallée de la Selle, à quelques kilomètres au sud d'Amiens, Bourgeois appartenait à une famille de paysans. A quatorze ans, il est placé chez des négociants en velours d'Amiens, puis il devient commis-voyageur. Il commence assez jeune à composer des chansons qu'il interprète lui-même dans les noces, les banquets auxquels il est convié. Mort prématurément à Paris en 1877, il est inhumé à Vers.

On connaît une quarantaine de chansons d'Emmanuel Bourgeois. Quelques-unes parurent dans L'Almanach du Franc-Picard. La plupart restent inédites. Elles ont été recueillies par Éd. David (manuscrit Pic 22576 de la bibliothèque municipale d'Amiens). Mais celui-ci, sous prétexte de corriger l'orthographe de Bourgeois, a aligné son picard sur celui d'Amiens. Nous avons comparé l'édition 1863 de Nicodème avec la "copie" qu'en a faite David... Les corrections abusives sont flagrantes, portant sur les phonèmes (exemple : citt' = cidre est remplacé par chitt', maraigne par marrangne) et même sur le vocabulaire, puisqu'au vers 98 eimbracher se substitue à porléqueir, c'est certain... Il semble d'ailleurs plus truculent. Emmanuel Bourgeois n'avait pas d'orthographe, c'est certain... Il n'empêche que dans Nicodème, tel que ce texte apparaît en 1863, il écrit presque toujours -eir, -eiz les terminaisons dont les équivalents français sont -er. -ez (charcheir pour chercher, b'zeiz pour faites, neiz pour nez). Cette graphie récurrente semble bien indiquer une prononciation très fermée du /e/, tendant à /i/. Or, David ne tient aucun compte de ce fait et écrit simplement charcher, b'zez, nez.

Nous avons donc établi le texte de cette édition sur l'édition de 1863, mais, dans un souci de lisibilité, nous avons systématiquement amélioré l'orthographe et, le cas échéant, la ponctuation.

El baptême ed Quiot Nicodème ou Ch’Suisse in ribote

Chanson picarde, sur l’air de la Catacoua.

1.

Au bout d’huit ou dix ans d’ménage,
 Nicodème o ieu in infant ;
 Contint d’in si bieu héritage,
 Il o dit à s’femme in l’voyant :
 “Os allons li foaire in baptême
 “Comme personne èn’n’ o jamoais vu.
 “Oui, nom d’in Biu,
 “Cha sro du chnu,
 “J’mettrai ch’jour-lo in bari d’cite sus cu.
 “Et vux qu’o saiche éque Nicodème
 “Est dévnu l’père d’in bieu pquiôt fiu”.

2.

I coisit bien rade ène marraigne
 Pi in parrain bien comme i feut ;
 I vo insuite à l’ville voiseingne
 Acateir in boin morcieu d’vieu,
 Des z-hérins et pis dé l’salade.
 In s’in révnant i dit tout bos :
 “Aveu tout cho
 “Os frons in rpos
 “In molet chic, caquin s’in régalro.
 “J’ai du lard pour foaire des grillades.
 “Au dessert cha no serviro”.

3.

Vlo ch’Suisse in grande cérémonie
 Accompagné d’in sacristain
 Qui vient charcheir la compaignie.
 Avant d’les laissieir mette in qmin,
 Nicodème leu dit : “Mille babeignes !
 I feut vos rafairchir in peu”.
 O boeit in cœup,
 O n-in boeit deux,
 Pis troeis, pis dix, infin vlo ch’Suisse, qu’est seu,
 In volant imbrasseir l’marraigne,
 Es’ laisse caire au mitan d’ches beues.

*nom d’in Biu : sans doute forme atténuée de nom dé Diu
 du chnu : du fameux, ce qu’il y a de meilleur*

babeignes : bobines

ches beues : la boue, le bourbier

4.

Arrivé à l'porte dé l-l'église,
 Ech Suisse beudlé, crotté, gaillard,
 Houppoit et disoit des bétises,
 O l-l'éroait prind pour saint Panchard.
 Monsieu l'curé, voyant sn'air drole,
 Li dmande s'i s'croeit à Chareinton.

I li répond :

"Non, monsieu, non,

"Pisqu'in plein monde os mé bzeiz in affront,

"J'm'in vo dévétir ème bricole

"Et pis rpartir à nos moaison".

beudlé : couvert de boue
Houppoit : Appelait, criait

bzeiz : faisez

5.

Monsieu l'curé, comme in boin père,
 Tache dé l-l'amidoleir d'sin miux :
 "Allons, Suisse, allons, point d'colère,
 "Né bzeiz point d'chagrin au bon Diu...

"— Ej su réyu d'vo rabachache",

Qué ch'Suisse li dit in sé rdréchant ;

"Ch'est imbétant,

"A chaque instant,

"Os m'soyeiz l'dous au nom du Tout-Puissant.

"Qué l'bon Diu s'mêle ed ses ouvrages,

"Et pis qu'i m'in laisse foaire autant".

amidoleir : amadouer

Os m'soyeiz : Vous me sciez

6.

Grace à quèques bieux mouts dé l'marraigne,
 Ech Suisse ervient à la raison.

O z-éqminche apreis bien dé l'peigne

El baptême dé ch'pauve quiot garchon.

Au moumint d'li bénir es' brongne,

Ech Suisse, in reupant comme in qvo,

Dit : "J'ai du mo".

In disant l-lo,

Vlo qu'i démaque sus l'neiz dé ch' populo.

In rchuvant ch'dégueuli dsus s'trongne,

Chl'innocint miannoait comme in cot.

O z-éqminche : On commence

brongne : visage
reupant : rotant ; qvo : cheval

l-lo : cela
démaque : "dé-mange", c'est-à-dire vomit

miannoait comme in cot : miaulait comme un chat

7.

Pour débarbouilleir l'créature,

Monsieu l'curé prind sin mouchoeir ;

Mais vlo qu'in li frottant s'figure,

I voit qué chl'infant dvient tout noeir.

“Ej croeis qué l’diabe est da l-l’église”,
Dit l’marraine in ouvrant d’grands yux,

“Min quiot Jésus,

“Té vlo rétu...

“Monsieu l’curé, arrêteiz, n’frotteiz pus,
“Aveu vo mouque-neiz tout plein d’prise,
“O bzeiz in nègre ed min fillu”.

8.
O finit ch’baptême au pus rade,
Afin d’alleir rcangeir chl’infant.
Ech Suisse, quoique étant coeire malade,
S’intête à marcheir in avant.
In rintrant da l’cour, par mégarde,
I bute à feu sur in moellon.

Da sin guignon,
Perdant l’aplomb,

I s’in vo caire da l’roussie tout d’sin long.
I folloait l’vir, aveu sn’hall’barde,
S’étinde au mitan d’ches étrons !

9.
Quante o cait, qu’o z-est in ribote,
O perd bien vite èl seintimeint ;
Sin cu da ieu, sin neiz da l’crotte,
Ech Suisse ène foaisoait pus d’mouv’mint.
Ch’parrain, jaloux et fin compère,
L’aherd pa l’cu d’sin patalon

In disant : “Bon,

“Min pquiot mouton,

“Pour mé rveingeir vlo ène boène occasion.

“T’os volu porléqueir m’commère,

“J’vos t’foaire boeire in fameux bouillon”.

10.
Pendant qué ch’parrain rimpli d’joie
Li touille ses puches da ches crottins,
In criant comme à l’vaque qui s’noie,
L’marraine appelle tous ches voisins.
Ebeubi d’in tel tintamarre,
Nicodème sorte ed sin teudion,

Pis sans raison,

Comme in oison,

Pinsant qué ch’Suisse o noyé sin rjéton,
I seute edsus sin dous da l’mare

rétu : joli

rade : vite

rcangeir : changer

I bute à feu : Il faut sans doute comprendre à feux, à faux

l’roussie : le fumier ou le purin

da ieu : dans l’eau

l’aherd : le saisit

porléqueir : pourlécher. Ici : embrasser

teudion : petite maison d’aspect minable

Pour él-l'étranneir sans façon.

11.

Qué bieu houssi ! Ah ! j'vos assure
Qu'os né rvoirons pus cho d'nos jours,
Trois hommes da ch'br.. jusqu'à l'cheinture,
Disputant, s'tapant comme des sourds.
Pour qué l'scène feuche coeire pus connique,
Dè sn'étabe s'écappe ech coéchon.

In bzant des bonds

Da ches merdrons,

I vo s'touilleir au mitan dé ch'mahon.

Pour el cœup, ch'étoait magnifique,

O pavoait n-in foaire ène canchon !

12.

Si j'vos in disoais davantage,

No Suisse sroait pétète mécontint :

A gouailler ches gins d'sin village

O s'attire du désagrémint.

J'ai peur aussi qu'in cantant ch'reste,

Os disaiches qué j'sus t-in minteu,

Et qu'pour él cœup,

J'foais des contes bleus

Qu'j'arrainge à l'main comme des flamiques ed beue.

Avant tout j'vux resteir modeste

Et n'point passeir pour in blagueu*.

houssi : bagarre, tumulte

mahon : combat, rixe

gouailler : deux syllabes. Moquer, ridiculiser

Os disaiches : Vous disiez

des flamiques ed beue : des galettes de boue

* Texte publié en 1863.

ÉDOUARD PARIS

(1814-1874)

Fils d'un maître couvreur, Édouard Paris naît à Amiens en 1814. Il fait de bonnes études, au cours desquelles il se montre brillant surtout en mathématiques, en physique et en chimie. Il enseigne les mathématiques, ainsi que le grec et le latin, avant de devenir, en 1842, vérificateur des poids et mesures. Fonctionnaire de grande valeur, Paris était lié à la famille impériale, mais c'est la République qui le nomme en 1873 vérificateur en chef pour tout le nord-est de la France (dix-sept départements).

Il mourut prématurément en 1874, sans doute d'épuisement. Ses activités étaient en effet multiples. C'est ainsi par exemple qu'il commanda la compagnie de Sapeurs-Pompiers d'Amiens, qu'il réorganisa la Société linnéenne du Nord de la France, et la Société des paumistes d'Amiens (jeu de longue paume). Dans son article nécrologique du *Messenger d'Amiens*, Daniel Gavet écrit : "Monsieur Édouard Paris était géographe, arpenteur, mécanicien, hydraulicien, typographe, excellent typographe, musicien, relieur, etc., etc. et d'ailleurs que n'était-il pas ?".

Édouard Paris a publié quelques brochures ; citons :

- Les Règles du jeu de longue-paume (1848)
- L'Hôtel-de-Ville d'Amiens, projet d'agrandissement et de dégagement (1855)
- La Phonographie internationale ou Sténographie populaire universelle (1869).

Sa traduction de l'Évangile selon saint Matthieu en picard amiénois parut à Londres en 1863 (S'Sint Evanjil slon Sin Matiu), précédée d'une importante Note sur l'orthographe picarde. Paris a en effet tenté de mettre au point une orthographe rationnelle pour notre dialecte, et c'est là aujourd'hui son principal titre de gloire. La méthode de Paris est très rigoureuse : "Le picard, tel qu'aujourd'hui on le parle à Amiens, renferme 36 sons radicaux ou effets phoniques simples et élémentaires. Pour représenter ces 36 sons, nous employons 36 signes auxquels nous convenons de donner une valeur invariable de prononciation". Les graphies francisantes se perdant en effet "dans un dédale de fantaisies soi-disant étymologiques et le plus souvent de pur caprice".

René Debrie et Michel Crampon ont bien étudié le système "phonographique" d'Édouard Paris. Ils écrivent notamment : "Reconnaissons à Édouard Paris l'immense mérite d'avoir su créer un système cohérent, qui nous restitue avec une extraordinaire fidélité le parler amiénois des années 1850-1860. Sans Paris, aurions-nous su que le processus de palatalisation de K devant E, I, O, U, était commencé et qu'il en était au stade KY ? (kyô, kyu, kyui, kyté). Quel autre auteur amiénois a pris soin de noter les finales des participes passés en E ouvert (noté è) au lieu d'utiliser, sous la pression trop forte de la graphie francisante, le é du français ?"

Malheureusement, ce novateur ne fut pas suivi. On se moqua de lui (Seurvât) et il fallut attendre plus d'un siècle pour que son œuvre fût comprise, réhabilitée et poursuivie. C'est en effet en 1966 et 1972 que René Debrie mit au point son propre système d'orthographe rationnelle et fit sortir de l'oubli la grande figure d'Édouard Paris *.

* Bibliographie :

- Édouard Paris, un érudit picard émérite. Par René Debrie et Michel Crampon. Amiens, CRDP, 1977.
- Édouard Paris : Le Saint Évangile selon saint Matthieu, traduit en picard amiénois. Amiens, Université de Picardie, 1981.

S'Sint Evanjil slon sin Matiu

Chapit XXVIII

1. Ell ésmangn lô étan finit, éch prinmié jour éd chèllô d'aprè vnoué dé kminché a rluir, ék déjà Mari-Madlangn, pi l'eut Mari on vnu pour vir él tonb.

ésmangn : semaine ; chèllô : celle

vir : voir

2. Pi tou d'inn inkeu i s'é foué in gran tranmmin d'tèr ; kar inn anj éd Diu ô déchindu dé ch'tan, p'il ô vnu kyulbuté l'pièr k'étoué a l'intrè dé l'tonb, é pi i s'ét asi dsur.

dé ch'tan : du temps, c'est-à-dire du ciel

3. Sin vizaj i rluizoué konm inn éklèr, pi s'vétur al étoué blank konm dé l'nèj.

4. Ché ouardeu i nn'on tè si tèlmin épaveudè d'peur, k'i son vnu konm dé mor.

*ouardeu : garde ; épaveudè : épouvanté
vnu : devenu*

5. Mé chl'anj, in s'adréchan a ché fanm, leuz ô di : Vou, n'krindé pouin ; és sè k'ô vné kyeur Jésus k'ô tè ahokyè a inn krouè.

kyeur : chercher ; k'ô tè ahokyè : qui a été accroché, pendu

6. I n'é pouin ichi ; kar il é ravivè konm i ll'avoué di. Vné, pi béyé chl'indroué ou'è'ch ké s'Singnor avoué tè mi.

ravivè : ressuscité

7. Pi kouré dir a sé disip k'il é ravivè. I srô dvan vou in Galilè ; ch'é lô k'ô l'vouéré ; j'vo'l di d'avinch.

8. Lô dsur ché fanm iz on sorti bé rad dé ch'mônmin, nin tranan d'por é pi jouè ; p'iz on kouru anonché chô a ché disip.

*bé rad : bien vite
tranan : tremblant*

9. A ch'mômin lô Jésus s'ét étanpi dvan èl, pi leuz ô di : Ej vô salu. Pi èl, in s'aprôchan, iz on bouéziè sé pié, p'i ll'on adôrè.

*étanpi : dressé
bouéziè : baisé*

10. Pour lor Jésus leuz ô di : N'euché pouin por. Alé dir a mé frèr k'i s'in vouèchtt in Galilè : ch'é lô k'i m'vouéron.

*N'euché : N'ayez
k'i s'in vouèchtt : qu'ils s'en aillent*

11. Konm ché fanm iy alouètt, kyèkz in d'ché ouardeu son vnu a l'vil, p'iz on rakontè a ché prans éd ché prêt tou ch'ki s'étoué pasè.

prans : princes

12. E pi chèt lô s'étan rasannè ave ché sénateu pi ayan dvizè insann, iz on bayè in grô mon d'arjin a ché solda,

13. In leu dizan : Dizé k'sé disip iz on vnu par nui, pi k'i ll'on prin pindan k'ô dormouètt.

14. Pi si ch'gouvèrneu vyin a l'savouèr, ô l'ramidôlron, pi ô vô métron a sôv.

15. Ché solda, kant iz on yeu chl'arjin, iz on foué ch'k'ô leuz avoué di ; pi leu diri al dur kouèr ô jor d'ôjordui ô mitan d'ché Juif.

16. Pour lor ché onzé disip és sont inn alè in Galilè dsu ch'mon ou'è'ch ék Jézu leuz avoué rkmindè dé s'trouvouèr.

17. Pi l'vouéyan lô, i ll'on adôrè ; gn'inn ô yeu malgré chô kyèkz in k'on yeu dé doutans.

18. Mé Jézu, in vnan tou proch d'eu, leuz ô parlè konm chô : Tou pouvouèr m'ô tè bayè din l'sièl pi dsu l'tèr.

19. Alé don, pi indukyé tou ché jin, in zzé batizian ô non dé ch'Pèr, pi dé ch'Fiu, pi dé s'Sant-Espri.

20. Pi in leu rmontran a fouèr tou ch'ké j'vôz è rkmindè. E pi konté ké j'srè toudi ave vou jusk a ch'ké tou ché sièk iz euchté yeu leu finichmin.

*chèt lô : ceux-ci
insann : ensemble*

pindan k'ô dormouètt : pendant que vous dormiez

*ô l'ramidôlron : nous l'amadouérons
a sôv : à l'abri*

ô mitan : parmi

gn'inn ô yeu : il y en a eu

indukyé : enseigner

iz euchté yeu : ils aient eu ; finichmin : fin, terme.

SÉRAPHIN JURION

(1837-1929)

A Hergnies, petite ville du Hainaut toute proche de la frontière belge, les jeunes gens organisaient chaque année, le jour de la ducasse, une cérémonie étrange à l'issue de laquelle un coq était décapité. Auparavant, l'un d'eux prononçait, au nom du malheureux volatile, un discours, la sintince (sentence), qui était surtout, en fait, le récit des événements cocasses survenus dans la commune durant l'année écoulée. (Pour plus de détails sur cette cérémonie, voir le texte de Ch. Deulin donné en annexe).

*Quatre discours du dernier "coq" d'Hergnies, le boucher Séraphin Jurion, nous sont parvenus (ceux de 1864, 1865, 1867 et 1868). Ils n'ont été publiés que très récemment (en 1981), par Jean Dauby et Maurice Durieux *, et l'on a peine à croire qu'une œuvre d'une telle force ait pu rester si longtemps inédite...*

Jurion est un conteur populaire de grand style, qui a, selon une remarque de Claude Deparis, "élevé la sentence au rang de genre littéraire". Il a utilisé la forme — pour le moins surprenante à l'époque — du verset rimé, qui donne à son récit une allure quelque peu guindée et solennelle, violemment contredite par le contenu — souvent scatologique — du texte. Il s'agit, bien sûr, d'une solennité parodique, en accord avec le caractère mi-sacré, mi-burlesque de la fête du coq.

Le récit des petites aventures et mésaventures des habitants d'Hergnies est d'une rare truculence ; la langue — un parler hennuyer assez différent du picard central et méridional — paraît utilisée au mieux de ses possibilités, et Séraphin Jurion, qui, malheureusement, ne semble pas avoir laissé d'autres œuvres que ces quelques discours écrits dans ses années de jeunesse, a sa place toute désignée parmi les auteurs picards les plus considérables.

Le retour des ivrognes

(extrait de la Sentence de 1864)

I faut bé croire, mes gins, qu'i-a del bonne drogue au
village d'Grandgliche
Pou nos bouchers quand i vont acater luns gargottes
et luns vieilles guéniches.
Heureusemint qué din l'grand royaume de la
Belgique i n'a pus d'octroi,
Parce qu'i n'iroit point fort bié pou Soyeux et
s'comarade Bourgeois.

*Grandgliche : Grandglise, commune belge
acater luns gargottes et luns vieilles guéniches : acheter leurs vaches
(de méchante qualité) et leurs vieilles génisses*

i n'iroit : ça n'irait

* Jean Dauby et Maurice Durieux : Les Sentences du Coq de Séraphin Jurion (Musée de Picardie, Amiens, 1981). Excellent ouvrage, avec lexique, index des noms propres, cartes, etc. Préface de Claude Deparis. L'orthographe de Jurion a été systématiquement revue par ses éditeurs.

Din tous luns voyages, i n'sé continent pus non
 seulemint d'implir lun panche,
 Faut cor qu'in ervenant, i s'faichent foute à l'cour à
 l'Grange.
 Par bonheur pou eusse qu'un mulet est inne biête
 avec d'l'esprit
 Pou l'zé carrier bié souvint comme des pourcheaux
 qui-arunent fait bon profit.
 Comme el Cou, aussi bé d'nuite qué d'jour, est
 pourméneux et méraudeux,
 D'a cor vu inne drôle, i n'a point lommint, à l'maison
 Soyeux.
 Ch'étot Lalire qui s'démenot comme inne diablesse in
 arlochant s'homme pa l'tiête,
 D'chu qu'i tot cor ervenu à l'ordinaire in pourcheau et
 in biête.
 Tout in l'traitant d'laide gueule, d'saloud, d'inne main
 elle tenot s'ramon ;
 Avec s'n aute, elle li saquot s'maronne pou l'erlaver
 et l'nettier à fachon.
 Les deux pompes Soyeux allunent si fort par devant
 et par derrière
 Qué s'fimme brayot parce qu'elle serot cor obligée
 d'dormir d'sus inne cayère.
 Faut l'dire : i d'avot tellemint mis din s'maronne et
 d'sus l'bord dé s'lite,
 Qu'elle n'a point séu tout ernettier avec grand-père
 d'sus lun nuite.
 D'l'aute côté, à l'aute boucherie, i n'allot point
 beaucoup mieux,
 Surtout à vir l'Bourgeois. Comme i-étot querqué, i-avot
 pou être honteux.
 Comme s'quévau tot inceinte et qu'i-avot bé trois
 semaines qu'i passot,
 In s'in rallant, i-avot din s'n idée qué s'cocotte
 hennissot.
 Tout in berloquant, i s'in va au long des murs jusqu'à
 s'n étaule,
 S'comptant, comme bé dé juste, aussi leste qu'un
 canari din inne guéiole,
 Et tout in erpintant, tout d'même qu'i-a trouvé l'porte
 d'avant li.
 Malheureusement qu'in s'ingambiant din l'étrain, i
 quet l'nez din l'truffi.

panche : ventre
i s'faichent : ils se fassent

carrier : litt. "charrier"

pourméneux et méraudeux : promeneur et rôdeur
D'a cor vu : En a encore vu ; lommint : longtemps

arlochant : secouant
D'chu qu'i tot : Parce qu'il était

ramon : balai
saquot s'maronne : tirait son pantalon
nettier à fachon : nettoyer convenablement
allunent : allaient

brayot : pleurait
cayère : chaise
i d'avot : il en avait
lite : lit
séu : su : pu
d'sus lun nuite : litt. : "sur leur nuit"

querqué : litt. "chargé"

s'quévau : son cheval ; en l'occurrence, il s'agit d'une jument

berloquant : chancelant
s'n étaule : son étable
S'comptant : Se croyant
guéiole : cage
erpintant : marchant à pas mesurés

*s'ingambiant din l'étrain : se prenant les pieds dans la paille ; i quet :
 il tombe ; truffi : crottin*

A ç'momint-là, tout li-étot bon et n'a point té lommint
 pou s'indormir.
 Ch'étot l'heure pou d'aller à pierche ; s'fimme Sophie
 piétinot in né l'voyant point ervénir.
 D'puis bé lommint, elle aussi, elle racoutot à s'pétit
 rouge quévau
 In d'allant vir souvint assez s'i n'avot rié d'nouviau,
 Sans s'douter, bé long d'là, qu'elle d'allot vir un drôle
 dé patiau.
 Elle prind s'lanterne pou n'pus s'ingambier din ses
 cuvelles et ses séiaux.
 Arrivée à s'n étaule, elle arot bé qué du revers
 d'l'aute côté
 In voyant s'homme comme i tot arringé, saucé et
 amidonné !
 I n'faut-i point croire, tant qu'i renflot et pindant
 s'somme,
 L'quévau et le Bourgeois avunent donné luns poulains
 tout insonne.
 L'pire dé toute, ch'est qué l'Bourgeois étot ercouvert
 avec l'parure,
 Et l'poulain du qu'vau, in l'flairant, li pourléquot
 s'persure.
 Voyant cha, d'colère Sophie impougne s'hé et
 s'fourtié
 Pou tout foute à l'cour ou bé tout saquer au mitant du
 fié.
 Mais là, comme i n'avot pas cor ed grand porte, elle
 réfléchit qu'ch'étot l'exposer à l'gueule des tiés
 Qui n'manqu'runent point, in sintant l'parure, d'faire
 lun ronde pou cacher à mier.
 Elle crie après s'pétite servante pou tâcher d'erlever
 s'pourcheau d'homme.
 Malheureusemint, i-étot si lourd et si pesant qué
 j'm'attinds qu'i d'avot bé mis un séiau din
 s'maronne.
 Pourtant i follot décoller cha arrière dé s'tiête et dé
 s'corps.
 Heureusemint qué l'Cou l'z-a assistés in l'mettant
 d'sus l'gantier à viaux pour l'ertraîner comme un mort.

aller à pierche : aller au perchoir, c'est-à-dire aller dormir

racoutot : tendait l'oreille

In d'allant vir : En allant voir

long : loin

patiau : désordre

séiaux : seaux

elle arot bé qué du revers : elle serait bien tombée à la renverse, elle aurait pu tomber à la renverse

*avunent : avaient ; poulains : double sens, poulain et vomissure
tout insonne : ensemble*

parure : placenta

persure : liquide d'origine organique

s'hé : son croc (de jardinier)

fourtié : fourche

saquer au mitant du fié : tirer, porter au milieu du tas de fumier

tiés : chiens

caler à mier : chercher à manger

l'Cou : le Coq

gantier à viaux : sorte de civière pour transporter les veaux nouveau-nés

Orgie de cochon

(début de la Sentence de 1867)

Si les blancs-bonnets n'sont point toudis les maîtres
d'sus l'tierre,
A coup seur, i-ont mieux minger del viande qué des
peunes-tierre.
Surtout quand ch'est s'régaler d'tripes d'pourcheau.
Ch'est à l'cheule qu'i-ara s'pus grande part d'gros
boyaux.
Ouais... mais, mes gins, si par momints i-arotent cor
un pau d'raison,
Chu qu'i n'ont point toudis, malheureusemint, surtout
quand cha sonne bon.
L'jour del tripe, sans pourtant être invité, no Cou a
jugé d'passer par là,
Parce qu'à s'mode, qu'y-avot longtemps qu'i n'avot
passé à l'rue d'l'Arme au Bras,
Tout in disant à li-même, s'i faitent cor à lun habitude,
Gare à Polyte, parce qu'i n'intind pus ni dia ni tuque.
Et n'fut point surpris, in arrivant din l'cour, d'vir mon
Polyte
Qui n'savot pus d'ù s'sauver, ni c'mint faire pou
d'aller à s'lite !
Tellemint i-avot eu peur, in arrivant li-même à
s'maison et voyant l'patiau,
I-étot prête à s'incourir pou s'mucher à l'maison
Tasinque u bé à l'grange Cantiau.
Plats, assiettes, tape, tout culbuté pa hoques et pa
morciaux,
Les blancs-bonnets l'un d'sus l'aute et in carimoncheau :
L'inne ténor l'queue ou un morciau d'boudin à ses
dints,
L'aute chuchot inne saucisse co pus longue qu'un
potiau d'quémin
I faut dire la vérité : là-d'dins, i d'avot d'tous les
couleurs.
Pou d'certaines, i-allunent passer un monvais quart
d'heure.
Avouez un pau si ch'n'étot point inne pitié d'in vir des
si mal arringées !

les blancs-bonnets : les femmes

i-ont mieux : ils préfèrent
peunes-tierre : pommes de terre

à l'cheule : à celle

i-arotent : elles auraient

Chu : Ce ; toudis : toujours
sonne : semble
no Cou : notre Coq

à s'mode : à son avis

lun : leur
i n'intind pus ni dia ni tuque : il ne veut plus rien savoir ; dia (à droite)
et tuque (à gauche), ordres donnés à un cheval. Le sens de
l'expression, ici, n'est pas très clair
à s'lite : au lit

patiau : désordre, pagaille
s'mucher : se cacher
u bé : ou bien
hoques : morceaux

in carimoncheau : en tas

quémin : chemin
i d'avot : il y en avait

i-allunent : ils allaient

vir : voir

J'm'attinds qué, din l'binde, i d'avot pus del démotié
point inflées mais intonnées,
Surtout l'fimme Laramez et l'fimme Clairs-Yeux
Qui tunent drôldémint arringées tous les deux !
L'fimme Clair, in biête morte, tot rétindue tout à s'pus
long ;
L'fimme Laramez, prête à s'écarteler, tot anigée au
mitant del mason.
Maudit Cou (qui n'pinsutent point à li, et qui tot là !)
Li-même bié saisi in voyant d'z-affaires comme cha !
Bétout, si i-arot onzu, et pou bié faire, i lieun z'arot
donné l'extrême-onction !
A bié l'printe, i-étunent vramint din inne triste
position.
L'fille Clair erclamot tout court s'parrain Polyte in
brayant :
"‘Pou l'amour dé Dieu, venez erlever et erlaver em
maman !’"
L'fille Zeph Brice, à s'mode un pau pus malaine
(Pourtant, elle aussi, i-arot follu li brûler s'panche et
s'boudène !)
Disot qu'un moyé... d'faire comme à les rates,
L'ercœute à inne plache qu'in a point besoin d'dire
d'ù tout à l'plate.
D'un aute côté, si ch'n'étot point aussi pire, i n'allot
point beaucoup mieux :
L'fimme Laramez, téguant toudis, avot cor l'air
d's'erclamer au bon Dieu.
Elle étot tellemint si impaffée, ingavée et si bién
imballée
Qu'elle pétot co pus fort qu'el vieux gris baudet
Hubert Donné !
Sans pourtant être ercuite, elle s'in va in s'appoyant
l'long des murs,
Pour s'aniger au mitant du fié duche qu'i n'faisot
point si dur.
L'fimme Fafant, s'fille, un pau pus raides d'sus luns
gambes,
N'étunent point pus à lun-aiche qué d'z osiaux su lun
branque :
Avec el lanterne, l'sieuvunent tous les deux par
derrière,
Parce qu'i pinsutent qu'elle d'allot déballoter à
l'purière.

pus del démotié : plus de la moitié
intonnées : gavées (comme avec un entonnoir)

tunent : étaient

tot anigée : était accroupie

*Bétout, si i-arot onzu : Bientôt, s'il avait (litt. : "aurait") osé... ; i lieun
z'arot : il leur aurait*
A bié l'printe : litt. "à bien le prendre" : à vrai dire

brayant : pleurant

malaine : maligne, adroite
*brûler s'panche et s'boudène : lier, maintenir son ventre (panche et
boudène ont le même sens, comme, au vers 15, hoques et morciaux)*

ercœute : coudre
d'ù : où ; tout à l'plate : tout à trac

téguant : haletant

impaffée, ingavée, imballée : gavée

ercuite : complètement soûle

fié : tas de fumier ; duche : où

à lun-aiche : à leur aise

l'sieuvunent : la suivaient

déballoter à l'purière : déféquer dans la fosse à purin

L'grosse Thérèse, toudis prête à donner et erchevoir
 elle-même des lavemints,
 Tout in accourant in balançant avec s'chérinque à
 s'main,
 S'ingambielle din l'étrain et s'rétind tout à s'pus long
 din s'puriau
 Ni pus ni moins qu'si ch'avot té un grous cras viau.
 Là qu'i-avunent l'z otieux, et, si près d'l'ermette,
 Pou erfaire l'jeu, au bout del chérinque, i n'avot point
 d'busette.
 A ch't'heure, qué faire ? Sans cha, in n'povot point
 donner d'lavemint,
 Et puis, à bié l'printe, ch'étoit ouvrer sans agrémint.
 I-étoit bé cor question d'employer l'ancien ermède, pou
 n'point dire poriau.
 I follot courir trop long : i n'd'avot minque au gardin
 Cantiau.
 Pindant ç'temps-là, ravisant s'mère in pitié, elle li
 conseillot dé s'mette l'cul à buse,
 In attendant, qu'elle li récitrot les Litanies et les
 Rogamus.
 Si bé qu'à l'fin, in mau et in misère, i d'ont tout
 d'même wuidié.
 Nos blancs-bonnets n'ont qu'éte soulagés et écappés
 qué quand i-ont eu débondé.
 L'Cou n'sait point si cha té avec du jus d'fié ou du jus
 d'pronne :
 Si vos volez in savoir d'pus, vos n'avez qu'à
 l'demander à s'cousin Antonne.
 (...)

s'chérinque : sa seringue (clystère, pour les bestiaux)

S'ingambielle din l'étrain : Se prend les jambes dans la paille

puriau : purin

qu'si ch'avot té un grous cras viau : que si elle avait été un gros veau gras

Là qu'i-avunent l'z otieux : Voilà qu'elles avaient les instruments

busette : tuyau

ouvrer : travailler

poriau : poireau (jadis administré aux bestiaux comme suppositoire)

i n'd'avot minque : il n'y en avait que

ravisant : regardant

l'cul à buse : position accroupie facilitant la défécation

i d'ont tout d'même wuidié : elles s'en sont sorties

pronne : prune

Annexe : La Sentence du coq vue par Charles Deulin

Charles Deulin, le célèbre conteur de Condé (ville voisine d'Hergnies), a décrit la “Sentence du coq” dans un chapitre de son roman Chardonnette (1872).

La Sentence du coq est une de ces fêtes burlesques qui, comme la *Promenade de la Mère Folle* et la *Marche des Pimperlots*, témoignent de l'esprit satirique de nos pères (...)

A Hergnies, (...) c'est un coq — le coq du clocher, dont l'œil perçant a tout vu — qui devient, une fois par an, accusateur public. Ce jour-là, il se dédouble. Son corps reste en place mais son âme vient se loger dans un véritable coq, en chair et en os. Oiseau vigilant, il quitte son perchoir de bonne heure. Des

salves de mousqueterie annoncent son arrivée et le départ du cortège. En tête marche le *sot*, dont le nom rappelle les vieilles soties du Moyen Age. Coiffé du bonnet à cornes, vêtu du pourpoint bigarré de jaune, de vert et de rouge, le bouffon tient d'une main sa marotte et de l'autre une canne de tambour-major. Derrière lui vient la musique, composée de tous les *guisterneux* ou ménétriers des villages d'alentour. Elle précède un grand char orné de feuillage où siègent, sur des gradins, les juges, les assesseurs, le greffier, les huissiers, toute la cour en robe. Au haut du char, perché sur un de ces fauteuils d'enfants qu'on appelle, dans le pays, des *cados*, apparaît, grave comme un président sur son siège, le *co*. Autour de lui, dans des costumes multicolores, caracolent ses gardes, ses *wardes*, armés de sabres et de canardières.

De temps à autre les *wardes* déchargent leurs fusils. C'est lorsque le cortège est arrêté devant un cabaret par une barrière de verdure. Le *sot* en éprouve une terreur telle qu'il tombe foudroyé. On s'empresse de le relever ; il retombe sans connaissance. On lui tâte le pouls ; au lieu de sels, on lui met sous le nez une *triboulette* de bière. Le malade entr'ouvre un œil et, telle est l'efficacité du remède, que sa vue seule suffit à le guérir. Cette pantomime a toujours le même succès de rire.

(...) La multitude endimanchée, femmes et hommes, blancs bonnets et noirs chapeaux, attend bouche bée et les yeux ouverts "comme des roues de charrette". Au dernier rang, n'ayant pu jouer des coudes, se tiennent, courbés sur leurs bâtons, les vieux papas et les vieilles mamans qui, depuis quatre-vingts ans, n'ont pas manqué une seule fois la *calenge*.

La musique fait rage pour commander le silence. Enfin, le *greffier du co* se lève et, d'une voix claire et railleuse, commence la lecture de la *calenge*. Elle est écrite en vers patois de toute mesure, souvent d'allure boiteuse, plus riches d'esprit que de rime, qui ne reculent pas devant le mot propre et nomment les gens par leur nom. (...) C'est une immense cascade d'éclats de rire qui se fond dans une clameur bizarre, étourdissante, et les grands troupeaux d'oies que la foule a refoulés aux confins de leur domaine, battent des ailes, effrayés et, ouvrant le bec pour cacarder, ont l'air de rire aussi au joyeux réquisitoire du *co*. Mais, triste retour des choses d'ici bas ! Le *co* est un procureur impartial, intègre, incorruptible, qui ne ménage rien, ni personne, tel enfin qu'on n'en a jamais vu. Son exemple serait, pour ses confrères, un trop grand sujet de honte. Aussi, en signalant les coupables à la risée publique, a-t-il prononcé son propre arrêt de mort.

La lecture terminée, la musique recommence. Soudain les cris : *La tête du co ! la tête du co !* retentissent de toutes parts. Le peuple furieux s'insurge ; fidèles à la consigne, les *wardes* font mine de défendre leur maître, mais il ne les a pas épargnés plus que les autres, et bientôt, ils l'abandonnent lâchement. Ils font pis : ils l'appréhendent au corps ; puis, avec la pointe de leurs sabres ils creusent une fosse et l'y enterrent jusqu'au cou. Chacun d'eux alors et tour à tour est placé, les yeux bandés, à vingt-cinq pas du juste ; il marche sur lui et essaye à tâtons de lui couper la tête, afin de lui apprendre à ne pas dire la vérité, même en riant.

C'est ainsi que la force triomphe de la justice, et cette joyeuse comédie se termine par un sanglant trait de satire.

Tel était jadis le cérémonial de la *calenge du co*. Aujourd'hui, la fête a beaucoup perdu de son éclat. C'est à pied qu'on mène le *co* à son tribunal et, pour abrégé son supplice, on se contente de lui tordre le cou...

HONORÉ LESCOT

(1834-?)

*Honoré Lescot, né à Chevrières (Oise), fonde en 1871, à Compiègne, la Gazette des Paysans. De nombreux textes picards, signés de pseudonymes fantaisistes, paraissent dans ce périodique *, et il est au moins probable qu'une partie d'entre eux, sinon la totalité, sont de Lescot lui-même.*

En 1885, il publie à Paris un curieux livre, ou, pour être plus exact, un livre qui est surtout une curiosité : Entretiens philosophiques franco-picards sur le contentement de soi-même par l'éducation morale. De quoi s'agit-il au juste ? Un bon paysan, naïf et fruste juste ce qu'il faut, Jean-Pierre, écoute les leçons d'éthique de M. Douville, son cousin citadin, un homme instruit et convenable s'il en est... Pour souligner le contraste entre les deux personnages, Lescot les fait parler l'un en patois, l'autre dans le meilleur français !

Certes, un tel ouvrage a sa place toute désignée sur le rayon réservé aux chefs-d'œuvre de l'humour involontaire ; mais il faut ajouter que cet humour involontaire est aussi, en bien des endroits, involontairement grinçant ; — du moins nous fait-il grincer des dents ! L'auteur ne déclare-t-il pas dans sa préface, par exemple, qu'il souhaite la disparition des dialectes et que lui-même ne s'est servi du picard que pour se mettre à la portée des classes laborieuses ? — On pouvait bien, en effet, faire cette concession à leur sympathique rusticité ! Et s'il faut se mettre à la portée du peuple, c'est bien parce que le premier devoir est d'assurer son éducation, son "instruction"...

Honoré Lescot, dans la troupe des écrivains de langue picarde, fait donc quelque peu figure d'intrus, et l'on a quelques bonnes raisons de le regarder de travers.

Pourtant, il faut qu'il soit là, car une idée étonnante rend son œuvre incontournable. Lescot, en effet, nous dit dans sa préface : "N'ayant aucune visée philologique ni archéologique, [j'ai] écrit en picard tout simplement au point de vue littéraire (...) au lieu d'adopter un idiome local, [j'ai] préféré faire un choix dans tous les mots les plus compréhensibles des dialectes du Nord, en tenant compte de l'avis des glossaires et dictionnaires de MM. Corblet, Jouancoux, Vermesse, etc." En clair, l'auteur des Entretiens a tenté de mettre au point, pour le personnage de Jean-Pierre, une langue composite, quelque chose comme une première esquisse d'un picard standard possible... Ce fait très important n'a pas échappé à la sagacité de René Debrie, qui écrit dans son Panorama des lettres picardes : "C'est peut-être dans ce langage "littéraire" qu'il faut voir l'origine de l'idée d'un koiné dont on parlera beaucoup dans la seconde moitié du XX^e siècle".

* Un certain nombre de ces textes ont été repris dans Le Vritable Almanach Picard, que Lescot publie en 1873.

Entretiens philosophiques franco-picards sur le contentement de soi-même par l'éducation morale

Premier dialogue

(début)

JEAN-PIERRE

Bonjour cousin Douville. — Cha vau-ti toujours comme os volez ? Os êtes-ti toujours conteint d'vous ? Moé, cha n'est point d'meime. Quoéqu'ej soèche assez rétu, ej sus des foés tout grimeux, tout malconteint d'moé.

rétu : en bonne santé ; grimeux : morne, de mauvaise humeur

Ej woés par vous, cousin, qu'eine bonne induction cha put foaire l'héreuseité d'ein homme. Qué diffèreinche inter-nous deusse edpuis qu'os ez quittié no village por aller foaire vos étrukes das ches grandes écoles ! Mais cha n'vos o mie rindu pus grandier. Os n'êtes point comme ches fiérots qui n'veultent pus connaître des camarades ed leu jône temps. Os m'ez dit d'evnir vos woér ; Em vlo, cousin, cha vos foait-i plaisi ?

Ej woés : Je vois

qu'os ez : que vous avez

grandier : dédaigneux

DOUVILLE

Merci, cher cousin Jean-Pierre de votre bonne visite. Il m'est toujours agréable de revoir de bons camarades d'enfance, surtout ceux qui portent comme vous le caractère de l'honnêteté et du bon sens.

S'il est des parvenus qui méconnaissent leurs anciens camarades du village, et qui dédaignent les paysans, ce sont de pauvres fats dont l'éducation est bien incomplète. Pourquoi s'enorgueillir de l'instruction que l'on a reçue et considérer comme des inférieurs ceux qui n'ont pas le même avantage ? Ceux-là qui manquent d'instruction est-ce leur faute ? ou n'est-ce pas plutôt la faute de ceux qui devraient leur en donner ? Oui, mon cher Jean, si j'ai été à même de recevoir une certaine instruction, mon devoir est d'en faire part à ceux qui en ont besoin. Aussi, je vois avec plaisir que vous avez à me demander des renseignements...

JEAN-PIERRE

Quoé ! min cousin Douville, os volez bien keuser aveuc moé, pis m'rinsigner su chan qu'jé n'sais point ! Si j'aveus seù, j'aireus écrit d'avanche chan qu'j'ai à vos mander, pache equ' jé n'sais mie par qué bout kemincher. Diu ! qu'ch'est bisquant d'ête si gueudiche ! Il y o d'quoé s'dégouter d'ête au monde...

DOUVILLE

Comme vous y allez ! Le dégoût de la vie vous prend facilement, mon cher cousin. Pourtant, je ne vous crois pas à plaindre. Vous êtes à vos affaires, vous paraissez heureux en ménage. De quoi vous plaignez vous ?

JEAN-PIERRE

Ah ! nos y vlo. Ch'est qu'woyez-vous, min cousin, quoéqu'ej blague aveuc ches hommes et qu'ej risotte aveuc ches fenmes, das l'fond d'min cueur, jé n'sus jamais conteint d'moé. Qu'ej faisse blanc, qu'ej faisse noèrd, i m'sanne toujours equ'cha n'est point bien epis qu'os vau y trouver à redire. Vlo don pordéquoè qu'ej bougonne toujours après moè epis qu'jé n'sus point conteint d'ête au monde.

chan : ce

bisquant : vexant

i m'sanne : il me semble

Y n'd'a, saclé vingt non de quisse ! tchan qui z'ont bu
du g'nèfe y vinn'tent la mitan inragis ! n'est nin vrai,
cha ?

D'z'outes, chaque fos qui n'd'ont avalé tout leu seu,
l'femme ill' est seûre de faire inne petite conterdanse
accompagnée de l'musique Maque sus l'oche et
l'peung sus les dints. Cha ch'est inne belle danse !

D'z'outes, in vudant d'leu lit, tant qui n'aront po avalé
leu potion, y ont l'tronnerie vin leus dogts, in dirot des
gins qui z'ont fait in cœup d'malheur.

D'z'outes, y font comme sti là, de l'tchanchon de
l'Buresse :

Le v'là qui s'évèle,
Monsi va tcheur inn' boutelle
Et chin qui-a d'certain
Ch'n'est po d'l'eau bénit' qui-a d'vin.

J'ai ben laichi dire, qui n'd'avot qui s'élevottent
pindant l'nut pour avaler in p'tit tarin pou ravoïr leu
z'haleïne !

Ebé, après... vus veyi ben qui n'a rin d'si bon que
l'genèfe, pusque v'là chi in p'tit verre qui va sauver la
vie à c'malheureux qui dit, qu'sans cha y arot moru
de l'courte haleïne ! à vou motte que ch'trot vrai,
cha ?

Et les pinchonueux ! v'là acor des copagnons qui
saïtent chufler inne grinque au limereu in. Y s'in vont,
timpe au matin, inveuc leu djéole et inne provision
d'genèfe, et tout passe au bleu... y n'in reste po inne
goutte. Mais, alfos, l'pinchonueux, in rintrant à
s'majon, y fait comme Baptisse, l'homme Zélie, qui
tchéot à l'rinverse vin l'tchuveille à l'buée, inveuc
s'belle capote.

Chin qui a acore d'comique, ch'est vin in ménache
du qu'l'homme et l'femme y font au pus fort à in boire
et qui n'd'a in qui fait codaque vin in tcheun et l'aute
qui dort d'sous l'taffe, ses djambes in air.

Ch'est l'vrai tableau d'la passion... du g'nèfe.

*saculé vingt non de quisse ! : juron euphémique
y vin'tent la mitan inragis : ils deviennent à moitié enragés*

Maque sus l'oche : litt. : coup sur l'os

*vudant : sortant
l'tronnerie : le tremblement*

*l'tchanchon de l'Buresse : la chanson de la blanchisseuse (Watteeuw
fait allusion à une de ses propres œuvres, très célèbre)*

*Monsi va tcheur : Monsieur va chercher
chin : ce
d'vin : dedans*

*qui n'd'avot qui s'élevottent : qu'il y en avait qui se levaient
tarin : petit verre*

*y arot moru : il serait mort
à vou motte : à votre avis ; ch'trot : ce serait*

*pinchonueux : amateurs d'oiseaux chanteurs (pinsons, serins)
saïtent : savent ; au limereu in : numéro un
timpe : tôt ; inveuc leu djéole : avec leur cage
tout passe au bleu : tout disparaît
alfos : parfois
à s'majon : chez lui
tchéot : tombait ; tchuveille à l'buée : baquet à lessive*

*du qu' : où
vin in tcheun : dans un coin
l'taffe : la table*

Mais les ceux qui z'ont l'aplomb, in peut dire, ch'est les femmes, l'lundi au matin, in v'nant au marché !

Y much'tent vin inne petite cantine d'u qu'in vind des jattes ou ben d'z'assittes, sot diant pour aller d'aquater, mais, vous allez vir pouquo qui sont rintrées. Accoutez :

— Si in buvrot inne petite goutte, Zéphine ? pindant qu'in est chi ?

— Bé, ouais, tin, je n'sais po... in dirot qu'min déjeûner n'veut po foncer... d't'a l'heure j'ai bu inne goutte de douche, ch'est acor pisse... j'vas boire in p'tit verre de g'nêfe, euch'teur.

— Bah ! bah ! ch'est pasque te t'fais toudis de l'misère... t'as tin corps tout rinserré... Donnez deux gouttes, allez... Ch'est comme mi, vin l'temps, j'avos tellemint du chongrin qu'min tcheur y a déplachi, y avot des momints qu'j'avos d'z'inflexions vin min vinte, que j'pinsos qu'j'allos morir, ch'étoit min tchœur qui déchindot... d'après chin qui dirot l'méd'cin... mais aussi, Zéphine, du qui n'd'à inne qui n'd'a tant passé qu'mi ? hein !... à vou santé... ah ! qui pique !

— Ah ! boû... cacaque... quo qu'les hommes y boïtent tout... brrou... rimpliji nou verre, allez, c'l'homme.

— A vou santé... ah ! boû... Mais, Zéphine, crie après Juliette qu'ill'passe, là, inveuc sin quertin... tape sus les vrites.

— Liette ! Liette !

Et v'là Liette qu'ill'rinte.

— Tin, danisse ! ch'est Zéphine et Zoé ! et qu'mint qui va ?

— Bé, y va ben, in vint justemint d'vudi nou verres, te vins juste à pont pou payi inne tournée.

— Et bé, tin, in porot faire pus magemint... donnez tros verres, allez, c'l'homme.

Et v'là qu'in rinconte l'petit conte, in fait essin deux tros capelles... in chufelle in tarin par chi, in anisse d'in aute côté, inne absince acor d'in aute côté, in ervint à s'majon inveuc l'rouche nez... l'homme y n'a po à dîner, y dit à s'femme pou l'faire indever : après dîner j'n'irai nin over. Y bertonne, y rutelle et v'là l'ménache jus d'l'achelle !

Y much'tent : Ici mucher signifie "entrer"

d'aquater : en acheter ; vir : voir

foncer : descendre

douche : alcool doux, liqueur

euch'teur : maintenant

toudis : toujours

tcheur : cœur

du qui n'd'à inne qui n'd'a tant passé qu'mi ? : où y en a-t-il une qui en a tant bavé que moi ?

y boïtent tout : ils boivent, aussi ; rimpliji : remplissez

quertin : panier

danisse : interjection. Selon Carton, peut venir de tonnise, déformation euphémique de "tonnerre"

vudi : vider

magemint : de mauvaise façon, pus magemint : pire

essin : ainsi, comme ça

capelles : chapelles, c'est-à-dire débits de boisson (par antiphrase) ;

in chufelle in tarin : on "siffle" un petit verre

indever : enrager

over : travailler ; Y bertonne, y rutelle : Il grommelle, il grogne

jus : à bas ; achelle : planche de cuisine où l'on range la vaisselle

Ch'n'est nin essin ?

Vus veyi ben que l'genèfe y n'a rin d'pus bon et y n'a rin d'pus ma ?

Wetti, c'petit grand père, si in n'fait po boinne chire de l'vir avaler s'petite goutte ? Et tchan qui a ben mingi, vus pinsez qu'après l'café, y a inne saquo d'pus bon qu'in p'tit verre de Wambrechies ? Et du soir, d'avant aller à sin lit, in sait ben acor n'd'avalier in p'tit.

D'abord, l'genèfe est célèbre pa l'parole d'in grand homme sus l'pont d'mourir.

Y avot s'famille rassonnée à l'intour de sin lit. In li a d'mandé si y n'avot rin à dire d'avant mourir.

Y s'a assis à croupette sus sin lit... y a élevé ses is au Paradis... y a overre s'bouque et y a dit :

Du g'nèfe !!

Et y a moru !

nin : pas

Wetti : Voyez

inne saquo : quelque chose

*rassonnée : rassemblée
d'avant mourir : avant de mourir*

à croupette : accroupi

L'Paradis Terresse

L'histoire ille nous rinconte
Que, par in beau matin,
Père Adam vint sus ç'monte
Au mitan d'in jardin.
Ch'tot l'Paradis Terresse !
Vous m'demandez pouquo
Que ch'n'étot po Sylvesse
Pustôt qu'Jacq'line ou Cho.
J'vous jure que j'n'in sais po.
Tchan qu'j'y pinse y m'faut rire,
Ben des fos, tout min seu,
Quo qu'Adam y-a d'vu dire
Tchan qu'i s'a vu tout seu,
Au mitan des pos d'chuque,
Sans vir in copagnon !
Po inne femme, po inne buque,
Po l'debut d'in grognon ;

Ch'tot : C'était

Cho : François

Tchan : Quand. — Palatalisation de /k/ devant /a/, phénomène récent et très localisé (Tourcoing et partie orientale du Hainaut picardophone) ; d'vu : dû

pos d'chuque : "pois de sucre", sens incertain

*buque : petit morceau ; pos inne buque : rien
grognon : sens incertain : chien ou cochon*

Si fait, des bêtes férozes,
 Des tiques et des serpents,
 Dz'ours, des rhinoférozés,
 Des sinches et dz'éléphants
 Qui pourmenottent insonne.
 L'ours y mingeot inne pronne
 Et l'chameau, à deux g'noux,
 Vin l'allée des grouselles,
 Y s'régalot d'croque-poux !
 Au d'but d'in tchamp d'surelles
 In veyot lz'éléphants
 Qui cachottent à bruants !
 Ch'étoit beau d'vir chés bêtes
 Tous si ben s'accorder,
 Jeuer, s'faire des risettes !
 Inne fos qu'pou li souper,
 Adam y-avot fait tchure
 Des gros peun'terre à l'plure
 Et, pou li s'régaler,
 Des bellés cardonnettes,
 Des crassés marmoulettes,
 Conte in arpe y s'appo...
 Adam, sans faire in plo,
 Toute l'nut y ronfelle...
 L'lind'main tchan qu'i s'évelle,
 A peine qu'i-overt ses is,
 Y vot, tout conte ses pids,
 Rétindu sus l'verdure
 Inne fin belle créature,
 Frisée comme in Jésus !
 Qu'ille li dit : D'ù que j'sus ?
 — Tin, danisse, tchi qu'vous êtes ?
 Dit Adam, fin surpris.
 Mais vlà que dseur leus têtes,
 Inne voisie, vin les pronnis,
 Crie : Adam, ch'est vou femme,
 Aimez-le comme vous-même,
 N'disputez po trop fort,
 Soyez toudis d'accord,
 J'sus l'Bon Di, faut ête sache.
 — Ouais, bon Di, bon voyache,
 Dit Adam. Vlà des jeux !
 Mais qu'in va ête hureux
 Ichi à nous autes deux !

tiques : tigres

insonne : ensemble

croque-poux : groseilles à maquereaux
surelles : oseille

cachottent : cherchaient ; bruants : hannetons

pou li souper : litt. : "pour lui souper" (proposition infinitive avec sujet) : pour souper ; tchure : cuire
peun'terre : pommes de terre

cardonnettes : sorte de salade
des crassés marmoulettes : de grasses... (nous n'avons pu découvrir le sens de ce mot) ; y s'appo : il s'appuie

i-overt ses is : il ouvre les yeux

D'ù : Où ?
danisse : exclamation marquant la surprise

voisie : voix ; vin les pronnis : dans les pruniers

toudis : toujours

Vlà des jeux ! : En voilà une histoire !

Adam, à la badine,
 Y prind s'femme et Iz'evlà,
 Prom'nant dsous l'aubépine,
 L'feuiache et l'chériga !
 Vlà chin qu'l'histoire rinconte.
 Mais, pour mi, ch'est un conte,
 Que ch'étot in Orient,
 Leu Paradis Terresse ;
 Mi, j'n'accoute po leu plan,
 Ni pou quo, ni pou tchesse,
 Et, j'répétrai toudis
 Que si l'beau Paradis
 D'Adam et de s'compagne
 Ch'étot chi à Tourco,
 Et, j'vas vous dire pouquo.
 Allez vin la campagne,
 Vous verrez Iz'Orians,
 Qui dattent du vi temps,
 Ch'est là qu'i-ont voulu dire.
 Et, au d'but d'inne carrire,
 Vous arez dvant vos is
 L'quemin du Paradis,
 Erconnu à la ronte
 Tout dpus que l'monte est monte.
 Et l'cabaret, au fond,
 D'ù qu'in minche du djambon.
 A Tourco, vin nou ville,
 Y-a même in déchindant
 Qui, pou sin nom d'famille,
 Y porte l'nom d'Adam !
 Çl'homme y reste à l'Crasse Fesse !
 Vin l'Paradis Terresse,
 Les ours et Iz'éléphants,
 Les tiques et les serpents,
 Pour mi ch'est tout des craques ;
 Ch'tot pustôt des barbaques,
 Des lapins, des pourcheaux
 Et des vaques et des veaux !
 Vous l'avourez vous-même,
 Quo qu'ch'est qu'Adam et s'femme
 Y-arottent mis sus leu dos,
 Sot pou s'faire inne capote,
 Inne belle rope à la mote,
 Inne jupe, in caracos,

à la badine : bras dessus, bras dessous

chériga : seringas

leu plan : leur histoire

Ni pou quo, ni pou tchesse : Ni pour quoi, ni pour qu'est-ce : en aucun cas

chi à Tourco : ici à Tourcoing

vi : vieux

l'Crasse Fesse : nom d'un quartier ou lieu-dit de Tourcoing

des craques : des blagues

barbaques : canards

Y-arottent : ils auraient

Sot : Soit

caracos : corsage

Ou acor, inne castchette,
 Pour Adam mette sus s'tête.
 Quo faire, allons, veyons,
 Sans avoir eu d'moutons ?
 D'ù qu'i-arottent eu de l'laine ?
 Po sus l'dos de l'baleine,
 Ou sus ceux dl'éléphant,
 Du sinche et du serpent !
 Faut po s'mette cha vin l'tête :
 Ch'éto de l'boinne sayette,
 Ch'tot de l'laine de Tourco.
 Et, mes gins, vla pouquo
 Qu'nou ville est erlommée,
 Que s'laine est estimée.
 Tchan qu'i-ont eu leu malheur
 (Tout de l'faute de l'rongneusse),
 Adam y-a vnu fileur
 Et pus s'femme rattacheusse,
 Cha vous povez n'd'ête seûr.
 Mais, j'attinds des gins rire,
 Plein leu vinte et vnir dire :
 Te parles du Paradis ?
 N'd'a j'omais eu sus terre,
 Te n'sais po chin qu'te dis,
 Ch'est des contes de grand-mère.
 — Bé, mi, j'pinse tout l'contraire
 Et laichi m'vous parler,
 Vous allez m'approuver :
 L'Paradis, vin la vie,
 Ch'est, mes gins, tout d'abord
 De n'po connaîte l'invie,
 De s'continter d'sin sort,
 D'ben s'aimer, d'ête d'accord.
 Ch'est de çl'indrot d'la terre
 D'ù qu'in s'rappelle les jours
 Qu'vin les bras de s'ma mère
 In dormot sus sn'écours.
 Ch'est vin s'majon d'naissance
 Tout plein d'souv'nirs d'enfance
 D'tous nos joies, nos amours,
 Ch'est l'indrot de s'patrie,
 Que j'omais in n'oublie.
 Ç'beau Paradis,
 Ch'est sin pays !

erlommée : renommée

l'rongneusse : la teigneuse : la femme !

rattacheusse : ouvrière du textile

n'd'ête : en être

j'attinds : j'entends

N'd'a : Il n'y en a

chin : ce

laichi m'vous parler : laissez-moi vous parler

sus sn' écours : sur ses genoux

vin s'majon d'naissance : dans la maison où on est né

Philomène dans le besoin.

Extrait de la pasquille en prose Racontache de femmes, ce texte illustre remarquablement le thème bien picard des mésaventures arrivées à la selle, thème qu'on retrouvera dans Cafougnette à Ostende, de Mousseron (qui figure dans ce volume).

(...)

LAÏTE

Mais, ch'est pos Lomène qu'ill vint par chi ?

GÉLIQUE

Si fait... Quo-qu'ch'est ?... Ill' est bin djaune !

LAÏTE

J'pinse bin ; ill' a tché vin l'commodité.

ill' a tché vin l'commodité : elle est tombée dans la fosse

NINIE

Vin l'commodité !

MAGRITE

Ah ! cacaque !

LAÏTE

Ouais ouais. Attendez, in va li d'mander quo et tchesse. Tin, v'là Lomène, c'mint qu'y va ?

*quo et tchesse : quoi et qu'est-ce : les circonstances
c'mint : comment*

LOMÈNE

Bé, y va tout chi tout là, d'pus qu'j'ai tché vin l'commodité.

LAÏTE

In m'avot dit cha là, mais je n'voulos pos l'croire. Et c'mint qu'cha peut arriver, des saquos essin ?

des saquos essin : des choses comme ça

LOMÈNE

Bé, j'avos dit au propriétaire que l'planque ill' étot pourrisse et qu'in jour ou bin l'aute in arot tché d'vin ; y n'voulot pos m'acouter. Si bin que l'jour de l'ducasse des Platés Fêfes, qu'j'étois tout rhabîée pou mi aller dîner à Neuville à l'majon de m'sœur Zéphine, j'm'in vas au commodité et j'm'assis... J'étois pos acore à plache que j'sins l'planque qu'ill' bouche... J'veux m'erlever mais v'là l'planque qu'ill' s'in va vin l'commodité et mi avec... Je nd'avos qu'à min minton !

in arot tché d'vin : on serait tombé dedans

dîner : déjeuner

Je nd'avos : J'en avais

LAÏTE

Jour de grâces ! Et c'mint qu'in t'as tirée hors ?

LOMÈNE

Bé, j'ai criée "Au secours !" , mais in v'not m'erwetti et in s'ind'allot comme pou dire "Bon appétit" ; y n'avot personne qui voulot m'attouchi pou m'ertirer, malgré que j'leu dijós : "Je n'sins rin, j'n'ai pos d'ma", y s'indallottent in t'nant leu nez à deux mains. Ch'n'est foque au d'but d'inne demi-heure qu'in m'a ertirée hors avec des cordes, et in vudant j'ai perdu mes connaissances. J'étos prope, personne y n'osot m'rapprochi. In m'a traînée avec des cordes par-dessous inne pompe et in a pompé su min corps à tour de bras. Tchand qu'j'ai ervenu à mi-même j'voulos imbrachi m'n homme, mais li y n'a pos voulu. J'ai attatchi l'propriétaire par-devant l'tribunal pou li payi mes habits bradés, mais y n'a foque été condamné à 16 francs d'amende. Et acore, y a eu l'air de rire de mi ; in vudant du tribunal, y m'a dit qu'j'avos eu d'la chance, pas'que j'aros povu mourir dans l'besoin ! Mais n'a pos d'avanche je n'peux pos l'roublir : j'ai toudis l'commodité vin m'tête et in dirot toudis que j'pue ! Allons, à r'vir, j'm'in vas.

TERTUS

A r'vir Lomène.

GÉLIQUE

Pure vérité, in a sin tchœur qui lève d'rache qu'ill' pue. Bouh ! Tcheu pesse !

(...)

erwetti : regarder

y s'indallottent : ils s'en allaient

Ch'n'est foque : Ce n'est que

in vudant : en sortant

attatchi : attaqué ; pou li payi : litt. "pour lui payer", où "lui" est sujet du verbe à l'infinitif : pour qu'il paye

j'aros povu : j'aurais pu

n'a pos d'avanche : il n'y a rien à faire

à r'vir : au revoir

in a sin tchœur qui lève d'rache qu'ill' pue : on a le cœur levé de "rage" (de révolte) tellement elle pue ; Tcheu pesse ! : Quelle peste !

CCHARLES LAMY (1848-1914)

Le Cambraisien Charles Lamy fut, trente-trois ans durant, voyageur pour le compte de fabricants de chicorée.

Parallèlement, il écrivit une œuvre abondante, qu'il commença à publier en 1891 (premier fascicule des Passe-Temps kimberlots ; les suivants parurent en 1892, 1893, 1897 et 1900).

Membre de la Société des Rosati Picards, Lamy se lia avec David, et les deux hommes entreprirent ensemble un dictionnaire picard resté inédit.

En 1909, sa fille Marie se noya sous ses yeux en Auvergne et ce drame affreux lui fit perdre la raison.

L'œuvre de Charles Lamy, sans grande originalité, se compose pour sa majeure partie de poèmes, aux rythmes quelquefois un peu hésitants.

Outre les Passe-Temps (plus de neuf cents pages), il faut citer La Vie d'l'Ouvrier (1896), Contes d'Pépère (1905) et les Notes d'un Acouteux (en prose, inédit).

Lamy apparaît surtout comme un observateur attentif et sensible du petit peuple cambraisien. Certaines pièces (Chés déshérités, Chés Bonnes Sœurs), bien que terriblement datées dans leur forme, peuvent encore nous émouvoir.

Chés coconniers

Dans la première partie de ce poème (extrait des Passe-Temps kimberlots, 4^e fascicule, 1897), Lamy nous montre le coconnier (marchand d'œufs et de volaille) achetant aux fermières des œufs

"Pondus dpuis tros smaines, / Queuques viux coqs, queuques glaines, / Des lapins foireux, / Un dindon étique, / Des poulets morts-nés, / Des canards rcanés, / Sés comme un coq d'trique"...

Comment va-t-il faire pour écouler cette pitoyable marchandise ?

(...)

Qmint q'ch'est q'cha s'pratique ?

Je n'sais, mais l'certain

L'sam'di au matin

Tout est magnifique.

Et quind ch'coconnier,

Arrivé su l'plache,

Pour faire sn'étalache,

Déballé sin panier :

Chés poules sont pouillettes,
Ch'dindon gras à lard ,
Chés œufs par hasard
Trop frais pou ds'om'lettes ;

Chés canards soufflés
Sont pus ronds qu'des jattes ;
Chés coqs ont leu pattes
Comme des jônnes poulets ;

Cor pu raide qu'eune plainque
Et leu painche à l'air
Chés lapins ont l'chair
Devnue ferme et blainque ;

Chaque pigeon (l'pus fort),
La veille pire qu'eune loque,
Passe pour in manoque
Tué pa dvaint d'ête mort.

Pis, quind l'cuisinière
Vient pou n-n'acater,
Alle a biau tâter
Cheulle painche et ch'drière,

Les rnifler d'tout près,
Sins doute et sins rire,
Alle est forchée d'dire
Qu'y n'a rien d'pus frais.

Et vlà comme in ville,
Tout in marchaindaint,
Chés gins sont mis d'dins
Pa chl'homme pus qu'habile.

Eune preuve pour cainger
Q'lorsqu'in sait s'y preinne
Tout est bon à veinne
Mais faut l'arrainger.

Chés poules sont pouillettes : les poules sont toutes jeunes

plainque : planche

painche : ventre

manoque : pigeon de concours

cainger : changer

preinne : prendre

FÉLIX FABART

(1837-1919)

Né à Fignières, près de Montdidier, en 1837, Fabart vécut longtemps à Paris, où il exerçait la profession de géomètre. A cinquante-deux ans, en 1889, il fut d'ailleurs élu président du Cercle des Francs-Picards de la capitale. Il prit sa retraite quelques années plus tard et revint au pays, où il assura la direction du Franc-Parleur de Montdidier.

Son œuvre en dialecte est parue dans cette feuille à partir de 1894. Elle comprend près de cent cinquante contes, dont quarante-neuf furent regroupés en 1903 dans le volume des Contes gaulois. A cette production, il faut ajouter une traduction en patois de Montdidier d'un sermon de 1637 en picard de Tourcoing (Un bieu sermon, 1901), les Avintures ède Jean Berlou et Jacques Etron à Paris (en feuilleton dans Le Franc-Parleur, 1901), une fable imitée de La Fontaine (L'Ernard et ch'corbieu, 1907), une pièce de théâtre qualifiée de "paysannerie franc-picarde", Eune démarche réussie (1907).

Fabart a publié plusieurs livres en français, dont Histoire philosophique et politique de l'occulte, avec une préface de Camille Flammarion (1893) et Le Coup du lapin, "roman social" (également en 1893).

Fabart excelle dans la petite historiette scatologique, issue des fabliaux. Comme Seurvat (et bien d'autres !), il paraît obsédé par la matière fécale et par sa consommation (cf. en particulier, dans les Contes gaulois, la pièce intitulée L'belle manière d'attraper un cochon). Par ailleurs, la vigueur et la méchanceté de son trait sont remarquables et annoncent Dessaint.*

Ech Traine-Carcasse

(récit de m'grand-mère)

Cette pièce étonnante, écrite en 1896, est sans doute la plus forte du recueil des Contes gaulois.

Dins men joène temps, o trainoit eune carmaine
d'tchien crevè, au mitan d'ches rues, l'jour du
Sèmedi-Sant, inter l'Angelus du matan épi l'office
ousqu'o foit l'ieu bénite ède Pâques.

J'm'en souviens comme au jour d'aujord'hui, vu
qu'eune ennée ch'est mi qu'o 'té l'Traine-Carcasse.

carmaine : charogne

ch'est mi qu'o' té : c'est moi qui ai été

* Bibliographie — Félix Fabart : Contes gaulois (avec une présentation et un lexique de R. Debrie). Université de Picardie, Amiens, 1980.

Pourquoi mi putout qu'un eute ? Parche que, pour l'dergnière tornée ousqu'o z-alloit routler, ch'étoit mi qu'étoit arrivé ch'daren.

Quoi que l'pratique-lo, des pus dégoûtantes, alle voloît dire, ch'est m'grand-mère qui vo l'expliqui ; j'li laisse la parole (...)

*routler : faire la tournée des œufs à Pâques, au bruit d'une crécelle
daren : dernier*

La grand-mère fait remonter la coutume du Traine-Carcasse à l'époque du Christ. Judas a trahi son maître pour trente pièces d'argent. Une fois touché le salaire de son forfait, il s'aperçoit qu'une des pièces est fausse...

Mais sen pus grand chagran n'venoît point d'avoir 'té un traître : ch'qui li saignoît l'tchœur, ch'étoit surtout que l'intendant li avoit feuilé eune pièche qui n'valoit rien, dont i n'porroit point s'défoire, ch'qui diminueroit d'autant l'proufit de s'trahison...

Et s'rapacité d'Juif avaricieux li tornant tout-à-foit la boule, il aherd eune longe éde beudet et i vo s'pindre, éde colère, à un cleu dins les commodités de s'moéson...

Quant o s'est aperchu d'la chose, Judas Ischariote avoit quii sn'âme ; s'fighure alle étoit edvenue toute verte ; i sacquoit eune langue pleine éde bavures, et s'panche s'étant crévée, ses boyeux is drouillaient jusqu'à terre, que ch'étoit eune infection !...

Vite, o z-o copé l'longe d'ech pindu avu un coutieu, tout pris d'ech cleu ; ech traître, il est tcheu à terre en faisant "wack !" au mitan de l'matière qui avoit dégoulinée d'ses boyeux et, comme l'odeur qui répandoit étoit capabe d'amener la peste dins Jérusalem, ben vite o z-o saisi l'bout d'corde qui dépassoit s'tête, et o l'o trainé comme eune carmaine dins grand treu qui servoit d'dépotoir dins forbourg d'la ville, où il o porri avu des morcieux d'vianne éd toutes sortes d'bêtes, et un monchi d'eutes ordures !..."

Vlo l'histoire que m'grand-mère alle racontoit à qui vouloit l'intindre ; L'Evangile, il est vrai, n'en dit point

aherd : saisit

*quii : chié
sacquoit : tirait
drouillaient : coulaient, se répandaient*

tcheu : tombé

dins forbourg : dans un faubourg

monchi : monceau

JULES MOUSSERON

(1868-1943)

Né au Plat Coron, à Denain, le 1^{er} janvier 1868, Jules Mousseron descend à la fosse Renard le lendemain du jour de ses douze ans. Il passera quarante-six ans au fond, jusqu'en 1926. Il a raconté dans M'passé et m'présint les étapes de sa carrière de mineur : galibot, rlèveux à terre, freinteux, déballeux d'balles, enfin mineur proprement dit.

A quatorze ans, il est orphelin de père et soutien de famille. La dureté du travail ne l'empêche pas de suivre des cours du soir ni de participer aux activités des sociétés locales : Compagnie des Arbalétriers, Union Chorale de Denain...

En 1898, pour raison de santé, il devient raccommodeux, c'est-à-dire charpentier, métier réservé aux mineurs usés et qui consiste à entretenir le boisage des galeries. L'année précédente, il a publié son premier recueil de poésies patoises, Fleurs d'en bas. Rapidement, il acquiert une certaine notoriété, d'autant plus qu'il lit ses œuvres en public et, selon tous les témoignages, avec un très grand talent. Par la suite, ses lectures (il en donnera plus de mille) attireront des foules considérables.

Les recueils se succèdent : après Fleurs d'en bas (1897) paraissent Croquis au charbon (1899), Feuilletts noircis (1901), Coups de pic et coups de plume (1904), Au Pays des Corons (1907), Éclats d'gaillettes (1913), Les Boches au Pays Noir (1920), La Terre des galibots (1923), Les Fougères noires (1926), Autour des terris (1929), Mes dernières berlines (1933). La plupart atteignent les dix éditions du vivant de l'auteur. Poète quasi officiel de Denain et du Nord, Mousseron était comblé d'honneurs dès avant la quarantaine. Sa célébrité était telle qu'on fabriquait des pipes, des assiettes, des verres à son effigie. Il mourut à soixante-quinze ans, en 1943. Trois ans plus tard paraissait un recueil posthume, Dans nos mines de charbon.

L'œuvre tout entière de Jules Mousseron est consacrée à la mine et constitue à ce titre un document exceptionnel, que le poète évoque le travail des hommes au fond ou qu'il nous fasse visiter, méthodiquement, les différentes parties d'une exploitation, comme dans le Voyage au long d'une fosse ; ou qu'il décrive, dans Eune visite dins les mines de Courrières, les galeries ravagées par le coup de grisou (il fut en effet autorisé à visiter Courrières juste après la catastrophe qui coûta en 1906 la vie à douze cents mineurs ; un porion le guida dans les galeries, où les sauveteurs s'affairaient encore). C'est toute la mine qui revit : le travail, la souffrance, mais aussi les distractions, les fêtes, les sorties... C'est ainsi que Jean Dauby a pu rééditer le poète en réorganisant son œuvre autour de deux grands thèmes : le labeur (volume intitulé A l'fosse), les loisirs (volume A l'ducasse) ; un troisième volume regroupe tous les textes où apparaît le fameux Zeph Cafougnette, personnage créé par Mousseron dès 1895 et dans lequel tous les chtimis se sont reconnus.

Le style de Mousseron nous paraît aujourd'hui un peu mécanique et facile, mais, en bien des endroits, le poète a de l'accent, du nerf, et l'émotion passe. Sa prosodie, en tout cas, est

irréprochable, et si la “poésie pure” n’affleure que rarement dans son œuvre, on ne saurait nier qu’elle s’y rencontre :

Pourcheau et gins plong’nt in même temps dins l’iau.
L’rivière espite comme eune pleuve à z-yeux d’vaque.
(L’course à pourcheaux su l’iau)

Et, à la fin du même poème, Cafougnette, en maillot de bain, repartant avec le cochon qu’il a gagné :

Les deux tout-nus, avec el même sourire,
Pass’nt, et la foule ouvre l’quémin d’bon cœur...

*Enfin, il faut dire un mot du picard de Mousseron, pour regretter sa francisation excessive, au niveau du lexique comme au niveau de la syntaxe. Dans sa phrase, Mousseron garde quelques caillots de patois, aux points nodaux, mais tend à gommer ailleurs les aspérités du dialecte, pour qu’un public aussi large que possible puisse le lire sans trop de problèmes. A sa décharge, il faut dire qu’une telle pratique était de loin la plus courante à cette époque où les auteurs ne se posaient guère la question du “statut” de la langue régionale face au français. Ces réserves faites, il n’en reste pas moins vrai que s’il fallait nommer les cinq écrivains picards les plus importants des deux derniers siècles, de toute évidence Mousseron serait du nombre, non seulement en raison de tout ce qu’il représente, mais aussi, et surtout, pour la qualité de son écriture *.*

Les débuts du métier

Ce poème est le premier d’une série de sept qui constitue le groupe M’passé et m’présint. Mousseron y raconte sa vie, en trois cent quatre alexandrins. Daté de 1928, M’passé et m’présint parut l’année suivante dans le recueil Autour des terris (1929).

Pindant près d’un d’mi-siècle, j’ai travaillé à l’fosse.
A douze ans, j’ai cminché comme galibot, pauvre gosse !
Avec el Roux-Boilly, j’sus intré dins l’métier.
J’étois assez tillache et maigre comme un sauret.

galibot : apprenti

Un bout’lot d’huile su m’dos maint’nu par eune fichelle,
J’dévos desquinte ainsi pus d’quate cents mètres d’échelles.
I fallot qu’mes tiotes gampes passent deux bougeons à l’fos,
Et filer ! ou, sans cha, in marchot su mes dogts.

bout’lot : bidon en fer blanc

* *Bibliographie : Jean Dauby a réédité Jules Mousseron en trois volumes, après avoir classé les poèmes par grands thèmes : Tout Cafougnette (1974), A l’fosse (1975), A l’ducasse. Éditions J. Dauby, Valenciennes.*

A l'occasion, j'ai eu mes deux tiotes mains meurtries.
 "Ch'est pou mieux t'indurchir !" m'a dit eune brute impie.
 I faut pinser qu'tous lz'hommes, chacun s'leumière au front,
 S'infonçotent à la file les quatre cents mètres parfond.

L'chaîne ed gins s'ingouffrot comme eune chute dins l'espace,
 Si vite qué l'feu des lampes plaquot s'lumineuse trace...
 Pourtant, à s'large cheinture, el vaillant carbonnier
 Avot accroché s'pic ou s'longue batroulle d'acier.

batroulle : barre de fer

Un gosse, au comminch'mint, d'vot allonger les côtes !
 Mais, un p'tit peu à l'fos, j'm'y sus mis comme les autes.
 J'ai passé tous mes gourmes, j'ai fait tous les états
 Qu'un mineur, dins sa vie, dot faire tant qu'i pourra.

Quand, après galibot, j'ai té rléveux-à-terre,
 "T'peux dire : adieu bon temps !" m'a crié m'vieux brave père.
 Inl'ver des lourds caillaux, ch'étot dur pour des p'tits.
 Ç'pénipe travail est fait pa des hommes aujord'hui.

rléveux-à-terre : ouvrier qui remet les terres au remblai

Puis, in m'a mis freinteux ; insuite, déballeux d'balles,
 J'décag'tos les berlines d'un long treuil à huit tailles.
 J'n'étois point fort pou faire cheulle bésonne aisémint ;
 L'Gaucher, l'raccommodeux, v'not m'assister souvint.

freinteux : ouvrier qui freinait la poulie du plan incliné ; déballeux d'balles : ouvrier qui sort les wagonnets (= balles) de la cage

Qu'i m'est douche d'arbusier à ç'bon vieux comarate !
 L'Gaucher savot qué m'père chômot, grav'mint malate,
 Qué m'mère joignot à peine les deux bouts d'sin budget
 Et qu'alle n'avot qu'mes sous pou garnir el buffet.

raccommodeux : mineur, souvent âgé, chargé de l'entretien des boisages (toutes ces définitions sont données par M. J. Dauby)

Adon, i f'sot si pauvre à m'maison, qu'jé m'rappelle
 Qué j'm'in d'allos l'diminche vindre, dins eune tiote corbelle,
 Des tartes et des oranges, des gauques, des cras-ballons,
 Au p'tit bal qui s'trouvot là tout près dé m'coron.

cras-ballons : caramels

Les vieux s'souviennent dé ç'bal. Ch'étot l'Plancher d'Usine.
 Y'avot là plein d'gaîtés, d'biautés et del bonne mine.
 Les couples, après chaque danse, vénotent, par charité,
 A m'boutique, sous l'orchestre, gintimint m'acater.

L'somme qué cha rapportot f'sot du bien au ménache.
 A vrai dire, ç'commerce-là n'donnot point grand gagnache !
 Quand in avot vindu quatorze tartes à un sou,
 El bénéfice étot ed dix centimes in tout.

Infin, l'bon vieux Gaucher, quand j'ai quinze ans à peine,
 I m'fait nommer hiercheux pou grossir mes quinzaines.

hiercheux : hercheur, chargeur de houille, au fond de la mine

Ch'est un ouvrache bin dur, j'ai des grèles bras d'infant
Comme des sommiers d'guéïole et des gampes à l'av'nant.

Em berline est immense pour mi, pauve pétiotte pluque.
J'ai tout l'air d'eune fourmiche qui pousse un morciau d'chuque ;
Et quand, del grande escoupe, ej foustique dins l'carbon,
L'ouverrier s'moque ed mi in m'appélant "l'criquion".
(...)

(Autour des terrils, 1929)

sommiers d'guéïole : barreaux de cage

pluque : grain de poussière

*escoupe : pelle du hercheur ; foustique : remuer un bâton, un outil
dans un trou (trad. J. Dauby)*

Dans nos mines de charbon

Souv'nir ed grève

El Berger, frère dé m'grand-mère,
Qu'in appélot "l'sot", naguère,
Parce qu'il avot trop d'esprit,
M'a conté ç'curieux récit :

Les carbonniers sont in grève ;
L'nuît est calme aux environs ;
Mais bin avant qu'alle s'achève
Les portes randouillent dins l'coron.

Ch'est l'patrouille qu'in organise.
Les mineurs doivent, au signal,
Impêcher les non-grévisses
Dé s'rindre à l'fosse au travail.

In buque a m'volet, in m'nomme ;
J'n'ai point l'temps d'boire em café,
Et j'm'in vas avec d'outes hommes
Vers eune fosse loin dé m'cité.

Longtemps, longtemps in chémine,
Les voyettes à travers camps.
Les feux des coulées d'usine
Nous font des ombres d'brigands.

Vlà l'fosse infin, vlà l'carcasse
Des moulettes, in grève aussi.

carbonniers : mineurs

randouillent : claquent

moulettes : selon Jean Dauby : molette qui entraînait le câble de la cage

Bintôt, des gendarmes nous chassent
Et nous éparpillent ainsi.

In s'arforme, in s'injurie,
Et ç'jeu-là dure tant et pus ;
Aux rares non-grévisse, in crie :
"Fainéants ! roufions ! vindus !"

L'boucan continue d'pus belle,
Sans trop d'arnicroches tout'fos.
Mais j'n'ai point mingé d'pus l'velle
Et j'sins m'vintre qui colle à m'dos.

J'n'ai pas eu l'soin d'prendre eune croûte,
Busiant d'être tenu moins qu'cha.
Ch'est eune mauvaise faim sans doute,
J'sus tourniche et m'cœur s'in va.

Un méchant m'pousse sur un gosse
Vêtu d'ses loques ed mineur.
Ç'galibot veut gagner l'fosse,
L'arrête près d'mi par malheur.

J'brise el cordiau del mallette
Qu'i porte attachée à s'cou.
J'vole ses deux tartines complètes,
Puis j'disparais comme un fou.

Ç't'actions n'mé paraît point dure ;
Dins m'délire i m'faut minger,
Et l'briquet d'fromache et d'burre
Slon mn'instinct va m'soulager.

Derrière eune haïure voisine,
Jé m'muche pou minger tout seu.
Fiévreus'mint, j'ouvre les tartines ;
Mais qu'est-ce qué j'vos là, mon Dieu !

L'drame m'apparaît comme un rêve,
Comme eune douloureuse vision :
L'galibot n'peut point faire grève,
Y-a trop d'misère à s'maison !

S'pauve briquet mé l'dit tout d'suite :
L'infant n'avot pou s'tiot bec
Qu'un mince morciau d'carotte cuite
Rétindu su du pain sec !

roufions : traîtres

J'sus tourniche : J'ai la tête qui tourne

briquet : casse-croûte du mineur

Galibot, t’vis core, j’espère.
Au souv’nir dé ç’vol ed pain,
Pardonne, parce qué j’sus grand-père,
Pardonne, car j’avos si faim !

(1946)

Cafougnette à Ostende

monologue (1927)

I n-d’a qui n’ont pas d’chance. Pourquoi ? In sé l’demande.
L’aute jour, quand la “Musique” alle a ’té à Ostende,
El bon Zeph Cafougnette, l’homme toudis dévoué,
Comme i portot l’grosse caisse, i-a eu s’voyache payé.

Lé vlà dins un hôtel avec un comarate,
Un garchon débrouillard qu’in nommot Touque-à-l’jatte.
Zeph n’pouvot mau d’quitter un homme si dégourdi,
Car li, dins ses voyaches, i s’infarfouille toudis.
Jusqu’à l’heure du dîner, tout marchot à merveille.
D’boire in sintot déjà récauffer ses orelles.
Cafougnette, dins la mer, i-avot pris un bain d’pied
Et fait l’tour ed la plage à q’vau sur un baudet.
In avot déjeuné d’eune paire ed boîtes d’moules
Et chuché des crevettes comme des ossiaux à l’moulle.
In avot acaté des caracoles-souv’nirs,
Dins l’prom’nade in barquette lâché pus d’un soupir.
A cht’heure, Zeph et sn’ami, face à face à l’même tape,
Décollotent l’dîner d’un appétit du diape !
Ils avotent, Dieu merci, “el pain à discrétion”
Et tous dîneux comme eusse arotent ruiné l’patron.
Zeph i faisot des joues comme des énormes soufflettes,
Car el gaillard, pou mier, i n’faut pas li-in promette.
Infin, tout i dallot, quand vlà qu’malheureus’mint
Cafougnette, in mingeant, i-attrape el dévoîmint.
“Viens m’moutrer d’ù qu’ch’est l’cour, qu’i dmande
comme cha à l’aute ;
Ej sins m’vintre qui gargouille. Faut qué j’vache à l’culotte !”
Mais l’autre “désivorant”, ed peur ed perdre un plat,
I li répond vag’mint : “Va tout seu, ch’est par là”.

toudis : toujours

n’pouvot mau d’quitter : se serait bien gardé de quitter

ossiaux à l’moulle : os à moelle
caracoles : coquillages

Décollotent : dévoraient

mier : manger
tout i dallot : tout allait bien
dévoîmint : colique

qué j’vache : que j’aïlle
désivorant : dévorant

L'pauve Cafougnette, après avoir ouvert douze portes
 Et avoir eu chaque fos les sueurs ed la morte,
 I trouve un cabinet d'faïence eddins un coin.
 Oui, mais ch't'un cabinet d'eune forme qu'in'connot point.
 I n'sait pas, l'malheureux, qu'i faut abassier l'planque...
 I n'a pus l'temps, d'ailleurs ; i li vient s'dernière cranque !
 I s'assit d'eune fell'té su l'tro tout grand ouvert.
 Brouf ! lé vlà qu'i s'infonce in jtant ses gambes in l'air !
 Sin corps ployé in deux dins l'cuvette dégouline,
 Comme un lapin trop grand qu'in tasse dins eune terrine.
 I n'peut point kéir bas, mais i s'infonce assez
 Pou qu'malgré mille efforts, i n'peuche pus s'arléver.
 Pus qu'i débat des bras, pus qu'i débat des gampes,
 Pus qu'l'invers dé s'figure i s'cale eddins l'basse-campe !
 Lé vlà là bin inch'pé ! Dins s'malheur, si roupieux !
 Sans n'pus pouvoir bouger, prisonnier li tout seu !
 Soulagé d'un côté, mais bin imbêté dl'aute,
 I reste ainsi planté dins cheulle pose mal commote.
 I-a biau crier, hurler, timpêter comme un sourd :
 Personne n'l'intind, personne n'arrive li porter secours.
 I-est forché dé s'calmer, pusqu'i n'a point d'avanche.
 I s'dit qué s'comarate in train d's'implir el panche
 Va bintôt vnir, sans doute, l'tirer dé s'position...
 Pauve Zeph ! té n'mérites point eune parelle punition !
 Il a l'air d'un crapaud géant dins l'fond dl'ombrache...
 Ch'n'est pourtant pas ainsi qu'i-avot promis l'voyache !

Touque-à-l'jatte, à l'hôtel, après l'café-cognac,
 El vintre bin rassasié, il allume es toubac.
 Pis, in saquant s'pipette, i pique es pétiot somme,
 Contint comme pourrot l'être el pus heureux des hommes.
 I dort bin tros quarts d'heure ! Infin, l'garchon d'café
 L'allote in li disant qu'il a assez ronflé.
 Touque-à-l'jatte ouvre les yeux, et sitôt qu'i s'réveille,
 I sint bin qu'i n'a pus el conscience si tranquille.
 L'feumière du vin passée, i busie à sn'ami,
 Au bon Zeph Cafougnette qui n'est pus là près d'li...
 I s'estampe aussi vite qu'i li vient cheulle pinsée,
 Court jusqu'au cabinet in deux tros agambées,
 Et là, saisi d'horreur, lé vlà qu'il aperchot
 S'copain, les gambes in l'air, comme un bruant su l'dos :
 "Qu'est-ce qu'é t'fais, malheureux ? Bé ! tén'savos point l'dire
 "Qué t'étois chi collé comme eune mouque dins dé l'chire ?"
 Et Cafougnette répond d'eune voix à findre el cœur :

cranque : crampe
d'eune fell'té : à toute vitesse

kéir : tomber

inch'pé : embarrassé ; roupieux : honteux

in saquant s'pipette : en tirant sur sa pipe

allote : secoue

L'feumière du vin : les vapeurs du vin ; busie : pense

s'estampe : se dresse

bruant : hanneton

“Bé ! j’sus maté d’crier, et personne i n’acqueurt !
— Alors, fallot sonner après l’garchon, grosse biête !”
Zeph répond, moutrant l’chaîne qui berloque dzeur es tiête :
“Bé, j’ai sonné quate cops ! Après j’n’ai pus osu :
Chaque fos qué j’sonne, in m’jette un seyau d’iau au Q !”

mate : épuisé
berloque : va et vient, se balance
seyau : seau

L’Course à pourcheaux su l’iau

Pour Robert Marlière.

Nous sommes d’allés à l’ducasse dé l’Bacqu’trie
Pou vir la Joute ; mais y-avot bin pus biau !
Par eune fière chance assez rare dins la vie,
Nous avons vu l’Course à pourcheaux su l’iau.

l’Bacqu’trie : quartier de Denain

I f’sot biau temps. L’solel, in pleine leumière,
Répandot l’joie, par tout t’avau l’Cité.
Des milliers d’gins su les digues dé l’rivière,
Bienheureux d’vivre, rayonnotent d’gaîté.

par tout t’avau l’Cité : sur toute la Cité

Sur eune estrate aux drapeaux qui brandillent,
Les concurrents, binde d’fameux nangeux,
Frétillent tous nus comme eune pêquée d’anguilles
Et dans’nt aux sons dé l’musique des baqu’teux.

baqu’teux : bateliers

L’Jury est là, dominant l’immense foule
Pa l’rédingote, pa l’insigne à rubans
Et l’capiau-buse, in forme ed boîte à moules,
Qui rind ces gins près d’un d’mi-mètre pus grands.

capiau-buse : haut-de-forme

Tout au mitan d’ces messieurs, in d’mi-cherque,
Y-a un pourcheau au bout d’queue assez court,
Avec orelles et pattes barbouillées d’terque.
Infin, in lit l’réglemint du concours :

terque : goudron

“Faut point toucher ni ls’orelles ni les pattes.
L’filou s’verra aux mains marquées d’goudron.
L’pourcheau dins l’iau, faut l’ram’ner su l’estrade.
Ch’est au vainqueur qu’appartiendra l’cochon”.

Tout l’monde i s’tait ; in vient d’crier “Silence !”
M’sieur l’président donne ses ordres à haute voix :

“Vous les nangeux, attention, faut qu’in s’lance
Après l’pourcheau, au bout d’trois : un... deux... trois !”

Mon Dieu Seigneur, queu tableau ! queu spectacle !
Pourcheau et gins plonq’nt un même temps dins l’iau.
L’rivière espite comme eune pleuve à z-yeux d’vaque.
I faut longtemps pou distinguer l’pourcheau.

espite : rejaillit, en éclaboussant

Lé vlà là-vau ! Ch’est li qui nage in tiête !
I file rapide et tèque comme un perdu.
L’premier nangeux qui l’suit, ch’est Cafougnette :
Dins moins d’un chint d’pourcheaux, il est rconnu !

tèque : halète

Près du cochon, i-arrive d’eune seule brassée.
I-attrape d’eune main l’bout d’queue qui reste incoré ;
Mais s’main alle gliche (el queue alle est graissée) ;
Pis ls’autes nangeux veulent briser ses efforts.

Ils li-ont jété dé l’iau in plein visage ;
Zeph, aveuglé, perd ainsi du terrain.
Quatre autres nangeux approch’nt avec corage ;
Mais Zeph les suit et rgagne vite sn’intrain.

Ch’est passionnant ! L’peuple acclame et s’tremousse.
Fèle comme eune flèche, Cafougnette fait l’plongeon,
File sous les autes, et va coller s’frimousse
In plein pourcheau, juste inter les gambons !

fèle : rapide

Ses concurrents in restent là tout d’enne !
Des deux côtés d’Escaut, in claque des mains.
L’queue du pourcheau bique in forme ed boudenne,
Zeph qui vot cha l’saisit inter ses dints.

tout d’enne : abasourdis

boudenne : nombril

Serre tant qu’i peut in infonçant s’caboché
Dins l’gras des reins, comme dins un oreiller.
El dale i grogne et rue pou qu’cha s’décroche,
Mais Zeph tient bon et n’peut pus mau d’lâcher !

*El dale : le cochon
n’peut pus mau : se garde bien*

I n’nange même pus, l’pourcheau l’traîne sans fatigue.
Zeph li caresse l’panche avec ses mains.
L’dale n’a pus peur. Tranquill’mint i navigue :
L’homme qui l’prolonge li donne l’air d’un raquin !

Sous l’douche pression des mains du comarate,
L’biête décatourne, pis gliche drot, d’un seul trait,
Pou débarquer, juste à point, su l’estrade
Et m’ner infin Cafougnette au succès.

décatourne : change de direction

Zeph, à bout d'bras, moutre s'pourcheau, bénaise,
Mieux qu's'i moutrot à l'foule un roi-infant !
La musique jue l'air ed la Marseillaise
Et les jurys lièvent leux capiaux-montants !

L'président lit un discours admirape...
In n'l'intind point tell'mint qu'buque el canon.
Ch'est un instant d'charivari du diape !
Sous les vivats, Zeph et s'pourcheau s'in vont.

Les deux tout-nus, avec el même sourire,
Pass'nt, et la foule ouvre l'quémin d'bon cœur :
Honneur précieux qu'seule la gloire peut produire,
Que l'peuple n'accorde qu'aux grands triomphateurs !

(Mes dernières berlines, 1933)

HENRI CAUDEVILLE

(1861-1936)

Henri Caudeville, de Samer, dans le Boulonnais, écrit en 1901 une nouvelle, Le Fieu Finotte, qui requiert notre attention pour deux raisons.

En premier lieu, la qualité littéraire de cette œuvre est indéniable. Le style frappe par sa sûreté, le thème choisi, le dessin du récit par leur originalité (caractéristiques que nous retrouverons dans Le Fontaine ches moynes, longue nouvelle parue en 1911).

En second lieu, les choix orthographiques de l'auteur (qui font l'objet de sa préface) méritent que nous les examinions. Caudeville déclare qu'il veut "franchir les limites du pays boulonnais et être [lu] par-delà les provinces picardes ou flamandes, et indistinctement dans toutes les zones de langue française". Pour cela, il renonce à "l'écriture très approximativement phonétique" que ses devanciers ont pratiquée : c'est-à-dire à des graphies qui tâchent de prendre en compte les particularités phonétiques du patois des auteurs ; graphies qui, selon Caudeville, rendent difficile la lecture des œuvres dialectales au-delà d'une aire très restreinte (quelques villages, un canton).

Cette démarche conduit notre nouvelliste à écrire une sorte de picard minimal, dirions-nous, en ce sens qu'il "gomme" tout ce qui aurait trait à des habitudes de prononciation trop localisées et aboutit, de ce fait, à un koïné, à un picard qui puisse être compris dans toute l'aire linguistique (et, en l'occurrence, au-delà).

Mais le picard que nous trouvons dans Le Fieu Finotte peut être dit minimal également pour une autre raison. Il semble en effet que la langue de Caudeville ne soit que l'épure, ou, si l'on préfère, le squelette du picard... Là où Lescot, au 19^e siècle, et Tyètdégvau, à notre époque, procèdent par addition de matériaux pour établir un "super-picard", Caudeville procède par soustraction, par élagage.

Certes, son texte se hausse à un niveau de lisibilité bien supérieur à celui des autres picardisants, mais c'est au prix d'un sacrifice qui peut sembler disproportionné, celui du dialecte même, qui, à force d'être épouillé et épuré, finit par n'apparaître plus que comme une simple variété du français.

Finot pense à son village

Finot fait son service militaire en Afrique. Au bout de trois ou quatre années, il commence à ressentir le mal du pays...

Quand que il pensoit à sen village, il ne le véyoit
jamais comme en hiver, aveu sen ciel gris pus bas
que che cloquer, ses piésentes à bourbes et, tout à
l'entour, ses camps pleins de cornailles ; non,
ch'estoyt toujours aveu des feuilles à ches abres et

piésentes à bourbes : sentiers boueux

des oujeaux den ches nids. Il revéyoit che berquer
 toujours le mesme, ches varlets de carrue qu'il
 revénoyent d'eune époinde aveu leus bestes ; il véyoit
 défilier tout cha sus le couplet de che mont qu'il
 aperchuvoit de chez che marichal, et, den sen idée,
 ches bidets boulonnais il estoyent aussi fins que des
 arabes. Tout cha qu'il aimoit n'éroit pont cangé : il
 alloyt retreuver ches éfants aussi petiots, ches filles
 comme il les avoit laichées, se mère aussi rétue, et il
 pensoit qu'on li feroit feste quand qu'il revarroit.

berquer : berger

époinde : demi-journée de travail

le couplet de che mont : le sommet de la colline

rétue : bien portante, gaillarde

revarroit : reviendrait

THEOPHILE DENIS (1829-1908)

Né à Douai le 15 avril 1829, Théophile Denis commença des études de droit, fit des vers (français) et s'engagea dans l'armée. Il fit partie du corps expéditionnaire français aux îles Aland, au large de la Finlande (alors russe), et envoya aux Constitutionnel le récit de la prise du fort de Bomarsund. Revenu en France, il trouva une place de rédacteur au Ministère de l'Intérieur.

En 1870, il est attaché au cabinet de Gambetta (sous-chef des bureaux de la Presse). Nommé en 1879 inspecteur général des Établissements de bienfaisance, il se spécialise dans les problèmes d'éducation des sourds-muets. Le gouvernement le charge de nombreuses missions d'études en Europe, à la suite desquelles il introduit en France des méthodes nouvelles.

En 1888, Théophile Denis obtient sa mise à la retraite. Il fonde deux ans plus tard le Musée universel des sourds-muets, dont il sera le Conservateur. Il mourra à Cayeux (Somme) en 1908, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Outre une œuvre de nouvelliste, de critique d'art et d'historien local, il laisse une importante contribution à la littérature picarde, les quatre-vingt-quatre poèmes (certains de bonne longueur) des Petits Tableaux Rustiques, inspirés par la campagne des environs de Douai, et dont les six fascicules paraissent de 1905 à 1907. On ne sait pas quand Denis a commencé à écrire en picard. On peut penser qu'il a attendu l'heure de la retraite, mais ce n'est qu'une supposition.

Que cette œuvre soit tombée dans l'oubli devrait nous indigner, car elle est de bonne facture. Certes, Denis a tendance à plier un peu trop le dialecte à la syntaxe du français littéraire, mais son lexique picard s'avère fort riche. Sa poésie use de maint registre ; toutefois, elle se complaît plutôt dans l'évocation de la vie rurale du 19^e siècle, et présente à ce titre un intérêt documentaire évident. Mais ce qu'il faut souligner surtout, dans les Petits tableaux rustiques, c'est la qualité littéraire de textes qui fourmillent de notations, d'images saisissantes de vie et de précision :

Ch'n'est pus l'teimps qu't'acoutos chiffler
Du matin au soir tin meunier,
Qui moutrot s'figure à t'ferniète,
Aveuc sin bonnet blainc su s'tiète.

(L'fin d'un molin)

Praingère*

Un a fini d’deinner et dains l’ceinse tout s’eindort :
I vos sainnrot à vir qu’à chl’heure-là tout est mort.
I foait si caud dains l’air, qu’un einteind qu’cha guerzile ;
Un s’crorot dains un four : cha seint l’asi, tout grile.
Un est reintré d’ches caimps si rcrain et si maflé,
Qu’un cache un eindrot pou s’décraftimpir un molé.

Peindaint qu’chés varlets font praingère,
Coukés dains l’chénelle ou ch’pailleux,
Chés k’vaux s’eincleumitent su l’litière,
Chés vakes pourlèk’nt leus poils crapeux ;
Chs’ ojjiaux s’épaniotent dains l’pourette,
Chés glaines et ch’cos déchotent su l’fien,
Chés pouchins s’anich’nt sous l’brouette ;
Chés moukes trondiell’nt su l’panche dé ch’tien,
Chés coulons s’épluk’nt sous l’carrie,
Chés pourchiaux s’brondell’nt dains l’puriau,
Chés cats ronchonn’nt dains chl’écarie,
Chés chincherlots bruin’nnt sur l’iau...

Biètes et geins ont freumé leu bouke,
Pus rein qui rmeut, point un fi d’veint :
Un einteind choer chés make-brein,
Un einteindrot picher eunne mouke...

Tout d’un cop vlà qu’tout l’monne est dbout : ch’est
[l’ermontloir ;
Un s’réteind, un rattèle, un s’ein rva squ’au brun soir.

(extrait du fascicule I)

Pris d’orage

Il approchot midi, ch’étot dains l’mos d’août ;
Un cuijot dains ches caimps, un carriot blé partout.
Nos étotes bein ein train d’cairquer l’dernière carrée,
Quaind, tout au fond dé l’plaine, s’amoute eunne
[noire neuée.

*deinner : dîner, c’est-à-dire, en fait, déjeuner ; ceinse : ferme
I vos sainnrot à vir : litt. : il vous semblerait à voir (il vous semblerait)
guerzile : grésille
l’asi : le brûlé, le roussi
rcrain, maflé : ces deux adjectifs ont à peu près le même sens :
fatigué ; cache : cherche ; s’décraftimpir un molé : se détendre un peu
les membres*

*chénelle : grenier d’une étable ; pailleux : partie d’une grange où l’on
entrepouse les bottes de paille ; s’eincleumitent : s’étend
crapeux : sales
les oiseaux se trémoussent dans la poussière (terre réduite en poudre
par la sécheresse) ; déchotent : grattent, creusent avec leurs pattes ;
fien : fumier
trondiell’nt : vont et viennent ; thien : chien
les pigeons s’épouillent (“s’épluchent”) dans la remise à charrettes
s’brondell’nt : se laisse tomber
écarie : sens incertain ; il s’agit peut-être de l’ouverture en pente par
laquelle on versait les pommes de terre dans la cave ?*

*chincherlots : encore un mot de sens incertain ! d’après le contexte,
les chincherlots sont des insectes (moustiques ? libellules ?...) ;
bruin’nnt : bruissent, bourdonnent ; un fi : un filet ; choer : gratter ;
make-brein : scarabées coprophages*

*ermontloir : après-midi
Un s’réteind : On s’étire*

*carrée : charretée
s’amoute : se montre*

* Praingère : sieste.

A chaque botte qué j'fourkos, j'teindos mes yux au lon,
 Pour raviser ch'nuache qui n'annonchot rein d'bon.
 Bétôt jé l'vos monter sournois'meint, ein sileince :
 Ch'est un monstre à longs bras, qui preind

[sn'escousse et s'laince

A l'poursuite d'un ciel bleu qu'il agrippe ed ses graux
 Et qu'i va dévorer jusqu'aux pus ptiots morciaux ;
 I s'éteind largue, épais, et s'grosse masse tout eintière
 Vient s'placher dvaint l'solel, ein acouftaint s'lunmière.
 Dépêchons-nous ! qué j'crie, ch'est un cruel ernu
 Qui mnache, et nos allons rchevoir un fier tahu...

Ej n'avos point fini, qué l'pleuve cait à l'délaque,
 Qué l'fu queurt dains tout l'ciel, qui s'feind, qui
 [flaimbe et craque.

Ch'n'est pus l'Ciel, ch'est l'Einfer, aveuc tous ses démons
 Ratijaint leus étufes, pou cauffer leus caudrons.
 I grêlot d'si gros pos, qu'is quachotent comme des thiules,
 Il éclitot d'eunne forche à nos reinde tous avules ;
 El tonnoerre i rdoukot qu'un eûche dit cheint canons,
 Et ses cops nos scoutent dé l'tiête à nos talons.
 Ches glainneuses, à croucrou, raimmonchlées dsous
 [l'voiture,

Trannotent et gémichotent, ein muchaint leu figure,
 Aveuc leus écourcheux teindus su leus béguins,
 A s'réclamotent ed Diu, d'la Vierge et d'tous les Saints...

Tout d'un cop eunne éclite nos foait vir mille caindelles,
 Un craqu'meint formidabe échouit nos orelles,
 L'orage croule su nos tiêtes ; l'fu du ciel, à deux pas,
 Écraveinte un viux quêne et l'brûle du haut ein bas.
 Au miliu dé ch'fracas, ch'est des cris d'épouvainte,
 Un s'crinchonne l'un conte l'aute, un geingne, un

[s'délameinte ;

Réteimpées su leus g'noux, ches feimmes, pus
 [mortes qu'ein vie,
 Foaitent des grands signes ed crox, berdoul'nt eunne litanie.
 Mi, j'sus au nez d'ches k'vaux, m'efforçaint d'les rat'nir ;
 A chaque roul'meint d'tonnoerre, is mnachotent ed s'einfuir...

Pis l'veint d'Ecosse acqueurt, ein beuglaint aveuc rache ;
 I foait ploïer chés abes, i les brije, i ls'arrache,
 I révernit et bourle ches blés core ein dijiaux,
 Ches guerbées, ches gavelles s'einvol'nt comme eds ojiaux ;
 I couque dains l'iau, dains l'braye, el resse dé chs' avéties

raviser : regarder

*escousse : élan
 graux : griffes*

*ein acouftaint : en recouvrant, en cachant
 ernu : orage
 tahu : pluie d'orage*

*l'pleuve cait à l'délaque : la pluie tombe à verse
 queurt : court*

*Ratijaint : attisant
 pos : pois ; quachotent comme des thiules : "chassaient" comme des tuiles
 Il éclitot : Il faisait des éclairs ; avules : aveugles
 rdoukot : cognait, frappait, retentissait*

raimmonchlées : recroquevillées

*Trannotent : Tremblaient ; muchaint : cachant
 écourcheux : tabliers ; béguins : coiffes*

échouit : assourdit

Écraveinte : Fend de haut en bas

*Un s'crinchonne : On se serre, on se tasse
 Réteimpées : Dressées*

berdoul'nt : bredouillent

*I révernit et bourle : Il culbute et fait rouler ; dijiaux : tas de dix
 guerbées, gavelles : herbes, javelles
 couque : couche ; braye : boue ; avéties : récoltes*

Ches orges sont hachillées, ches avoines aplaties.
Ches lièves et ches lapins s’déterr’nt tout épeutés,
Ches pertrix traïnn’nt ed l’aile et leus jonnes sont noïés.
Tout est broïé, perdu. Seigneur, après ch’carnache,
Quo qu’ch’est qu’nos allons vir, ein reintrant à ch’villache ?

Mais l’tempête a fini par reincacher chl’ernu,
Et, dains l’ciel rapuré, des taques bleusses ont rparu.
Un vot s’reinfuir au lon, démeimbrée, copailée,
L’neuée lourde et bronzée qué l’veint a berzillée,
Tout s’rapaje au signal du solel démuché :
Chacun veut rire dé s’peur, après avoir tranné.
Un s’erwette tous conteints, les cœurs sont rmis à plache
Tout l’monne est bétôt dbout, pour erpreinde esn’ ouvrache.
Ches bottes épaveudées sont rassannées ein monts,
Pou finir no carrée, i mainque deux tros hourdons ;
Un s’dépêche ed fourker, car un sait qu’ch’est l’dernière.
Ej m’apprête à breller ; un m’rue ch’combe et jé l’serre
J’grimpe au coupet dé ch’car et j’y plainte un graind may.
Ch’est tout. Ch’varlet crie “hue”, un démarre, un est gai !

(extrait du fascicule 5)

*hachillées : hachées
épeutées : épouvantés*

*reincacher : chasser
rapuré : apaisé ; bleusses : bleues
copailée : déchiquetée
berzillée : détruite
s’rapaje : s’apaise ; démuché : qui se découvre, qui réapparaît*

Un s’erwette : On se regarde

*épaveudées : dispersées ; rassannées : rassemblées
hourdons : andains*

*breller : fixer le chargement avec un câble ; un m’rue ch’combe : on me lance le câble
coupet : sommet ; may : bouquet signifiant que la moisson est achevée*

Au boutique

D’min teimps, un allot au boutique
A mon d’eunne veffe applée Gélique.
Ein poussaint chelle porte, un foaijot
Berloquer un diabe ed guerlot
Qui m’not autaint d’tapache euq diche.
Ch’magasin n’avot warde d’ête riche :
Il avot ds’odeurs ed court fien
A foaire éternuer un thien ;
Su ch’comptoir guilot du fromache
Qui vos eimpestot comme la rache.
Dains l’coin, dû qu’i n’foaijot point clair,
Peindot eunne balainche ed blainc fier,
Et Gélique, sains qu’i n’uche dé s’faute,
Peuvot preinde un pods pour un aute...

*veffe : veuve
un foaijot berloquer : on mettait en branle*

*diche : dix
n’avot warde : se gardait bien
court fien : fumier
thien : chien
guilot : coulait*

Alle veindot du chuque, du café,
 Des caindelles, ed l'ole et du sé.
 Ds'aiwuilles, des agripins, dél loaine,
 Des ramons d'bos et d'camameinne...
 Jé n'sais pus chou qu'a n'ténot point :
 Ch'étoit du chirage, du viux-oint :
 Des bâtons d'culisse, dé l'perzure,
 Et du pourclou pou chl'eimpleumure ;
 Des champreules, des brouches et des clos,
 Des louches, des wassingues, des chabots...

I n'mainquot point d'toiles d'araingnies,
 D'minours, d'poussière et d'cosses mugies,
 Et j'ai vu Gélique bein des fos
 Mouquer sin nez avec ses dogts.

(extrait du fascicule 5)

ole : huile ; sé : sel
agripins : agrafes ; dél loaine : de la laine
des balais de bois et de cameline

viux-oint : graisse servant de lubrifiant
culisse : réglisse
pourclou : "poudre de clou", sorte d'épice ; eimpleumure : tarte
champreules : robinet de bois d'un tonneau

minours : gros amas de duvet et de poussière sous les meubles et
dans les coins ; mugies : moisies

LOUIS SEURVAT

(1858-1932)

Louis Vasseur (Seurvat est donc un pseudonyme, mais bien transparent !) est né à Noyon en 1858. Comme il l'a écrit lui-même, ce n'est qu'après son arrivée à Ailly-sur-Noye, où il s'établit comme notaire vers 1885, qu'il commence à parler le picard : "Séduit par l'originalité et le pittoresque des expressions, la variété des cadences, l'harmonie imitative, la bonhomie railleuse et l'énergie du dialecte picard, que j'entends parler autour de moi surtout depuis que les circonstances m'ont conduit en pleine Picardie, j'ai appris presque inconsciemment d'abord, subissant l'influence d'un milieu qui me plut (Ailly-sur-Noye étant devenu mon pays d'adoption), et volontairement ensuite (...) à parler le Picard..." Seurvat n'a donc parlé le dialecte que très tard. Autant qu'on sache, il l'a écrit plus tard encore, puisque ses premiers textes publiés sont datés de 1902 (le poète a quarante-quatre ans).

C'est surtout avant la guerre de 14-18 que Seurvat fut actif. Sa première œuvre, écrite en collaboration avec Ch. A. Carpentier, la saynète (petite comédie en prose) Ches pissons d'avril ed Tuttur, ne présente qu'un intérêt limité. Mais, la même année (1902) et l'année suivante, il obtient un succès considérable avec une série d'extraordinaires chansons : Chl'Ange brayeux, L'Cathédrale d'Amiens, En rvyant d'chez Barnum, L'Tripée de ch'cousan Batisse, Ches z-haricouts, etc. Viennent ensuite de nouvelles saynètes, L'Moie à mariage (1905) et Pus ed bruit que d'mau (1906). En 1908, deux ans après le fameux congrès d'Amiens, Seurvat s'attaque aux socialistes dans la chanson Quand ches glaines aïront des dents. En 1910 et 1911 paraissent les Vingt-cinq diries pour rire ; en 1912, Deux Saynètes en patois picard ; en 1916, une autre saynète, L'Muche.

Cependant, Seurvat a entrepris de recueillir le Vocabulaire picard de la région d'Amiens (qui ne sera édité qu'en 1968) et le trésor des dictons picards (Quatre-cents proverbes et dictons picards, publiés en 1919).

Un important recueil paraît en 1923 avec de jolies illustrations de Jean de Francqueville, Eune douzangne ed canchons pis un quarteron d'contes. On y trouve toutes les chansons de Seurvat (la plupart vieilles de vingt ans) et vingt-six contes en vers qui ont dû être écrits à partir de 1911, et dont le meilleur est incontestablement L'Soupe à cailleux. Seurvat donnera encore, en 1930 et 1931, les deux fascicules de ses Contes et diries.

De prime abord, l'auteur de L'Tripée de ch'cousan Batisse semble se confondre avec le type de l'écrivain patoisant : finesse de l'observation, vérité des personnages, tendance à la satire ou, du moins, à l'ironie et à la malice, intarissable verve... reprise des thèmes traditionnels : l'autoritarisme des femmes, la maladie et la mort, le brén et ses succédanés. Oui, notre auteur est bien un "patoisant picard" ; il s'est voulu tel, il a écrit ce qu'il fallait écrire pour prouver qu'il était bien tel. Toutefois, on peut se demander s'il n'a pas tendance à exagérer un peu, à en "rajouter", comme on dit. N'en rajoute-t-il pas, par exemple, quand il complique la scatologie de coprophagie (voir entre autres textes L'Soupe à cailleux) ; ou quand il édifie tout un poème en mettant simplement bout à bout les lieux communs les plus délavés ; quand, sans raison apparente, il fait "patiner" le dialogue de ses personnages (dans Pus ed bruit qu'ed mau) ?

Le rapport de Seurvat à la littérature patoisante (et, du même coup, à la "Grande Littérature", son contraire) est quasiment explicité dans des poèmes comme Ches z-haricouts ou Ch'mounié pis l'vaque. Dans ce dernier texte, donné pour une adaptation de la fable de La Fontaine Le Gland et la Citrouille, Seurvat remplace le gland par un étron de moineau et la citrouille par une bouse de vache... ce qui est assez insister sur la marque propre (si l'on peut dire) du texte patois, grossier, ignoble, en face du français, élégant, noble, sérieux, "classique". — Quant au poème Ches z-haricouts, qui se présente comme un panégyrique destiné à "réhabiliter", en quelque sorte, ce légume, il illustre excellemment notre propos :

O z-o canté ch'printemps, et pis l'verdure ;
 O z-o canté l'Anmour, et pis ches fleurs ;
 Ches tiots oisieux qui nictent das l'branchure ;
 O z-o canté ches plaisis, ches douleurs !
 O z-o canté edsur toutes sortes ed choses,
 Car des canchons, n-y'én o pour tous les goûts.
 O z-o canté ches lilos pis ches roses...
 O n'o mie coire canté ches z-haricouts !"

*L'œuvre de Seurvat se donne donc bien pour de la littérature patoise ; mais il s'avère qu'elle est aussi une réflexion sur cette littérature, réflexion implicite, mais sensible, repérable. — Comme L'Éducation sentimentale, roman balzacien, est une réflexion sur le roman balzacien, Les Chants de Maldoror, poème romantique, une réflexion sur la poésie romantique... En ce sens, pour qui sait lire et veut bien aller au-delà des premières apparences, Seurvat est peut-être, de tous les écrivains picards de ce siècle, le plus réellement moderne *.*

Canchons

L'Cathédrale d'Amiens

Air : *Au bois d'Boulogne.*

1.
 Quand os visitez l'ville d'Amiens,
 Qu'os soyèches juif ou bén chrélien,
 Maroumètan, boin catholique
 Ou z-héritique,
 Os courez tertous vir d'abord,
 Et j'prétends qu'os n'avez mie tort,
 El construction monuméntale
 Del Cathédrale.

tertous : tous

* *Bibliographie : P. Ivart, Louis Seurvat. Université de Picardie, Amiens, 1983. (On trouvera dans la deuxième partie de cet ouvrage une sélection des meilleurs textes du poète).*

2.

Ches géns qui l'ont bâtie das l'temps,
 A cht'heure n'ont pus d'mau à leus dénts ;
 Bién qu'is soyonchent morts, is vivent coire
 Par leu mémoire.

Robert ed Luzarches qu'o fait ch'plan
 Et qu'étoit un fameux lapan
 Donne sên nom à l'rue principale
 Del Cathédrale.

qu'is soyonchent : qu'ils soient

3.

Os arrivez par ch'grand Parvis,
 Vous vlo déjo tout ébeubis.
 Gageons eque vous n-n'airiez sains peine
 Pour ène esmaine,
 Si os vouloites vir én détail
 Ches sculptures d'ech grand portal,
 Qui sont dsous ches tours colossales
 Del Cathédrale.

4.

I n-y'én o lo pour tous ches goûts,
 Des grous, des moyéns pis des tiouts,
 Des estatues ed tous les sesques,
 Des arabesques...
 Des Saints, des Apôtes et des Rois,
 L'Boin Diu, l'Sainte Vierge et pis des croix,
 Des ronds, des carrés, des ovaes,
 — A l'Cathédrale.

sesques : sexes

5.

Vous vlo réntrés das ch'monumént,
 Vou cœur i buque ed saisiss'mént,
 Os êtes ébleuis d'ches leumières
 Ed ches verrières.
 Ch'plafond est si loin, qu'ej vous dis,
 Qu'on z-attraproit ch'torticoulis
 En erbéyant l-l'heuteur totale
 Del Cathédrale.

buque : frappe, bat

En erbéyant : En regardant

6.

Os voyez Saint Seuve én passant
 Pis suivez pour n'point perde vou temps,
 Et n'pos vous tuer das ches cayelles,
 Ches tiotes capelles.

cayelles : chaises

Quand os êtes ercrand d'erbéyer,
 Pour el meume prix, os s'asseyez
 Afin d'avoir l'vue générale
 Del Cathédrale.

7.
 En rapprochant tout près d'ech Chœur,
 Os êtes erprénd d'un batt'mént d'cœur
 En béyant à travers el grille
 Chl'eutel qui brille.
 A droite, à gœuche, des géns fin viux
 Qui romionn'tent à qui miux miux
 Etampis chacun das ène stalle
 Del Cathédrale.

8.
 Nous eutes qu'os n'sonmes mie des païéns,
 Ni qu'os n'vivons mie conme des quiéns,
 Arrivés lo à g'noux feut caire,
 Foire es' prière.
 Os savons qu'ch'est lo qu'el Boin Dieu
 Reste énfrumé, das ch'tiot moineu
 Qu'o l'forme d'ène colombe virginale
 A l'Cathédrale.

9.
 Mais cho qu'i n-y'o coire ed pus bieu
 Eque ches chanoines avu leu pieu
 Das leus cadoux én bous d'viux quène
 Cantant l-l'antienne,
 Ch'est d'vir tous ches tiouts cabotins
 D'Saint Jean-Batiste et d'Saint Firmin
 Peinturlurés sur el muralle
 Del Cathédrale.

10.
 Ch'est das ch'parfond, drière ech chœur,
 Qu'os trouverez chl'Enfant pleureur.
 Blasset, feut qu'ej vous én préviénche,
 Y'o mis tout s'schiénche.
 Paroitroit qu'un jour un milord
 E n-n'o offert s'en poids én or,
 — Ch'est bien pour cho qu'ej vous l'signale
 Das l'Cathédrale.

ercrand : las

romionn'tent : marmottent

Etampis : ce mot signifie habituellement "droit", "debout", "dressé"

quiéns : chiens

leu pieu : leur peau, c'est-à-dire, ici, leur chasuble

cadoux : fauteuils

cabotins : marionnettes ; ici, il s'agit de statuettes

ch'parfond : le fond

Blasset : Nicolas Blasset, sculpteur amiénois du début du XVII^e siècle, auteur en particulier de "l'ange pleureur" ; préviénche : préviénne

11.

Ches bieux esprits qui n'ont pas l'Foi
Sont berlurés, pis restent cois,
Is sentent quequ'cose qui s'démanche
Das l'fond d'leu panche.

O diroit qu'is sont sêns dsus dsous,
Ou qu'is l-ont des puches das leu dous...
I n-y'én o pus d'un qui dviént pâle
Das l'Cathédrale.

12.

Quand os airez tout d'miténbout
Erluqué, bényé, cho sro tout,
Os n'voirez pus nène-part d'mervelle
Qu'a fuche pus belle.
Os pourrez t-ête fier d'ête picard
Et n'én rougirez jamois, car
Das ch'monne tout éntier on én pale,
D'nou Cathédrale.

(Août 1902).

*berlurés : pantois, estomaqués, mais aussi : bien attrapés**tout d'miténbout : d'un bout à l'autre**nène-part : nulle part**Qu'a fuche : qui soit*

Contes et Diries

(1930-1931)

Cho n-n'est (conte gras)

Ce poème représente sans doute le nec plus ultra de la littérature stercoraire : il semble difficile d'aller plus loin ! Ici, le comique rejoint le cosmique, l'espace libre, et nous voilà "n'importe où, hors du monde", selon la formule de Poe, — Pisqu'i n-y'avoit ni ciel ni terre.

Tiot Batisse et ch'cousin François,
A forche ed tiots pouts pis d'grosses gouttes,
D'chez ch'débitant ronds conme des pois,
Pour s'n'aller jouer s'mettent én route.

Conme o n'voyoit én broque én yux,
Surtout én sortant del leumière,
Is zigzagoittent à qui miux miux,
Pisqu'i n-y'avoit ni ciel ni terre.

*tiot pouts : petits pots (de vin)**jouer : coucher**én broque én yux : ni dent ni œil : rien du tout*

Scène II - Ponnou, Quatrè-Langues.

(Ponnou il einte avu einne cannule desous sein bros gueuche pis einne lanterne da s'main droite ; i pose toute sur el table).

QUATRÉ-LANGUES
Et pis quoi ?

PONNOU
Cho vo bien, fan bien. Il o ricanné ein m'voyant.

QUATRÉ-LANGUES
Ah ! ch'est boin sangne : il est saqué ! Pis, li os-tu baillé sein lavemeint ?

il est saqué : il est tiré d'affaire

PONNOU
Bé non ! Il avoit fienté, l'pauve bête, mais lo, fienté, aussi naturel éque ti pis mi, quoi ! Quand o fieinte bien, tout vo bien : ch'est por chés bêtes comme por chés geins.

QUATRÉ-LANGUES
Tant miux, nom des eus !

PONNOU
Oui, tant miux. Cho m'o fait du bien d'vir cho. Os airoit dit qu'étoit mi qué j'ravivois. Aussi, marziu ! ej m'ein vos l'atteler por aller Anmiens.

*d'vir cho : de voir ça
qu'étoit mi : que c'était moi ; marziu ! : morbleu !*

QUATRÉ-LANGUES
Cho, j'té l'défeinds, Ponnou !

PONNOU
Pisqu'il o fieinté aussi naturel éque ti pis mi.

QUATRÉ-LANGUES
Ej té l'défeinds, nom d'ein tonnerre !

PONNOU
Jé n'm'ein vos mie foire deux heures ed queman, pet-être, avu chés deux pagniers-lo à mes bros.

queman : chemin

QUATRÉ-LANGUES
Des honmes ! Parlez-m'mé d'des honmes. Is sont eimbernouillés avu rien. Ah ! si gn'avoit point chés denmes pour peinsier à toute. Acoute, Ponnou : gn'o

eimbernouillés : embarrassés

queuques minutes, j'ai d'visé à no voisan ch'laitier ; il airo einne plache por ti pis tes pangniers da s'carrette. Tu l'vois, Ponnou : ej peinse à toute, j'arrainge toute ! Ainsi don, preinds tojors visée d'respecter t'fanme pis tin beudet.

PONNOU

Ouite, Quatré-Langues ! Dix sous por aller, dix sous por evnir, dix sous por mes pangniers, cho m'fero einne live dix sous ed frais.

QUATRÉ-LANGUES

J'ainme miux risquer treinte sous qué d'risquer mein beudet.

PONNOU

Portant, il o fienté si naturel...

QUATRÉ-LANGUES

Et pis dépêch't' ! Eche laitier i n'atteind point. Ete soupe alle s'ein vo ête prête. Ercange-té vite, pis tu varos mainger.

PONNOU

Si j'avois seu éque no beudet il airoit fienté sans lavemeint, j'airois peu mette tout de suite mein patalon d'à l'dimainche ; ej n'airois point ieu l'pangne ed mette pis dé r'tirer ch'tichi (...)

tu varos : tu viendras

ch'tichi : celui-ci

RAYMOND BEAUCOURT

(1867-1925)

Né à Vraignes-en-Vermandois, le village de Crinon, Raymond Beaucourt était le fils d'un petit épicier. Il put faire des études et fut admis à l'École Normale de Paris.

Instituteur dans la région parisienne, Beaucourt restait très attaché à son village, qu'il retrouvait à l'occasion des vacances.

Il ne commença à publier des vers picards que passé la quarantaine : entre 1908 et 1911, il donne cinquante poèmes à la Gazette de Péronne ; il collabore activement par ailleurs à la Revue Septentrionale, où paraissent des notes de lecture (de 1910 à 1913) et vingt-sept poèmes (dont dix en français). Après la guerre, il reprend sa collaboration à ces deux périodiques, mais il meurt en 1925, à cinquante-huit ans. La plus grande partie de son œuvre restait inédite, malgré la publication posthume de neuf poèmes dans L'Almanach picard du Hérisson en 1926 et 1927. En 1975, R. Debrie regroupa sous le titre Poèmes du Vermandois * la plupart des poèmes picards de Beaucourt.

Dans la Postface de cet ouvrage, R. Debrie écrit : "Je suis intimement persuadé que Beaucourt, à la différence de Crinon, est venu à l'expression picarde non point spontanément, comme ce fut le cas pour le poète satirique, mais en partant de l'expression française (...) il introduit en poésie picarde tout l'arsenal de la métrique française, C'est là, dira-t-on, pratique courante chez les auteurs patoisants. Il me semble pourtant qu'il y a chez Beaucourt quelque chose de plus élaboré, de moins conventionnel que chez d'autres et qu'il met au service du dialecte picard le capital de ses connaissances comme pour lui apporter délibérément un souffle nouveau (...) L'usage des poèmes à forme fixe hérités du moyen âge, tels que la ballade et la villanelle, est l'exemple le plus remarquable du bénéfice acquis par le picard de la technique poétique française".

Ces remarques sont judicieuses. Nous les complèterons en disant qu'à notre sens Beaucourt est un parnassien sensible à certaines influences "réalistes" et même "populistes" (Richepin plutôt que Coppée), et qui se souvient aussi d'avoir lu les symbolistes... Ne trouve-t-on pas en effet comme un écho des théories de René Ghil ("l'instrumentation verbale") dans ces vers du Sonnet d'amour :

Tes yeux sont deux bluets, aussi bleus, aussi purs
Que les bluets des blés dont les frêles corolles
Frissonnent sous les caresses des brises folles
Aux mois où le ciel clair est comme un dais d'azur !

Mais Beaucourt est avant tout un poète descriptif. Il nous montre les paysages du Vermandois, les travaux agricoles, les petits métiers, les jeux et les fêtes, les animaux de la ferme... Il semble avoir eu une prédilection pour les oiseaux et... les vieillards ! Si sa poésie nous paraît souvent trop convenue, la faute n'en incombe-t-elle pas, justement, à "tout l'arsenal de la métrique française". N'est-ce pas là la partie morte de l'œuvre ? — La partie vivante, elle est dans les images, précises et colorées, qui illuminent certains textes. Là où ces images manquent, il n'y a rien. Que la performance dérisoire d'un excellent prosodiste.

* Raymond Beaucourt : Poèmes du Vermandois. Annotations et commentaires de R. Debrie et P. Garnier. Éklitra, Amiens, 1975. (A noter que R. Debrie a transcrit tous les poèmes dans sa propre orthographe).

Pâques flories

Ein busson d’“pâques” pa-dsous leu bras
Ploin d’rousée parelle à des lermes,
Ches paysans descheind’nt leu pas
A chaque porte ed cassine ou d’ferme.

Ch’est Pâques flories ; èch carillon
D’ches cloques qui sonn’nt et qui terlintent
Annonche qué sz’hirondrelles ervientent
Tertous in foule drot nous masons.

Ches bancs dé chl’église sont guernis :
Chaque personne sulière ess branque verte
Et souveint coire, el porte ouverte
Amoute d’eutes felles et d’eutes habits.

Mais vlà l’cérémonie finite :
Pa ch’bon soulel tout l’monne s’erva,
In rappourtant, mouilli d’ieu b’nite,
Ein busson d’“pâques” pa-dsous sin bras.

busson d’“pâques” : rameau de buis

leu pas : leur pas de porte

cassine : petite maison, d’aspect très pauvre

terlintent : ce verbe semble s’appliquer à une sonnerie rapide

Amoute : montre

Chl’arracheu d’deints

Ch’étot presque ein plaisi dé s’suintir du ma d’deints
Juste à l’époque dé l’fête ed Cambrai ou d’Péronne :
N-avot là dz’arracheux avu tant d’inchimeint
Qu’is rtireint eine rachène pus vite èq leus maronnes.

Dsous ch’grand paraplu rouge vlà ch’malade installé :
Il einliève èch foulard qu’il eintoure ess mâquoire,
Et il ouverre eine bouque à einfourner eine poire,
Sans tégui l’moins du monne, sans bougi ni hanser.

Ches mains eimpoign’nt et serr’nt ches bougeons
[dé ch’cadou :
Pour erbayi l’geincive èch deintisse i s’approche,
Et pis tout à l’aisi pose ess clé qu’il accroche,
Hochinant l’broque watée d’eine forche ed leup-warou.

Ein bon cœup d’escoudet à arrachi l’caboche
Et ch’deint warloqui seute — avu ch’voisin souveint —
I n’reste pus qu’à tirer eine pièche vingt sous dé s’poche
Et ch’est presque ein plaisi d’eimpaq’ter ses deux deints !...

inchimeint : adresse

maronnes : pantalon

tégui : hésiter ; hanser : respirer fort, haleter

ches bougeons dé ch’cadou : les barreaux du fauteuil

Hochinant l’broque watée : secouant la dent gâtée

cœup d’escoudet : coup donné avec de l’élan

ch’deint : remarquez que ce mot est masculin ; warloqui : ébranlé

Ech Théâtre ou Village

De Beaucourt, nous avons choisi, dans une production souvent inégale, les pièces qui présentent le moins de faiblesses. Chl'arracheu d'deints, par exemple, n'en présente guère. Par contre, le poème des Pâques flories est quelque peu déparé par ses vers 7 et 8, — il est vrai immédiatement "effacés" par un troisième quatrain d'une rare beauté.

Quant au Théâtre ou Village, il paraîtra laborieux en bien des parties, mais le dernier vers ressortit vraiment de la poésie pure !

Ech clairon clair dé ch'couq tros fos d'chuite a sonné
Dsous l'halle et dains ch'pouilli, et il a fat tranner
Les mille carrioux d'fernêtes d'ches masons pis dé l'ceinse !
Chaquin, seutant d'sin lit, rumène déjà et peïnse
A ch'rôle qu'i va reimplir séran sz'eutes oujourd'hu ;
Car nous bons paysans, dains ches cours, séran ch'fu,
Ou mitan d'ches larris ou bien l'long d'leus hayures,
Sont dz'acteurs d'eïn théâtre : ch'théâtre ed la Nature !

N'a pas foullu d'peinture pour toinne ches grands décors :
Tout il est naturel, bien qu'cha brille comme ed l'or :
Ech plafond il est bleu, mais quidfos gane ou rouge,
Et ch'bous qu'in vot ou lon ch'est des vrais abes qui bougent,
Esz'assiettes qu'in apporte is n'sont pas in carton,
El cramillie existe qu'alle sutcheint ches cœudrons ;
Ches bieux "fauteuls d'orchestre" ch'est des cadous d'gramères,
Ches plaches à "ch'poulailli" ch'est l'luarne dé l'chnaillère !

Ech luste n'a pas d'parel dains ches théâtres bourgeois :
I terluit, heut dains ch'temps, ou-dseur ed ches viux tots...
Feut vir comme il éclaire ches coutrons, ches roulières,
Et comme tout est bénaise ed bogni dains s'lumière !
In attein d'troupe d'acteurs... Ches décors brill'nt déjà :
El rousée sur ches felles, des fleurs sur ches s'ringas,
Des mahons dains ches blés qué ch'veint caresse et clène,
Et l'fémée d'ches q'minées qu'a s'répard in breuène !

Chl'orchestre i s'met in route avu sin brut d'eïnfer :
Ch'est l'roul'maint d'ches barus qui s'éliève et qui s'perd,
Ch'est l'trombone d'eïne bourrasque qu'alle ermue

[des grosses branques,

Ech martcheu dé ch'tondii qui tapote sur ses planques,
Ches violons dé ch'veint ou mitan d'ches bouilleux,
Et ches plointes d'eïn viux trul, tourné pa ch'ménilleu ;

*l'halle : l'abri ; ch'pouilli : le poulailler ; tranner : trembler
l'ceinse : la ferme*

séran sz'eutes : parmi les autres

larris : friches ; hayures : haies

toinne : teindre

ch'bous : le bois

cramillie : crémaillère

cadous : fauteuils

chnaillère : grenier

terluit : brille ; ch'temps : le ciel

*ches coutrons, ches roulières : les jupes des femmes et les blouses
des hommes ; bénaise : heureux (bien aise) ; bogni : baigner*

mahons : coquelicots ; clène : incline

qu'a s'répard in breuène : se répand comme de la brume

barus : tombereaux

ch'tondii : le tonnelier

bouilleux : bouleaux

ch'ménilleu : la manivelle

Ch'est ch'clairon clair d'ein couq pis l'flûte cocasse
[d'ein merle
Et des erfains d'canchons qui s'déroulent comme des
[perles !

Pis vlà ch'derlin din din d'ches cloques sur ein cloqui
Avu leus lourds battants qui seut'nt à s'déhoqui ;
Dains ches grannes cours ed fermes el vox claire
[d'eine berloque
Couvrant ch'tint'meint ergère d'guerlouts jamas à joque,
Et tros, quate fos par jour ches mille sons émiettés,
Ou lon, pa-dsur ches plaines, s'einvol'nt ed tous coutés
Pou s'mêler à ch'concert continu d'ches seutrelles
Dains l'jolie mer dorée d'ches blés pis d'ches pamelles.

El scène, vielle ed mille ans, del grandeur d'éch terreau,
Alle est bientout reimplie ed geins quitchant leu tot :
N'a ni pites et ni clowns pas puss qu'i n'a d'gugusses
Avu leu tignache rousse et sur leu tête eine buse ;
Ou théâte dé ch'Village ches farceurs is n'eint'nt pont :
Feut des mains rupilleuses à broyi des querdons,
Des piids qui n'ont pas peur ed ches bourbes ni d'ches roques,
Des bouques qui saient compter par lives et par mastoques !

Dains sz'acteurs qui défil'nt in ercounot ch'magni
Qu'il aconduit dé l'fraine à ch'four dé ch'boulaingi,
Ch'quéron pis ch'maricha qui rarring'nt eine quérue,
Ch'cantogni pis s'breuette qu'alle piule el long d'ches rues,
Ches varlets sur leus gveux qui conduisent ein tran noir
Pour reintre fin ercrands à l'Angélus ou soir,
Pis ches feuqueux qui ritent avu leus jounes mécaïnes,
Déga touillis qu'is sont pa l'poussière del boudaine !

N-a puss d'acteurs ilà qu'i n'a d'espectateurs,
Chaquein counot sin rôle et s'y-applique ed grand cœur...
I n'a pour erbayi qu'ches viux pis ches tayonnes,
Ch'galmite qui n'sait pou coire aboutonner s'maronne,
Et ches mendiants infirmes qui s'trondell'nt sur ches
[qmins
Pour admirer ches pames qui fourniront leu pain.
Mais sz'étoiles annonch'nt l'heure qu'in finit et qu'in frème,
Et tout l'monne va dormir sur ein viux mat'las d'plème.

s'déhoqui : se décrocher

berloque : clochette attachée au cou d'un animal
ergère : léger ; à joque : au repos

Ou lon : Au loin

pamelles : orge

terreau : terroir (terro serait plus correct)

buse : chapeau haut-de-forme

rupilleuses : rugueuses ; querdons : chardons

mastoques : grosses pièces de monnaie de peu de valeur

ch'magni : le meunier

quéron : charron
piule : grince
varlets : valets de ferme ; gveux : chevaux ; tran noir : véhicule
servant à transporter le matériel aratoire ; ercrands : fatigués
qui ritent : qui rient ; mécaïnes : servante, c'est-à-dire aide du faucheur
Dégatouillis : chatouillés ; boudaine : le sens du vers 56 est incertain :
peut-être le mot boudaine désigne-t-il une plante (bourdaine ?) dont le
pollen ou les graines (l'poussière) chatouillent les faucheurs ?

tayonnes : aïeules
galmite : gamin
s'trondell'nt : se traînent

ches pames : les épis

TIO FLIPPE

Ce pseudonyme, fort répandu à Berck, a servi à signer le texte Le Voyage de Batailliette, Histoire Berckoise, découvert il y a quelques années aux Archives départementales du Pas-de-Calais (dans le legs Rodière) et publié par la revue Linguistique picarde. L'identité de celui qui se cachait derrière ce surpitché (sobriquet) n'est pas connue.

Le Voyage de Batailliette porte une date : "Novembre 1912", mais l'examen de sa langue nous incite à penser que l'auteur utilise une forme déjà obsolète, à cette date, du berckois. Ainsi, un représentant de la génération née en 1880 n'aurait pas écrit manquiè (manqué), quié (tombé), arqueure (aller chercher), l'Touquiet (Le Touquet), mais mantchè, tchè, artcheure, ch'Toutché. — Autrement dit, pour les Berckois nés en 1880 la palatalisation de /k/ devant /e/, /oe/ ... avait atteint le stade /tʃ/, alors que Tio Flippe en était resté au stade /k/. Il est donc à peu près certain que ce personnage appartient à une des générations antérieures à celle de 1880 : disons, sans plus nous avancer, qu'il a pu naître aux environs de 1850...

Un autre indice : l'assimilation de l'article défini ou du démonstratif-article à la consonne du mot suivant n'est pas notée par Tio Flippe (sauf dans un cas : s'sabe, ligne 15, d'ailleurs contredit par èch sabe) ; il écrit chelle yoé (la voix), chelle plache (la plage), alors que les Berckois nés en 1880 disaient déjà /ʃev vwe/, /ʃep plɑʃ/.

On remarquera aussi os, cros (dune) au lieu de /u/, /kru/.

Par contre, notre auteur connaît l'ouverture du /e/ final dans les participes passés des verbes du 1^{er} groupe : mariè, manquiè, même s'il lui arrive d'écrire -é. Il connaît aussi l'élimination fréquente du /v/ dans le groupe /vw/ : i awoé (il avait), qu'o woèche rien (qu'on ne voie rien).

Notons encore, autre argument en faveur de l'ancienneté (relative) de la langue de Tio Flippe, que plusieurs mots utilisés dans son texte sont inconnus des lexicographes qui ont recueilli le berckois (du XX^e siècle). C'est le cas en particulier du toponyme ch'Barno (ligne II), à propos duquel M. Lucien Tétu, auteur de l'excellent Glossaire du parler de Berck, nous écrit : "j'ai consulté une vieille vérotière, confirmation de l'itinéraire qu'min aux rogins, de la Course, mais Barno lui est inconnu".

Ce n'est pas seulement pour sa valeur dialectologique que nous avons choisi de présenter ce texte. Son intérêt littéraire aussi est évident, et singulièrement en ce qui concerne la technique du récit... Celui-ci commence par une longue énumération (qui est également un parcours) : le conteur retarde le plus possible le moment où il va aborder l'histoire de Batailliette (récit parasite de l'aventure de Tio Jacques), comme il va retarder, plus loin, le moment de la conclure (récit parasite enchâssé de l'expérience de Grandsire et multiplication des détails). C'est qu'il s'agit de tenir le lecteur, ou l'auditeur, en haleine. Et Tio Flippe y réussit parfaitement.

Annexe

"Une vieille Berckoise, BATAILLETTE, perdit son premier mari en mer. Le corps, rejeté sur la côte de Camiers, fut enterré dans le cimetière de ce village. Sitôt remariée, la femme entendit BATAILLE

se plaindre qu'il était dans les vases. Vite elle prit un sac, partit pour Camiers, déterra son mari et revint à Berck avec la dépouille qu'elle cacha sous son lit. La nuit suivante, elle l'enterra dans le cimetière de Berck-ville."

*J.-B. Rivet : Berck jadis et naguère (1970) **

Le Voyage de Batailliette

Histoire Berckoise

Dins min jone temps in arvénant d'èch l'église, in rintrant dins Berck o laichoé à droète l'maison Jean Moine, marié à Néneingne, l'maison Tio Roux, marié à Caïette ; à gueuche, l'maison Miché Frisé, pi d'Jacques Colau marié à Mascœur Lécollier, qué ratieu ! mon Diu ! Après ch'étoé l'cordrie Flippe Pipi, l'maison Adolphe Fouté, pi l'école d'Monsieu Lagaisse, pi l'maison Trimpette. Sin fiu, Jacques Boulard i awoé manquié périr dins ch'l'Uthie.

"Tiens, qu'a li awoé dit s'mère, vlo in pain d'huit laves, mets-le à tin dos, dins tin léné, épi va-t-in l'porter à chés vérotiers d'l'eute côté d'èch l'Uthie". Tio Jacques i infile ch'q'min à rogins, i arrive à ch'Barno in molé trop tard : l'mer al montoé : i veut coper l'Course tout d'même, mais i a quié dins in treu : l'vlo sur l'dos, qui déchint al dérive les pieds d'avant. Sin pain ch'étoé comme un boen coussin d'iège : i s'arclame au bon Diu ; eine heure après i échoé tranquill'mint sus s'sabe tout près d'Groffiers.

Qué belle candeille qu'grand mère Trimpette al a foé brouler pour armercier la Vierge épi saint Jacques ! Ch'est dins chelle rue lo qu'edmeuroé grand père Ferdinand qui awoé ses gammes roèdes ; gros Ferdinand sin fiu, i étoé gramint crau. A ch'l'église i étoé l'premier d'sin banc, d'sous chelle cayelle préchoère ; quand i éternuoé dins ch'l'allée in s'ébroussant, ch'étoé comme eine fusée qu'o woyoé d'dins l'arc-in-ciel. Grand père, li qui étoé ménusier, i

qué ratieu ! : expression obscure, inconnue des lexicographes de Berck. Peut-être la femme était-elle très grande et très maigre ? ; l'cordrie : fabrique de cordes

*léné : filet dans lequel le matelot (ou la vérotière) emportait ses provisions de bouche
ch'q'min à rogins : le Chemin aux Raisins, qui conduit de Berck-Ville à la baie d'Authie ; ch'Barno : ce toponyme est inconnu des lexicographes. Il doit s'agir d'une grande vasière ; l'Course : un des bras de l'Authie dans sa baie ; quié : tombé*

s'sabe : le sable. Cas d'assimilation de l'article défini : on est passé de /l sab/ à /s sab/

Candeille : cierge

*crau : gras
cayelle préchoère : littéralement : "chaise prêcheuse" ; il s'agit de la chaire de l'église
s'ébroussant : s'ébrouant*

* Rivet ne cite pas ses sources. La version qu'il présente diffère de celle de Tio Flippe : Bataille est enterré dans le cimetière de Camiers, et non sur la plage d'Ambleteuse.

cantoé à ch'lutrin aveuque Nomette. In face Madeleine Toutouille al awoé foé bâtir eine belle tiote maison. Après Ferdinand ch'étoé Bieurain Catieu, Quinquin, Bastien et s'sœur, chelle Riotière. Nanasse, l'mère d'Ratitia, qué nom ! Seigneur ! I n'a point longtemps qu'al est morte, m'por cousaigne ! Quand o li d'mandoé sin vrè nom, al répondoé : Clotilde Macquet. Ch'étoé la pure vérité. Grand père Lasalle, aveuque sin brigand d'fiu, dins s'forge, i ferroé chés bidets in imbétant chés gins. Grand père Malino, qui étoé farceu, i v'noé d'temps en temps vir au bout d'sin gardin si i n'awoé rien d'nouvieu ni personne à attraper.

A forche d'tourner j'arrive tout d'même à Batailliette, l'voésègne d'Ferdinand. Sin premier homme, Chaille-Françoé Carry, i awoé péri in mer. O l'awoé interré à Ambelteuse, in bau d'chés cros, pace qu'ch'est à peigne si on awoé peu l'arconnoète tel'mint chés pichons épi chés vavares i l'awoètent d'vouré.

Après quèques énéas Batailliette rapagée a s'awoé r'mariée à Henri Delcroé. A n'pinsoé pus gramint à sin premier homme, mais vlo qu'in approchant d'él Toussaint i li sanne intinde sous sin lit, eine voé qui disoé tout douchett'mint : "Batailliette, Batailliette, m'laicheras-tu dans les wazes !" Os savez qu'les wazes ch'est toutes les saletès qu'el mer al arjette al côte. O raconte qu'quand l'mer montoé in molé heu à Ambelteuse épi qu'èch sabe i s'dégratoé o woyoé l'brau d'èch pauv' Chaille Carry. Chelle voé al continuoé dé s'foaire intinde : "Batailliette, Batailliette, m'laicheras-tu dins les wazes !" si bien qu'eine nuit Batailliette a li répond : "Taite, min por tio cher homme, j'iré t'arquieure !"

Par un bieu jour vlo Batailliette partie, sin léné sus sin dos, s'pelle à ver sur s'n épaule : al passe l'baie d'Étapes à batieu, al suit tout du long d'chés cros jusqu'au Porté, pays dé s'tante. L'lend'main al traverse la Liane à marée basse, épi chelle tiote rivière d'Wimereux, l'vlo à Ambleteuse. Al connoissoé bien chelle plache où qu'ch'est qui étoé ingravé sin por homme. A s'met à g'noux pour braire épi pour

cros : dunes

vavares : crabes

rapagée : apaisée (son chagrin s'est calmé)

les wazes : la vase

èch sabe i s'dégratoé : le haut de la plage était rongé par la mer

Taite : Tais-toi

t'arquieure : te rechercher

pelle à ver : outil de la "vérotière" (chercheuse de vers ; ces vers de sable étaient utilisés comme appât)

au Porté : au Portel

La Liane : rivière qui se jette dans la mer à Boulogne

ingravé : enterré (cf. anglais grave, tombe). Ce mot ne fait pas (ou plus) partie du lexique berckois. Par contre, les marins d'Étaples le

arbéyer si i n'awoé personne sus l'bord d'èl mer. Personne, point même ein m'mieulard. Vite, vite, al fouit aveuque s'pelle ; vite vite al euve in grand sau muchè dins sin léné ; vite, vite, al fourre d'dins chés braus, chés gammes, chelle tête, tous chés os qui n'restoé pus eine fleppe d'vianne ; vite, vite al arbouche ch'treu, met sin sau dins sin léné, sin léné sus sin dos, l'vlo r'partie. "Min por Chaille, qu'al disoè in marchant, es-tu contint qu'èj té porte à dos ?" I li sanne qu'eine tiote voé li répond : "j'sus bien contint".

Après s'awoèr arposée au Porté, al armet l'cap sur Berck.

Arrivée à Étapes, chés patassiers i alloètent justémint partir pour l'Touquet. "Laichez min monter dins vo canotte, mes braves gins, qu'a lu dit". Tout d'in queu al arconnoé Grandsire, in homme d'Berck. "Ch'est ti lo, Grandsire, qu'al dit. — Oui, ch'n'est jou point ti, Batailliette. — Oui, qu'a li répond. — Quoé qu'tu portes dins tin léné, qui dit ? — Ch'est in molé d'bos qu'j'è ramassé in arvénant". Chés douégniers qu'ch'est curieux, mais i n'sont point coère si malins qu'chés fêmes d'Berck.

Après avoèr gagné s'pension, Grandsire n's'awoè ti point imaginé d'foaire foaire sin chercueil d'avanche. I invite troés quatte amis à diner in promettant d'l'essayer après. L'momint arrivè, i s'allonge d'din, pi les eutes i mettent ch'couvert avec deux boènes vis point trop serrées, pi i s'in vont juer au troé sept dins in cabaret. I restent pus d'eine heure partis.

In rintrant, Grandsire i hurloé dins s'n habit sans manches : "ouvrez, ouvrez, ouvrez" qui crie. I s'arlève, ses caveux dréchès sus s'tête : "c'est terrible, qui disoé, c'est terrible !" Du queu i démolit sin chercueil épi i l'broule.

Batailliette, toute arcrande, arrive à s'maison. "M'vlo, min por Henri, qu'al dit, tout a bien été, mais qué marée ! J'm'in vau mette min sau où qu'ch'est qui sont les os d'èch malheureux d'sous no lit, épi d'main j'irè les interrèr dins no chimintière". L'lendemain à l'grosse breune, Batailliette al arpart aveuque ein

connaissent

ein m'mieulard : il faut sans doute lire ein émieulard. Il s'agit d'une mouette ; sau : sac

eine fleppe : un petit morceau

chés patassiers : les douaniers du littoral, ainsi appelés du nom de leur barque, la patache

ch'couvert : il s'agit évidemment du couvercle !

arcrande : fatiguée

marée : a ici le sens de travail, dur labeur

à l'grosse breune : Pour cette expression, qui ne se trouve pas dans

fanal. Al awoé cougi chelle plache d'avanche ;
 aveuque ein palot al creuse in treu, al met d'dins tous
 chés os, al finit par chelle tête : a l'bage in brayant, al
 arbouche tout, in armettant chés gazons bien à
 plache pour qu'o n'woèche rien ; a s'met à g'noux, al
 foé s'prière : "j'té frè dire eine messe, min por Chaille
 qu'al dit. Es-tu contint asteure qu'èt vlo arvenu à
 Berck, auprès d'saint Jean épi d'saint Pierre ?" Vlo
 qui li sanne intinde eine voé qui li répond : "j'sus bien
 contint, j'sus bien contint, j't'armercie Batailliette".

Edpi ch'jour lo, Batailliette a n'a pus jamoé rien
 intindu.

Tio Flippe.
 Novembre 1912.

son Glossaire du parler de Berck, M. L. Tétu a bien voulu nous
 donner les indications suivantes : "breune est employé couramment
 pour désigner le crépuscule, la nuit tombante. Le mot adjectif grosse
 veut dire que l'obscurité s'est accrue mais ce n'est pas encore la nuit
 noire ; on y voit encore mais tout juste" ; cougi : choisi ; palot : petite
 pelle ; a l'bage : elle la baise

saint Jean, saint Pierre : Saint Jean-Baptiste et saint Pierre sont les
 patrons de la paroisse de Berck-Ville

ADRIEN HUGUET

(1869-1940)

Né à Saint-Valery-sur-Somme en 1869, Adrien Huguet est surtout connu pour ses recherches historiques, mais son œuvre dialectale mérite d'être relue.

Dès 1899, il publie un récit dans la Revue Septentrionale, mais c'est surtout de 1920 à 1929 qu'il s'illustre, avec sa chronique A ch'coin meinte, qui paraît dans le journal valéricain Le Littoral de la Somme sous la signature de "ch'l'homme qui accoute".

Ch'loup-wérou

(A ch'coin meinte - 25 février 1922)

— Quoi que tu ratrouilles, ti, avec tes lous-wérous ? A qu'est-che veux-tu foère croère qui o coère des lous-wérous ? Tout cho, chés des contes d'l'ancien temps, pour eindeurmier chés piots éfants !
 — J'té dis qu'ein loup-wérou s'est promené tout au long d'ches rues d'Saint-Wary, y o point longtemps. Ein vrai loup-wérou. Et pis point un quiot, coère ! Pu d'cheint-chainquante personnes ils l'ont vu.
 — Ti, l'lo tu vu ?
 — Jé l'é vu, d'mes propres z'yux. Mein co à coper !... Et pis, si tu savoès ch'qui y est arrivé, t'airoet bien du plaisi !
 — Conte ein molet !
 — Bein, ch'étoét un jour au soér, qu'y avoét ieu ein grand repau ; quique saquoi comme ein banquet, mais tu sais ein bieu banquet comme l'jour d'el Trotterie. Hé don y ein avoét ein qu'avoét bien mié, mais qu'avoét coère miux bu qu'il avoét mié. Il étoét plein jusqu'à s'n'écoutille... Vlo don ch't'homme-lo dispéru tout d'ein keup. O z'o bieu yeu l'tracher tout partout, meume sous chol tabe, on né l'trouvoét point.

Chu jour lo, à la brune, j'étoéz don à ch'Coin meinte avec ein secante d'viux mathurins comme mi, vlo qu'o voéyons eine drôle d'appériton v'nir d'su nous.
 — "Ch'est-y que j'airoés eine bleu-vus, qué j'dis à

ratrouilles : racontes, radotes
lous-wérous : lous-garous

quique saquoi : quelque chose

el Trotterie : fête locale

tracher : chercher

ch'Coin meinte : lieu où les matelots de Saint-Valery se réunissent pour bavarder ; ein secante : quelques

bleu-vus : hallucination

l'z'eutes ? Mais y m'semble qu'vlo là-bos ein particulier qu'il o ein habillemeint qué point d'saison !" Ch'étoét comme qui diroét eine espèce d'fantôme qu'aroét du blanc su s'panche, et pi deux grandes eueilles blanques su l'couplet de s'tête ! On ne l'y aperchuvoét point ses gambes passqué o n'véyoét point grandmeint clair. Mais ch'étoét eine drôle d'appérition, qu'à s'balanchoét ein carihochant d'tribord à babord. — "Ch'est ein r'vénant qui dit l'ein. — Non, ch'est ein loup-wérou, qui dit l'eute. Baye ses deux grandes eueilles... — Y o point à dire. Y o jamais qu'ein loup-wérou qui peut avoér d'si longues eueilles blanques..." Au momeint qu'o disoèmes cho, vlo chu loup-wérou qui s'einchèpe deins eine branque d'abe, et pi se fout à terre... "Allons ein molet vir, qué j'dis à l'zeutes. Vlo chu loup-wérou qui se trondèle !"

O s'arrivons su li, quoi quo voéyons ? Ch'étoét ein d'chés meingeux qu'étoét sorti d'tabe ein oubliant dé r'tirer s'serviette. Eche l'échumain étoét neué autour d'sein co, et pi ches deux bouts y dépassoét'nt au-dessus dé s'queuette, comme deux eueilles d'lapin.

— "Eh bein ! Ein' n'os tu coère eine boène pistache ?..." Mais ch'loup-wérou y ne disoét point mot, il étoét mort s'ivre".

— "N'li dites rien qué j'dis à l'zeutes. Y n'feut jamoés insulter ein homme qui qué. Ch'est eine cose qui peut arriver à tout l'monde. L'proverbe i dit : "Ches accidints sont tout près d'nous" !

*panche : ventre
couplet : sommet
passqué : parce que*

carihochant : chancelant, titubant

*Au momeint qu'o disoèmes cho : au moment où nous disions cela
s'einchèpe : se prend les pieds*

se trondèle : se roule à terre

*ein d'chés meingeux : un des convives ("mangeurs") du banquet
dont il a été question plus haut*

queuette : nuque

*Ein'n'os tu coère eine boène pistache : En as-tu encore une bonne
cuite (traduction mot par mot)
mort s'ivre : prononcer /mor ziv/.*

qui qué : qui tombe